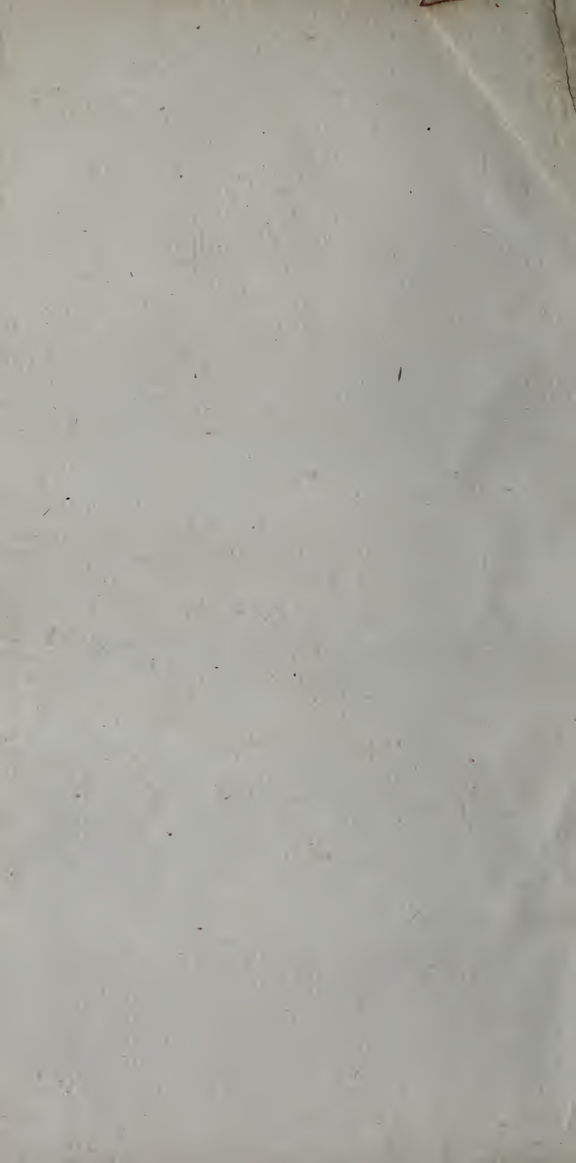








HISTOIRE
ANECDOTIQUE ET RAISONNÈE
DU
THÉATRE ITALIEN.
TOME SECOND.

HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

DU

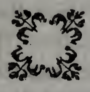
THÉATRE ITALIEN,

DEPUIS SON RÉTABLISSEMENT EN FRANCE, JUSQU'A L'ANNÉE 1769.

CONTENANT les Analyses des principales Pieces, & un Catalogue de toutes celles tant Italiennes que Françaises, données sur ce théâtre, avec les Anecdotes les plus curieuses & les Notices les plus intéressantes de la vie & des talens des Auteurs & Acteurs.

Castigat ridendo mores.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



HISTOIRE
DU
THÉATRE ITALIEN,

Depuis son origine jusqu'à ce jour.

BELPHEGOR.

Comédie - Ballet en trois actes, terminée par des divertissemens, 24 Août 1721.

TRIVELIN, *seul.*

DIEUX inéxorables, je vous ai imploré tous, les uns après les autres! Diable emporte si aucun s'est remué de sa place; tous les sacrifices que j'ai fait à Mercure ont eté inutiles; tout l'encens que j'ai brûlé dans le Temple de l'Amour s'en est allé en fumée: il n'y a pas jusqu'à Vulcain qui a refusé de me

mettre dans ſa Confrairie, grace qu'il accorde à ceux qui la demandent, & même à ceux qui ne la demandent pas. . . . . . . Jacquet épouſe aujourd'hui Colette à ma barbe, après l'avoir amuſée deux ans du doux ſon de ma muſette; il l'a charmée dans un moment avec ſon flageolet.

Colette arrive, & lui dit que c'eſt par amitié qu'elle ne l'épouſe pas, parce qu'une Bohèmienne lui a aſſûré que ſon premier mari mourrait; & elle tâche de le conſoler, en lui promettant qu'elle l'épouſera auſſitôt qu'elle ſera veuve.

TRIVELIN.

Oui, mais je t'avertis que ſi tu épouſe Jacquet, j'en ſerai ſi chagrin, que je ne vivrai pas huit jours.

COLETTE.

Ah! Si je ſavais cela, je t'épouſerais le premier.

TRIVELIN.

A ce que je vois, tu as autant envie d'être veuve que d'être mariée.

Il veut courir les haſards de la prédiction; mais Colette ne veut pas. Jacquet arrive & la gronde de ce qu'il la

trouve avec Trivelin; Trivelin se réjouit au contraire de ce que son Rival est jaloux, & prétend qu'il aura raison de l'être.

JACQUET.

Est-ce que je ne puis pas être jaloux sans sujet?

TRIVELIN.

Cela est bien rare.

JACQUET.

Et si je veux l'être sans raison.

TRIVELIN.

La raison vient avec le tems.

JACQUET.

J'entens avoir ma femme à moi seul.

TRIVELIN.

Tes intentions sont fort bonnes.

COLETTE.

Va, va, Jacquet, je te réponds de tout.

JACQUET.

D'abord que Colette m'en répond, je compte là-dessus; une honnête femme n'a que sa parole.

TRIVELIN.

Oui, mais elle n'eſt plus obligée de la tenir, quand elle veut ceſſer de l'être.

JACQUET.

Tout ce que tu dis eſt pour me faire enrager; mais cela ne m'empêchera pas de ſonger à ma nôce.

TRIVELIN.

Va ſonger à ta nôce, & moi je ſongerai au lendemain. (*ſeul*) Quelque mine que je faſſe, je ſuis au déſeſpoir ; & je crois que je me donnerais volontiers au Diable, pour empêcher ce mariage.

Belphegor parait, prie Trivelin de le cacher quelque part, parce qu'il eſt pourſuivi par ſa femme & ſes créanciers. Il lui promet de lui faire ſa fortune, ce qui étonne Trivelin, de la part d'un homme qui n'a pas le ſou; mais Belphegor lui apprend qui il eſt, le ſujet de ſa miſſion ſur la terre, & tous les malheurs qui ont ſuivi ſon mariage; Trivelin le cache, & les Sergens arrivent. Ils lui demandent s'il n'a pas vû l'homme qu'ils pourſuivent, Trivelin leur fait des réponſes ſaugrenues; ils

le menacent, il continue à ſe mocquer d'eux, & voyant qu'ils n'en peuvent tirer parti, ils lui offrent quelques pieces d'or, qu'il empoche après s'être encore mocqué d'eux en leur donnant de faux renſeignemens,

Belphegor ſort de ſa cachette, remercie Trivelin du ſervice qu'il lui a rendu, & lui promet de lui faire épouſer Colette. Trivelin a de la peine à le croire, & lui demande comment il s'y prendra puiſqu'on entend déjà les violons. Belphegor répond qu'il a envoyé Arlequin, ſon Valet, aux Enfers, pour demander à Pluton la permiſſion d'être inviſible.

TRIVELIN.

Vous avez envoyé Arlequin aux Enfers, il y a bien loin d'ici en ce pays-là.

BELPHEGOR.

Pas trop, on y va dans un moment.

Après quelques épigrammes contre les Financiers, que l'on déteſtait alors ; Belphegor promet à Trivelin de l'enrichir aux dépens de M. Turcaret, celui de ſes créanciers qui le perſécute le plus.

On entend les Paysans qui s'avancent & qui chantent en chœur.

Le CHŒUR.

Vive Jacquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

Un BERGER.

Colette, quitte ta musette,
Pour écouter le flageolet;
Jacquet déniche la Fauvette
Qu'un autre attend au trébuchet.

Il s'éleve une tempête & le tonnerre gronde, un Lutin paraît en l'air & chante:

Contre un injuste Hymen le destin se déclare;
La vigne va périr dans cet orage affreux,
Si dans ce jour Trivelin n'est heureux;
Qu'à lui donner la main, Colette se prépare.

JACQUET.

J'aime mieux ne boire que de l'eau, que d'abandonner Colette.

Le MAGISTER.

Buvez de l'eau tant qu'il vous plaira, nous n'en voulons point boire nous; je donne ma fille à Trivelin.

JACQUET.

Y consens-tu Colette ?

COLETTE.

Il le faut bien ; tout ce que je puis faire pour toi, c'est de t'épouser quand je serai veuve.

JACQUET.

Sur ce pied-là je me console, & je ne désespere pas de t'épouser même avant la mort de Trivelin.

TRIVELIN.

Oh ! je ne crains rien, je ne suis pas jaloux comme toi.

L'acte finit par des danses & par un Vaudeville dont voici quelques couplets.

COLETTE.

Jacquet, quoiqu'un autre ait ma foi,
Laisse-moi faire, laisse ;
Je me reprocherais sans cesse
Que quelqu'Amant fut mort pour moi ;
Faute d'un certain je ne sais qu'est-ce,
Faute d'un certain je ne sais quoi.

❦

La beauté ne saurait de soi
Attirer ma tendresse ;

L'esprit & la délicatesse
Peuvent encore moins sur moi ;
Il faut un certain, &c.

Pour attirer la dupe à soi,
Iris fait la tigresse ;
Montrer d'abord trop de tendresse,
C'est faire mal valoir l'emploi ;
Il faut un certain, &c.

En vain tu voudrais tout pour toi,
Importune sagesse ;
Quand l'amour de ses traits nous blesse,
L'occasion enfreint ta loi ;
On cede à certain je ne sais qu'est-ce,
On cede à certain je ne sais quoi.

Le second acte se passe aux Enfers. Arlequin en y arrivant, crie gare le pot au noir ; bon soir M. Pluton, car il serait inutile de vous souhaiter le bon jour, il n'y en a pas chez vous. . . . Le Diable vous emporte de bon cœur, vous devriez bien faire allumer les lanternes dans votre Empire, je n'ai jamais vu d'Enfer si mal policé ; ce n'est pourtant pas manque que vous n'ayez ici nombre de Commissaires. J'ai pensé cent fois me rompre le cou, je me suis

en entrant donné du nez contre l'ame d'un Procureur, qui étoit dure comme une enclume, & ſans vos Furies qui ont eu la charité de m'éclairer un bout de chemin avec leur flambeau, je ne ſerais arrivé de trois heures.

Il explique enſuite à Pluton, comment il a ennivré Caron avec deux bouteilles de vin de Champagne qu'il a trouvé meilleures que les eaux du Stix, & comment il a amuſé Cerbere avec une petite chienne qui eſt amoureuſe comme une chatte. Pluton lui demande pourquoi il ne s'eſt pas dépouillé de ſon corps pour parvenir plus facilement au ſombre Empire.

ARLEQUIN.

C'eſt ce qu'un Médecin de mes amis m'avait conſeillé; mais je n'ai jamais pu m'y réſoudre. . . . Il s'acquitte enſuite de ſa commiſſion, apprend à Pluton les déſaſtres de Belphegor & les tourmens que ſa femme lui a fait éprouver. La ſcène qui ſuit eſt fort plaiſante entre Arlequin, Pluton, & Proſerpine qui intercede en faveur de ſon ſexe. Arlequin après les avoir quittés, rencontre l'ombre de Violette ſa femme.

ARLEQUIN.

Il faut que ce ſoit elle, car je ſens une certaine révolution par tout le corps.

L'OMBRE DE VIOLETTE.

C'eſt ſûrement Arlequin mon mari, car mon ame eſt agitée d'une maniere... Mais il faut filer doux, & comme il eſt dans les bonnes graces de Proſerpine, tâcher qu'il lui demande la permiſſion de m'enmener; je ne ſerais pas fâchée de revoir la lumiere, quand ce ne ſerait que pour le faire enrager...... (*s'adreſſant à Arlequin*) C'eſt donc toi mon cher Arlequin? Je ne doute pas que tu ne viennes ici demander ta femme à Pluton.... Eſt tu venu ſeul?

ARLEQUIN.

Et qui diable m'aurait voulu tenir compagnie; ſuppoſé que je fuſſe venu aux Enfers pour y chercher ma femme, ce n'aurait pas été à coup ſûr les maris veufs du pays d'où je viens: oui, ma mie, je ſuis venu très-ſeul, & m'en retournerai de même.

L'OMBRE DE VIOLETTE.

Quoi! mon cher petit mari, tu au-

rais la cruauté de me laiſſer ici où je m'ennuie à la mort? . . . Toi qui peux tout auprès de Proſerpine.

ARLEQUIN.

Eh bien, pour vous procurer de l'emploi dans ce pays-ci, je prierai le Seigneur Pluton, de créer en votre faveur une quatrieme charge de furie. . . (L'ombre de Violette lui ôte ſa batte & le frappe). Eh! là, là, dit ſon mari, vous croyez être encore envie. Proſerpine accourt à ſes cris, & demande quel eſt ce bruit.

ARLEQUIN.

C'eſt l'ombre de ma femme qui fait le Diable à quatre; elle voulait que je vous priaſſe de la laiſſer retourner avec moi dans l'autre monde; mais je vous prie au contraire de la garder bien ſoigneuſement, c'eſt un tréſor pour les Enfers qu'une femme de ſon humeur, elle ſervira à tourmenter les Damnés.

ARLEQUIN, *ſe plaignant.*

Elle m'a étrillé de la bonne ſorte; & je m'en ſentirai long-tems.

PROSERPINE.

Etes-vous fou de vous imaginer qu'elle vous a fait du mal? Avez-vous oublié que ce n'est qu'une ombre?

ARLEQUIN, *riant.*

C'est vrai, je n'y songeais pas; parbleu il faut que je sois bien fou en effet, de croire que cette ombre m'ait pu faire du mal, parce que j'en ressens; ce n'est que mon bâton qni par malheur s'est trouvé un corps, & des plus durs.

L'acte finit par un divertissement d'Ombres, qui chantent les couplets suivans.

L'OMBRE D'UNE PUCELLE.

Je suis une Ombre du vieux tems,
Qui fut jadis aimable & belle;
Rebuttant toujours mes Amans,
Je suis enfin morte pucelle.
Pucelle à l'âge de trente ans!
Si des Dieux la bonté suprême
Me rappellait de mon tombeau,
En ferais-je encore de même,
Diable-zot?

L'OMBRE D'UN AVARE.

Je ſuis l'ombre d'un vieux Créſus
Qui me plaignais le néceſſaire ;
Jamaſſais écus ſur écus
Pour faire un neveu légataire,
Qui joue & fonds & revenus.
Si je repaſſais l'Onde noire,
Mourrais-je auprès de mon magot
Faute de manger & de boire,
Diable-zot?

L'OMBRE D'UNE FEMME MARIÉE.

Je ſuis l'ombre d'une beauté,
Femme d'un vieux jaloux ſans bornes ;
Il était brutal, emporté,
Son front méritait bien des cornes,
Pourtant il n'en a pas porté !
Si j'avais encor la puiſſance,
Echapperait-il d'être ſot?
Aurais-je autant de patience,
Diable-zot?

L'OMBRE D'UN COCU.

Vous voyez l'ombre d'un Cocu,
Qui fut toujours d'humeur jalouſe ;
Je mépriſai le revenu
De la beauté de mon épouſe,
Et fus gueux tant que j'ai vécu ;

Mais à présent que c'est la mode,
Que l'Epoux partage au gâteau,
Voudrais-je n'être pas commode ?
Diable-zot.

L'OMBRE D'UNE VEUVE.

Aux Ombres s'il était permis
De prendre là-haut leur volée,
Combien de morts seraient surpris
De voir leurs Veuves consolées
Par leurs Clercs ou par leurs Commis !
Près d'un mourant on se désole,
Jurant de le suivre au tombeau ;
Après sa mort tient-on parole ?
Diable-zot.

ARLEQUIN.

Que je vais bien à mon retour
A Belphegor chanter sa gamme !
Quoi ! m'envoyer dans ce séjour,
Pour m'y faire trouver ma femme !
C'est me jouer un vilain tour.
Lorsque là-haut il fuit la sienne,
Pourrait-il me croire assez sot,
Pour tirer d'ici bas la mienne ?
Diable-zot.

Le théâtre représente un Jardin illuminé, où M. Turcaret se prépare à

donner le bal. Arlequin paraît en l'air, monté sur un monstre qui jette du feu par les narines.

Là, là, là, tout doux, mon ami, nous approchons de la terre; prenons garde aux ornieres, (*il descend*) voilà un animal si fatigué, qu'il ne bat plus que d'une aîle. Hola, Valets, Servantes, est-ce qu'il n'y a ici personne pour mener mon cheval à l'écurie? Mais le drôle a déjà pris son parti & s'en retourne aux Enfers au grand galop; (*le monstre s'envole*) mes baise-mains à Madame Proserpine. Il rend compte à Belphegor de sa commission, & lui dit que Pluton l'attend le lendemain à dîner avec un Greffier à la daube & une accolade de témoins du Mans. Il lui apporte sa permission d'être invisible, & dit que Proserpine lui a fait don du pouvoir de dire la bonne avanture. Trivelin le prie de lui dire la sienne, & Arlequin en lui regardant dans la main, lui dit: hier garçon, voilà le passé; aujourd'hui marié, voilà le présent; demain cocu, voilà le futur. Trivelin paraît mécontent, mais Belphegor lui dit: qu'il vaut encore mieux être cocu, que d'avoir une femme vertueuse com-

me la ſienne. Il leur dit enſuite d'aller ſe déguiſer en Bohémiens, qu'il va entrer dans le corps de M. Turcaret, chez lequel on va donner bal, & qu'il en ſortira une fois ſeulement à la priere de Trivelin, ce qui lui procurera une bonne ſomme d'argent.

Le bal commence, pluſieurs Maſques entrent en danſant, Arlequin & Trivelin déguiſés ſe joignent à eux, & Arlequin chante :

Au bruit de nos tambours & de nos caſtagnettes,
Accourez, Amans curieux.
Si ſur la foi de nos ſornettes
Vous croyez devenir heureux,
Déjà vous l'êtes.

On vient apprendre que M. Turcaret eſt devenu fou, & qu'il ne parle plus qu'en chantant. Il arrive en effet, & chante :

C'eſt un plaiſir pour mes ſemblables
De voir les autres miſérables ;
Ils ne s'embarraſſent que d'eux.
En moi la pitié ne peut naître,
Si tout le monde étoit heureux,
Quel plaiſir aurais-je de l'être ?

Mde. TURCARET.

Ah ! Messieurs, on dit que mon mari est possédé d'un Lutin.

Le DOCTEUR.

Il n'est que trop véritable.

Mde. TURCARET.

Et où est-il ce Lutin ? que je lui arrache les yeux.

Le DOCTEUR.

Il est dans le corps de votre mari.

Mde. TURCARET.

Oh ! je l'en ferai bien sortir à coup de bâton.

ARLEQUIN.

Je vais me charger de ce soin. (*Il frappe sur le dos de Turcaret & sur celui du Docteur*).

Le DOCTEUR.

Et vous me frappez aussi !

ARLEQUIN.

C'est que je voulais toucher le Diable par bricolle.

Le Docteur dit que cela n'est pas nécessaire, qu'il va le conjurer ; mais

Belphegor tient bon ; & dit en chantant, par la bouche de Turcaret, qu'il ne sortira que moyennant grosse somme. Le Docteur continue ses exorcismes ; mais inutilement. Trivelin dit qu'il a seul le pouvoir de chasser ce Lutin, & demande cent mille écus. Madame Turcaret dit qu'elle aime mieux que le Diable emporte son mari. Le Docteur lui représente que M. Turcaret aurait été plus humain en pareil cas. Madame Turcaret prétend le contraire, c'est ce qu'il est facile de voir, ajoute Trivelin. Je vais faire passer le Lutin dans le corps de Madame ; mais quand il y sera une fois, il me faudra le double. Madame Turcaret effrayée, promet les cent mille écus ; mais elle voudrait auparavant être assurée du pouvoir de Trivelin. Pour lui en donner des preuves, il fait paraître à l'instant le théâtre tout en feu, & les ifs du jardin poussent des gerbes d'artifice. Madame Turcaret qui craint que le feu ne prenne à sa maison, court chercher les cent mille écus. Les Sergens arrivent & reconnaissent Trivelin pour le Paysan qui s'est mocqué d'eux, ils le menacent ; mais Trivelin après avoir reçu la somme de Madame Turcaret ;

fait sortir le Diable du corps de M. Turcaret, & le fait entrer dans celui d'un Sergent. Belphegor lui annonce que c'est pour la derniere fois qu'il lui obéira.

Le SERGENT.

Ah! je sens des douleurs effroyables.

Un second SERGENT.

Qu'est-ce que cela signifie? Qu'est-ce que vous avez fait entrer dans le corps de mon camarade?

ARLEQUIN.

Le Démon Belphegor; & comme il a trouvé la place occupée par d'autres Diables, ils se battent là-dedans à qui restera.

Le second SERGENT.

Ah! malheureux, qu'as-tu fait?

TRIVELIN.

J'ai donné un Sergent au Diable, voyez le grand malheur.

Le second SERGENT.

Le malheur retombera sur toi, car je l'ai bien entendu, ton pouvoir est

fini, & nous t'allons mettre entre les mains de la Juſtice, pour te faire brûler comme un Sorcier.

Trivelin conjure Belphegor de ſortir, mais inutilement.

ARLEQUIN.

Il n'en fera rien, il eſt là dans ſon creux.

Trivelin s'éloigne quelques inſtans, & l'on entend le bruit d'un tambour; il revient & crie que c'eſt Madame Honeſta qui cherche par tout ſon mari. Belphegor effrayé, ſe ſauve & dit qu'il aime mieux retourner aux Enfers. Chacun eſt content, le bal continue, & la Piece finit par un Vaudeville.

Il n'eſt qu'un certain tems pour plaire,
Iris, vendez cher aux Amans
  Vos beaux ans.
Vers la fin de votre carriere,
Vous payerez à votre tour
  A l'amour,
Tous les frais qu'il aura pû faire.

Lorſque dans l'Hymen on s'engage,
Tout plait parce qu'il eſt nouveau,
  C'eſt le beau.

Mais deux jours après on enrage
Du mauvais marché qu'on a fait,
C'eſt le laid;
On n'a plus deſpoir qu'au veuvage.

✕

Femme trop ſage me déſole,
Et ſa vertu fait trop de bruit,
Jour & nuit.
J'aime mieux une jeune folle,
Et ſi je ſuis d'être cocu
Convaincu;
Nombre que je vois m'en conſole.

✕

Si l'on vous demande à la porte,
Belphegor a-t-il réjoui,
Dites oui.
Si quelqu'un parle d'autre ſorte
Et veut par contradiction,
Dire non;
Dites que le Diable l'emporte.

Cette Piece eſt de Legrand, Comédien Français. Elle eut dix-huit repréſentations de ſuite, & fut très-ſouvent repriſe pendant pluſieurs années. Les Comédiens voulurent la remettre il y a huit ans; mais le Public n'y prit aucun goût, ce qui ne prouve que ſon inconſtance.

LE FLEUVE D'OUBLI.

Comédie en un acte, 12 Septembre 1721.

Le théâtre représente un bois agréable, au milieu duquel les eaux du fleuve Léthé coulent lentement. Ce Dieu appuyé sur son urne, chante les paroles suivantes.

Comme mes eaux le tems coule sans cesse;
Le passé ne peut revenir,
Perdez-en le souvenir.
Sage vieillesse
Ne comptez point sur l'avenir;
Folle jeunesse
Jouissez du présent qui va bien-tôt finir.

Trivelin, distributeur des eaux, commence par en boire deux rasades pour oublier son ignorance; mais à la seconde, il sent que le savoir lui monte trop à la tête, il craint qu'il ne l'ennivre.

Un Marquis arrive avec une démarche insolente, & demande à boire pour oublier qu'il était auparavant petit commis.

TRIVELIN.

Vous n'avez pas besoin d'en boire pour cela, vous n'avez qu'à faire comme vos pareils.

Le MARQUIS.

Il m'arrive tous les jours des aventures terribles; dernierement ayant maltraité mon cocher, il eut l'insolence de me dire qu'il s'en plaindrait à mon pere, qni avait été jadis son camarade.

TRIVELIN.

Votre pere était donc un Fiacre ?

Le MARQUIS.

Il n'est pas agréable que les gens vous fassent ressouvenir de ces sortes de choses.

TRIVELIN.

De cette façon ce n'est pas vous qui devez boire des eaux de l'oubli, mais tâchez d'en faire boire à ceux qui vous connaissent.

Le MARQUIS.

Eh! comment pouvoir y parvenir?

TRIVELIN.

Ils feront comme s'ils en avaient bû,

quand ils verront que vous n'avez pas dessein d'en boire. (*Il le congédie.*)

Une femme lui succede, & voudrait oublier les défauts de tous ceux qu'elle connaît. Trivelin lui conseille d'en boire pour oublier les siens. Un ingrat la remplace, & demande à boire des eaux pour oublier un ami qui lui a rendu de grands services. Il justifie son ingratitude par toutes les raisons communes à ses pareils; que son ami pouvait faire davantage, qu'il a peut-être eû ses vues en l'obligeant, que l'amour propre y a eu beaucoup de part; enfin qu'il n'a pas continué à l'obliger toujours de si bonne grace. Trivelin condamne ces raisons; l'ingrat avoue qu'intérieurement il ne les trouve pas trop bonnes, aussi est-ce pour éteindre ses remords qu'il a recours aux eaux du Fleuve d'Oubli. Trivelin lui en refuse pour ce motif, mais il lui en offre pour oublier son ingratitude; il les accepte & convient après en avoir bû, qu'un ingrat est un monstre à fuir en tous lieux.

Une femme vient au fleuve pour oublier le trop d'amour qu'elle a pour son mari. Trivelin l'assure qu'elle n'a pas besoin de ses eaux, qu'elle n'a qu'à se ressouvenir sans cesse qu'il est son mari,

mari, que toutes les femmes n'ont pas d'autre ſecret.

Un Apothicaire vient après elle, & Trivelin l'avertit d'avance que ces eaux ne ſe prennent que par la bouche; il lui demande enſuite quel eſt l'uſage qu'il en veut faire.

L'APOTHICAIRE.

Pour oublier une fâcheuſe idée qui me tourmente depuis quelque-tems.

TRIVELIN.

Eſt-ce une idée particuliere?

L'APOTHICAIRE.

Non, elle eſt aſſez générale.

TRIVELIN.

Et quelle idée avez-vous encore?

L'APOTHICAIRE.

D'être cocu.

TRIVELIN.

Cette idée-là eſt plus particuliere que vous ne penſez, car le plus grand nombre de ceux qui le ſont, ne croyent pas l'être.

Il lui demande enſuite les raiſons qui peuvent lui donner cette idée. L'Apo-

thicaire lui répond qu'il ſent de tems en tems que le front lui démange; qu'il rêve ſouvent être au milieu d'un troupeau de belliers; enfin que ſes enfans ne lui reſſemblent point. Trivelin l'aſſure que ces raiſons-là ne ſont pas ſuffiſantes, & lui demande celles qu'il a pour les combattre.

L'APOTHICAIRE.

Ma femme eſt laide.

TRIVELIN.

Mauvaiſe raiſon.

L'APOTHICAIRE.

Elle ne ſe ſoucie pas des hommes.

TRIVELIN.

Quelle preuve en avez-vous?

L'APOTHICAIRE.

Elle ne ſe ſoucie pas de moi-même, qui ſuis ſon mari.

TRIVELIN.

Eſt-ce que les femmes mettent leur mari au nombre des hommes?

L'APOTHICAIRE.

Oh! voici une bonne raiſon; ma

femme me fait confidence de toutes les déclarations d'amour qu'on lui fait.

TRIVELIN.

Cela ne prouve encore rien; elle peut vous ſacrifier tous ceux qu'elle n'aime pas, pour vous donner le change ſur ceux qu'elle favoriſe en ſecret.

L'APOTHICAIRE.

Cela eſt plaiſant! toutes les raiſons qui pouvaient renverſer mon idée, ne ſont que l'appuyer davantage.

TRIVELIN.

Je puis me tromper, conſultez quelqu'un qui ſoit là-deſſus plus habile que moi.

L'APOTHICAIRE.

C'eſt ce que j'ai fait auſſi, j'ai même conſulté des gens du corps.

TRIVELIN.

Du corps des Apothicaires?

L'APOTHICAIRE.

Non, des cocus.

TRIVELIN.

Et qui, encore?

L'APOTHICAIRE.

Mon Procureur.

TRIVELIN.

Vous ne pouviez mieux vous adresſer ; & que vous a-t-il répondu ?

L'APOTHICAIRE.

Qu'il ne croyoit pas l'être lui-même.

TRIVELIN.

Votre Procureur n'a donc pas de grands Clercs ?

L'APOTHICAIRE.

Pardonnez moi, vraiment.

TRIVELIN.

Il ne ſait donc pas la Coutume de Paris? Que ne vous adreſſiez-vous à votre Notaire ?

L'APOTHICAIRE.

Eſt-ce que les Notaires ſe connaiſſent en cocus ?

TRIVELIN.

Hé! parbleu, c'eſt chez eux qu'on va ſigner pour l'être.

L'APOTHICAIRE.

Enfin, quoi qu'il en ſoit, je n'ai trouvé que vous qui m'ayez parlé juſte; après tout, le cocuage n'eſt pas une maladie mortelle.

TRIVELIN.

Au contraire, il y a bien des gens qui ne vivent que de cela.

L'APOTHICAIRE.

Je le mets au nombre de ces maux qui n'obligent pas même à garder la chambre.

TRIVELIN.

Cela eſt vrai, il n'oblige tout au plus qu'à garder les manteaux; mais allez boire de nos eaux, enſuite vous irez faire un tour dans le bois, & ſurtout prenez garde d'accrocher votre tête aux branches; mais voici un drôle qui m'a l'air de ne pas ſe moucher du pied.

Un GASCON.

Cadedis, je ſuis un Cadet de Pezenas, qui ſe fait beſoin d'eau.

TRIVELIN.

Ce n'eſt pas apparemment pour oublier vos ſcrupules?

Le GASCON.

Je ne laiſſe pourtant pas d'en avoir, j'ai grand ſoif d'oublier & de faire oublier aux autres.

TRIVELIN.

Que voulez-vous oublier, encore?

Le GASCON.

Primò, ma valeur.

TRIVELIN.

Il y a bien des gens qui croyent en avoir de reſte, & qui ne s'en ſouviennent pas dans l'occaſion.

Le GASCON.

Item, je veux oublier l'art de conter choſes perſuaſives aux Dames, & de les rendre d'abord amoureuſes de moi, je n'y ſaurais fournir. . .

TRIVELIN.

Je vais vous livrer une couple de bouteilles de nos eaux, ſerez vous content?

Le GASCON.

Comment content ? Il m'en faut une centaine.

TRIVELIN.

Cent bouteilles ! eh pourquoi faire ?

Le GASCON.

Pour en faire boire à tous mes Créanciers & leur faire oublier ma porte.

TRIVELIN.

Vous en avez donc beaucoup ?

Le GASCON.

Une Légion.

TRIVELIN.

Cela me ſurprend.

Le GASCON.

Vous êtes ſurpris qu'un Gaſcon emprunte ?

TRIVELIN.

Non pas ; mais qu'on lui prête.

Le GASCON.

La maudite race que les Créanciers ! il ſemble que ces Belîtres ne faſſent crédit que pour avoir le plaiſir de demander de l'argent.

TRIVELIN.

Vous leur faites durer long-tems ce plaisir.

Le GASCON.

Diriez-vous que je hais tant les Créanciers, que je n'ai voulu être créancier de personne; mais venons au fait. Livrez-moi mes cent bouteilles.

TRIVELIN.

Monsieur, cela m'est impossible; si tous ceux qui ont des créanciers en prenaient autant, notre fleuve n'y pourrait pas fournir.

Le GASCON.

Oh! sandis, je les aurai de force ou de gré.

TRIVELIN.

C'est ce que nous allons voir.

Le GASCON.

Ecoutez, l'ami, songez que je n'ai pas encore oublié ma valeur; cadedis, je jetterai le fleuve par les fenêtres.

TRIVELIN, *au parterre.*

Garre l'eau. Oh! parbleu en faveur

de la gaſconnade, vous aurez votre affaire.

Le GASCON.

Songez au moins à me faire bonne meſure, & qu'il n'y ait pas une goûte à redire de ce que je demande.

TRIVELIN.

Il n'y manquera rien je vous aſſure. Mais voici tous les mortels que nos eaux ont attirés ſur ces bords, qui viennent ſe réjouir dans l'eſpoir qu'ils ont d'oublier tous leurs chagrins.

VAUDEVILLE.

Un PAISAN.

Ma Maîtreſſe infidelle
Aime le grand Colas, ha, ha, ha,
Ma foi, tampis pour elle
Je n'en pleurerai pas, ha, ha, ha;
Pour en perdre la mémoire
Dans le fleuve d'oubli,
Biribi,
Je veux boire.

Le GASCON.

A toute heure à ma porte
Vient nouveau Créancier, hé, hé, hé,
Mais que le Diable emporte
Qui ſonge à les payer, hé, hé, hé;

Pour en perdre la mémoire
Dans le Fleuve d'oubli,
Biribi,
Je veux boire.

Une COQUETTE.

Différente eſt l'eſpece
D'Amant & de Mari, hi, hi, hi,
L'un folâtre ſans ceſſe,
L'autre jamais ne rit, hi, hi, hi,
Pour en perdre la mémoire
Dans le fleuve d'oubli,
Biribi,
Je veux boire.

Une PAYSANNE.

Notre Mari careſſe
Sa Servante Margot, ho, ho, ho,
J'en mourrais de triſteſſe,
Sans ſon Valet Pierrot, ho, ho, ho,
Pour en perdre la mémoire
Dans le fleuve d'oubli,
Biribi,
Je veux boire.

L'APOTHICAIRE.

J'avais pris femme laide
Pour n'être pas cocu, hu, hu, hu,
Mais c'eſt un vain remede,
Et j'en ſuis convaincu, hu, hu, hu;

Pour en perdre la mémoire
Dans le fleuve d'oubli,
Biribi,
Je veux boire.

Cette Comédie qui n'eſt composée que de ſcènes détachées, eſt du nombre de celles que l'on appelle Pieces à tiroir; mais les caracteres de tous les personnages qui y paraiſſent, ſont vrais & bien deſſinés. Le dialogue eſt vif & bien ſoutenu, le ſujet ingénieuſement imaginé; une ſcène de Meluſine peut en avoir fourni la premiere idée, comme nous l'avons fait obſerver; mais ce n'eſt pas un petit mérite que de ſavoir greffer un ſauvageon & en tirer de bon fruit. Le Grand poſſédait ce talent ſupérieurement, & n'avait ſouvent beſoin que d'un mot pour créer des ſcènes très ingénieuſes. Cette Piece dont il eſt l'Auteur, eut ſeize repréſentations conſécutives, & fut depuis très-ſouvent repriſe.



LA VEUVE COQUETTE.

Comédie en un acte en prose, 19 Octobre 1721.

Une Veuve surannée & coquette, qui ne songe qu'à se marier, s'imagine que tous les Amans de sa fille Silvia, sont amoureux d'elle.

Mario à qui Silvia a donné sa foi, est fort en peine pour obtenir le consentement de Flaminia sa prétendue belle-mere, qui devenant amoureuse de lui, a envie de l'épouser. Cette vieille folle rebutte le Médecin Rubarbini, qui sur le bruit de ses richesses, la recherche en mariage, & lui fait une déclaration en style de faculté.

Mario de concert avec sa Maîtresse, vient la demander avec les complimens ordinaires & les protestations générales qu'il serait enchanté d'entrer dans sa famille; mais la Veuve qui est plus portée à se flatter qu'à pourvoir sa fille, prend le compliment pour son compte, reçoit Mario le plus favorablement du monde, lui dit qu'il y a long-tems qu'elle s'est apperçue de sa passion, qu'elle ne veut pas le faire languir da-

vantage, & pour lui en donner des preuves véritables, elle le charge d'aller chez ſon Notaire, faire dreſſer le contrat, & d'y faire mettre, qu'elle lui donne les trois quarts de ſon bien en faveur de ce mariage qui lui paraît ſi agréable & ſi avantageux. Mario eſt au comble de ſa joie, de trouver des diſpoſitions ſi favorables, & ſur leſquelles il avait ſi peu compté, ne doutant pas qu'il ne s'agiſſe de Silvia & de lui; il fait faire le contrat avec précipitation, & revient avec le Notaire & Silvia. La Veuve eſt ſi tranſportée de joie de ſon prétendu mariage, qu'elle ſigne ſans vouloir en entendre la lecture, & engage ſa fille, d'un ton de mere, à faire la même choſe. Le divertiſſement que Mario a fait préparer pour célébrer ſes nôces, arrive en même tems. La Veuve ordonne que les nouveaux Mariés commencent la fête; auſſi-tôt Silvia & Mario ſe prennent par la main pour danſer. Flaminia croit que c'eſt un *qui pro quo*, mais on lui fait entendre qu'elle s'eſt trompée elle-même. Outrée de dépit, elle veut ſe dédommager en épouſant le Médecin; celui-ci qui a appris ſon avanture en arrivant, lui dit que la ſaignée qu'elle vient de faire à ſon

bien, l'a guéri radicalement de sa passion. La Veuve se retire en colere, la fête continue & finit par le Vaudeville suivant.

Un Amant avant l'Hymenée,
Enchanté de sa destinée,
Croit que ses feux seront sans fin,
L'Hymen souhaité vient enfin;
La premiere nuit l'amour reste,
Mais souvent le petit malin,
Zeste;
S'envole dès le lendemain.



La plus vive douleur s'appaise;
Comme la Matrône d'Ephese,
Une veuve est-elle aux abois?
Un vivant de joli minois,
A la regaillardir est preste;
Il fait si bien du premier coup,
Zeste,
Qu'à l'Hymen elle reprend goût.

✠

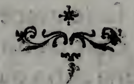
Envain dans son humeur jalouse,
Un époux croit de son épouse
Ecarter toujours les galans.
Que servent les soins vigilans?

Il ne faut qu'un moment funeste,
Un jeune gaillard qui plaira,
Zeste,
A sa barbe lui croquera.

SILVIA.

Les meres qui font les jeunettes,
Ne veulent pas que leurs fillettes
Ecoutent les jeunes garçons ;
Mais pour éluder leurs leçons,
Nous en savons toujours de reste.
Quand on le garde trop long-tems,
Zeste,
Notre honneur prend la clef des champs.

Cette Piece qui est de M. Desportes, & qui est la seule qu'il ait donnée, eut quelques succès ; elle n'a cependant point été reprise.



TIMON MISANTROPE.

4 Janvier 1722.

PROLOGUE.

Le théâtre représente la montagne où Timon s'est retiré. Ce Misantrope est couché sur un gazon au pied des rochers, habillé de peaux de bêtes sauvages; son âne paraît à côté de lui; il invoque Jupiter, & lui dit de prendre ses foudres & de les lancer sur les scélérats qui couvrent la terre. On entend un coup de tonnerre, Mercure paraît suivi de Plutus, & apprend à Timon, que Jupiter touché de ses malheurs, lui envoye le Dieu des richesses. Timon répond qu'il ne demandait au maître du tonnerre, que de le venger des ingrats qui l'ont abandonné, & non pas de l'accabler de nouveaux maux en le comblant de nouvelles richesses. Il se contente d'une seule grace qu'il demande à Mercure, c'est de donner la voix humaine à son âne, afin qu'il puisse s'entretenir avec lui; c'est, dit-il, le seul qui ne se soit point apperçu du changement de mon état; mes haillons ne lui font

point peur, il reconnaît toujours la main qui l'a nourri, & reçoit d'auſſi bon cœur une poignée d'herbes, qu'il en recevait le meilleur froment.

Mercure exauce ſa priere, l'âne de Timon eſt changé en Arlequin, & Mercure en les quittant, ſe promet d'enrichir le Miſantrope malgré lui.

Arlequin eſt fort étonné de ſa nouvelle métamorphoſe, & regrette ſurtout la belle queue qu'il avait & qu'il préfere à l'entendement humain que Mercure lui a donné. Son Maître lui apprend qu'il eſt devenu le Roi des animaux.

ARLEQUIN.

Je puis donc dormir ſans crainte dans les forêts, les loups & les lions reſpecteront mon ſommeil & viendront après me rendre leurs hommages?

TIMON.

Je ne te conſeille pas de t'y fier, ils te dévoreraient comme ſi tu n'étais encore qu'un âne.

ARLEQUIN.

Voilà des ſujets bien impertinents! & à ce que je vois, l'empire des hommes ſur le reſte des animaux, reſſem-

ble aſſez à celui des ânes; ils font peur à ceux qui ſont plus foibles & plus timides qu'eux, & ils ſe ſauvent devant les plus forts & les plus hardis.

TIMON.

Tout ce que tu vois eſt à préſent fait pour toi, au lieu que tu étais auparavant fait pour l'homme; témoin les ſervices que tu m'as rendus.

ARLEQUIN.

Ah, ah, je ris de ta ſottiſe de ne pas voir que c'était toi qui étais fait pour moi; n'avais-tu pas le ſoin de pourvoir à ma ſubſiſtance, de me panſer, de me mener boire, de me donner à manger, de nétoyer mon écurie?... Il lui demande enſuite pourquoi il eſt maintenant ſi mal vétu & ſi mal logé? Timon lui apprend comment il eſt devenu pauvre & comment il refuſe de redevenir riche. Arlequin blâme ſa conduite paſſée & ſon obſtination préſente, & lui prouve que les maux ne viennent point des richeſſes, mais du mauvais uſage que l'on en fait. Timon qui a réſiſté aux conſeils des Dieux, ſe rend à ceux de ſon âne & au deſir de faire crever de dépit tous ſes compatriotes.

(Le théâtre repréſente la ville d'Athênes).

Mercure en habit de femme & ſous le nom d'Aſpaſie, dit qu'il veut ſe ſervir d'Eucharis & d'Arlequin pour corriger Timon, dont la ſeule bonté a cauſé tous les malheurs, & que l'ingratitude des hommes a aigrie & changée en des ſentimens de haine & de vengeance. Mercure a une ſcène avec cette Eucharis, qui lui apprend que les nouvelles richeſſes de Timon ont ramené à ſes pieds les lâches amis que ſa miſere avait écartés, & qu'il les a reçus avec tout le mépris qu'ils méritent. Elle admire la fermeté que Timon a fait paraître, & avoue de bonne foi à Aſpaſie qu'elle ſerait flattée de ſoumettre un cœur noble & fier tel que celui de Timon. Il lui a plû par ſa ſincérité, & elle ne voudrait pas employer d'autres armes. Aſpaſie combat ces ſentimens & dévoile les caprices du cœur humain, qui même lorſqu'il eſtime la franchiſe, aime à ſe rendre aux ruſes innocentes qu'une Amante délicate fait employer adroitement. Eucharis ſe rend aux conſeils d'Aſpaſie, lui promet de les ſuivre & d'employer des moyens nouveaux

pour gagner le cœur de Timon, qui paraît suivi de ses prétendus amis. Ils lui font des complimens sur sa fortune nouvelle, & tâchent de justifier leur conduite passée. L'un d'eux est un Poëte qui présente à Timon une Ode, dans laquelle il le loue de la victoire qu'il a remportée sur les ennemis.

TIMON.

Comment oses-tu dire cela? Je n'ai jamais été à la guerre.

Le POETE.

Il n'importe, tu l'aurais remportée si tu eusses combattu, & cela suffit.

ARLEQUIN, *au Poëte.*

Fais moi aussi une Ode, mais je n'aime pas les menteries; ainsi je te prie de ne chanter que la victoire d'un homme qui a assommé un faquin.

Le POETE.

Est-ce que cela vous est arrivé?

ARLEQUIN.

Non; mais la chose va arriver dans un moment, car je veux t'assommer pour le prix de ton impertinence. (*il le bat & le Poëte se sauve.*)

Eucharis aborde Timon, qui dit en la voyant, voici encore une quêteuſe de tréſors.

EUCHARIS.

Je ſuis charmée de rencontrer un original tel que vous, qui parce qu'il n'a fait que des ſottiſes dans le monde, prétend en jetter la faute ſur le reſte des hommes. [Timon, d'abord étonné de ce début, lui répond enſuite ſur le même ton, & lui dit qu'il eſt charmé de la trouver de cette humeur. Le beau champ pour moi, dit-il, que le teint apprêté d'une coquette, que ce viſage compoſé qui a changé ſes mouvemens naturels contre des grimaces! quel plaiſir de démaſquer un cœur qui ſous des dehors fardés, nous cache l'infidélité même! ah! ah! ah! ah!

EUCHARIS.

Le beau champ pour moi que les diſcours d'un homme qui a changé ſa raiſon pour des caprices; les ſentimens humains pour de la férocité; qui toujours diamétralement oppoſé à la raiſon, prodiguait autrefois follement ſon bien, & qui aujourd'hui s'en refuſe l'uſage encore plus follement! ah! ah! ah!

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! ah ! le beau champ pour un âne, que d'entendre les hommes se dire leurs vérités. Ah ! ah ! ah ! (*à Timon*) Allons, ris donc, cela est tout à fait plaisant.

TIMON, *piqué.*

Oui ... c'est drôle ....

Il compare ensuite la tête d'une femme à celle d'un perroquet ; Eucharis compare la tête d'un homme à celle d'un âne. Arlequin se fâche, & dit que jamais âne n'a traité une ânesse si indignement que son Maître vient de le faire.

EUCHARIS.

Répondez-lui si vous le pouvez.

Timon convient qu'il n'a jamais entendu de conversation si brusque, mais en même tems qui lui ait fait autant de plaisir ; il avoue à Eucharis qu'elle a rencontré son foible, mais qu'elle n'en doit espérer d'autre avantage que celui de se dire réciproquement leurs vérités. Eucharis y consent, en lui promettant de ne le pas ménager.

Arlequin remercie son Maître de l'avoir fait homme, il avoue que les ânes ne sont que des bêtes auprès d'eux.

TIMON.

Sur quoi en juge-tu?

ARLEQUIN.

Sur ce que vous ſuppléez par des richeſſes à tous les défauts du cœur & de l'eſprit; tiens, j'ai trouvé des filles qui m'ont dit que ſi je voulais leur donner de l'argent, qu'elles m'aimeroient à la folie; des amis qui m'ont aſſuré de leur amitié, ſi je les payais bien; des Poëtes qui m'ont promis de m'immortaliſer par leurs vers, pourvu que je leur faſſe bonne chere; des Généalogiſtes qui m'ont offert pour de l'argent, de me faire deſcendre de Jupiter en droite ligne. Oh, juge ſi ne voila pas des prodiges: avec de l'or, les hommes font ce que les Dieux, la raiſon, ni la nature ne peuvent faire.

TIMON.

Ah! ah! ah!

ARLEQUIN.

Donne-moi vîte des tréſors.

TIMON.

Pourquoi faire?

ARLEQUIN.

Pour m'aller divertir.

TIMON.

Je suis trop de tes amis pour cela.

ARLEQUIN.

Tu es trop de mes amis pour me donner le moyen de me divertir? Ecoute, depuis que je comprends ce que tu me dis, je n'ai encore entendu de toi que des impertinences; à la fin cela m'impatiente.

TIMON.

C'est que tu ne connais pas encore ce qui te convient.

ARLEQUIN.

Je ne puis juger des choses que par mon premier état. Lorsque je n'étais qu'une bête je cherchais à paître dans les meilleurs pâturages, j'allais à la meilleure eau, je m'attachais toujours à ce qui me faisait plus de plaisir; maintenant que je suis homme, je veux la maison la plus commode, le meilleur habit, la plus jolie femme, & je prétens manger & boire ce qu'il y aura de plus excellent.

Timon

Timon lui dit qu'il faut que les hommes triomphent de leurs passions.

ARLEQUIN.

Dis-moi, n'y a-t-il de passions chez les hommes, que celles qui les portent vers les plaisirs ?

TIMON.

Il y en a beaucoup d'autres.

ARLEQUIN.

La haine, la vengeance, ne sont-elles pas des passions ?

TIMON.

Assurément, & des plus odieuses.

ARLEQUIN.

Si tu voyais un homme entre deux femmes, l'une laide comme une guenon, l'autre belle comme un astre, & qu'il choisît la laide, qu'en dirais-tu ?

TIMON.

Que cet homme est de mauvais goût.

ARLEQUIN.

Tu es donc un sot animal, puisque parmi tant de passions aimables, tu vas justement choisir les guenons de toutes les passions.

Cette conséquence embarrasse Timon, qui ne lui donne que de mauvaises raisons & point d'argent pour se divertir, ce qui met Arlequin fort en colere. Il se promet bien de tâcher d'avoir du plaisir sans son argent. Lorsque Timon s'est retiré, Mercure sous la forme d'Aspasie, aborde Arlequin, lui fait une déclaration d'amour & consent à l'épouser, ce qui cause beaucoup de plaisir à Arlequin; mais lorsqu'il lui apprend que Timon refuse de partager avec lui ses richesses, Aspasie refuse à son tour de lui donner la main. Arlequin ne peut concevoir comment les trésors de Timon ont quelque chose de commun avec l'amour qu'elle lui a fait paraître; Aspasie lui fait plusieurs argumens captieux, pour lui prouver que les richesses sont le premier mobile du bonheur, & qu'il est par conséquent naturel de les desirer. Arlequin est embarrassé de lui répondre & plus fâché encore de la perdre. Aspasie saisit ce moment pour l'engager à voler son Maître. Cette proposition révolte d'abord Arlequin, mais elle le détermine par ce raisonnement. Qu'est-ce qui appartient aux animaux d'un pâturage?

ARLEQUIN.

Ce qu'ils en peuvent manger.

ASPASIE.

A qui appartient ce qu'ils ne peuvent pas manger ?

ARLEQUIN.

A ceux qui en ont besoin.

ASPASIE.

Les trésors sont aux hommes ce que les pâturages sont aux animaux; ainsi tout ce qui ne fait pas besoin à Timon, ne lui appartient point & vous pouvez le prendre.

ARLEQUIN.

Je comprends cela; mais ce qui m'étonne, c'est que les ânes le savent & que les hommes semblent l'ignorer.

ASPASIE.

Qu'importe qu'ils l'ignorent; si vous le savez, vous devez faire usage de vos lumieres.

ARLEQUIN.

Pardi, cela est clair comme le jour; je puis prendre de ses trésors ce qui m'est nécessaire & lui laisser le reste.

ASPASIE.

Vous lui devez tout prendre.

ARLEQUIN.

Oh! pour cela non. Je ferais mal si j'en prenais plus qu'il ne m'en faut, ou bien il n'a pas tort de les garder tous pour lui.

Aspasie lui prouve qu'il ne doit pas laisser une obole à Timon, car, dit-elle, c'est faire un bien aux hommes de leur ôter les choses dont il ne résulte que des soins pour eux, & de leur éviter les occasions de se deshonorer. Timon se deshonore en se refusant aux besoins des autres; le peu d'usage qu'il fait de ses trésors pour lui-même, ne lui laisse dans leur possession que l'embarras de les conserver; ainsi en ravissant ses richesses, vous ne lui ôterez que des soins inutiles, & les moyens de se faire haïr & mépriser; vous rendrez à ceux à qui il refuse des secours, la part que la nature leur donne dans ses trésors; & comme les bonnes actions ont toujours leur récompense, vous serez aimé & estimé universellement; enfin si ma possession vous fait plaisir, vous l'aurez par ce moyen.

ARLEQUIN.

Je n'aurais jamais cru que ce fût une ſi bonne action de voler ſon Maître ! Oui, je conçois qu'en conſcience je dois prendre les tréſors de Timon ; mais malgré cela, je n'en veux rien faire.

Alors Mercure imagine de faire venir toutes les paſſions ſous des formes humaines, pour ſéduire Arlequin.

Une PASSION.

A l'aſpect de la volupté,
Fuyez vertus ſéveres ;
Un ſeul rayon de ſa beauté
Détruit vos brillantes chymeres.
Mortels, ſous ſes loix, les plaiſirs
Sur vos pas volent ſans ceſſe :
Elle remplit tous vos deſirs ;
Qu'exige de plus la ſageſſe ?

La VOLUPTÉ.

La volupté ſur les cœurs
A l'empire ſuprême.
Votre raiſon n'eſt qu'un emblême
Où, ſous diverſes couleurs,
Me jouant de vos erreurs,
Je ne vous montre que moi-même.

L'AMBITION.

Sous le dehors séduisant
D'une vaine chimere,
L'ambition fait d'un Corsaire,
Chez vous faire un Conquérant ;
D'un masque de Courtisan
Déguise une ame mercenaire.

Un IVROGNE.

L'esprit sur Pégase monté
Va se plonger dans l'hypocrêne,
Et des eaux de cette fontaine
Il fait sa félicité.
Mais pour moi plus raisonnable,
Je ne la cherche qu'à la table,
Et j'y trouve la volupté.

Un AVARE.

Plutus de moi seul respecté,
De ses trésors fait mon partage ;
Mais à m'en refuser l'usage
Je mets ma félicité.
En vain la raison en gronde,
Je me mocque, lorsqu'elle fronde
L'erreur qui fait ma volupté.

ARLEQUIN.

Venez, belle Divinité,
Mon cœur à vous ſuivre s'empreſſe;
Venez par vôtre douce ivreſſe,
Faire ma félicité.
Chez vous tout eſt adorable;
Je ne vois rien de condamnable
Sous les loix de la volupté.

Les paſſions à la tête deſquelles eſt la volupté, s'emparent d'Arlequin, & dans un balet caractériſé, elles l'entraînent par leurs mouvemens. Il cede à leurs impreſſions, & ſe jettant dans les bras de la volupté, il part déterminé à faire tout ce que Mercure veut.

Timon paraît avec Eucharis, & lui fait une déclaration d'amour aſſez bruſque & aſſez ſinguliere, pour qu'elle ne puiſſe pas douter de ſa bonne foi; cependant elle refuſe de s'y rendre, & elle le quitte ſans lui donner la moindre eſpérance. Timon reſté ſeul, rend graces aux Dieux de l'éloignement qu'ils ont mis dans le cœur de ſa Maîtreſſe, & les remercie d'avoir par ce moyen préſervé ſa raiſon du naufrage. Arlequin arrive après avoir volé Timon, & lui tient des diſcours qui lui font aſſez claire-

ment connaître l'action qu'il vient de faire; mais Timon ne peut se la persuader, & sort pour s'en convaincre.

Arlequin frappe à la porte de Socrate, qu'on lui a dit de consulter comme le plus sage d'Athênes; mais Socrate lui apprend que toutes ses études n'ont servi qu'à lui prouver qu'il ne savait rien. Arlequin lui répond que c'est toujours savoir quelque chose, & il lui demande comment il doit s'y prendre pour avoir de tout ce que l'on peut desirer. Il voudrait d'abord acheter quelque demi-Dieu pour pere. Socrate lui dit qu'il doit s'adresser à un Généalogiste; mais après lui avoir expliqué que ce Généalogiste ne pourra véritablement lui donner une autre origine, Arlequin dit qu'il aime mieux garder la sienne telle qu'elle est, que de la changer contre une chimérique, qui tromperait les uns & le ferait mocquer des autres. Il veut ensuite acheter de la gloire, Socrate lui apprend qu'il y en a de deux sortes; une qui naît de la vertu & que l'on n'achete que par des sentimens de justice & de belles actions; l'autre qui ne vient que des préjugés & que l'on peut acquérir avec de l'argent. Arlequin qui n'a que de l'argent, dit

qu'il se contentera de celle-là. Socrate lui parle de celle d'Alcibiade, qui a remporté le prix à la course des chevaux dans les jeux Olimpiques.

ARLEQUIN.

Il court donc mieux que les chevaux, cet Alcibiade?

SOCRATE.

Ce sont ses chevaux qui ont mieux couru que ceux des autres, & c'est pour cela que les Grecs l'ont couronné.

ARLEQUIN.

Ce sont des impertinens, car autrement ils auraient donné le prix aux chevaux d'Alcibiade, puisque ce sont eux qui l'ont gagné (1). Ce n'est-là qu'une gloire de cheval, dont j'aurais pu me contenter lorsque je n'étais qu'un âne; maintenant que je suis un homme, j'en veux une autre.

---

(1) On devrait bien jouer quelquefois cette scène, pour renvoyer par-delà les mers, ces courses ridicules que l'on voudrait mettre à la mode. Je ne vois pas à quoi peut être utile un tel exercice, si ce n'est pour apprendre à fuir avec plus de vîtesse.

SOCRATE.

Vous pouvez aller à la guerre; si vous couvrez les champs de corps morts, si vous saccagez bien des villes, si vous désolez de vastes campagnes, si vous détruisez par vos fureurs des Nations entieres, vous vous ferez un nom éternel & l'on vous mettra au rang des plus grands Héros.

ARLEQUIN.

Fi, au Diable, c'est la gloire d'un enragé. Les loups même n'en voudraient pas, car ils respectent leur espece.

SOCRATE.

Vous verrez qu'un âne ne trouvera rien que de méprisable dans tout ce qui flatte la vanité des hommes. Ecoutez, faites des Comédies; il y a dans Athênes des gens qui se sont rendus célebres par-là.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela des Comédies?

SOCRATE.

Ce sont des ouvrages d'esprit où l'on joue publiquement les hommes, & dans lesquels on les fait rire de leur propre ridicule.

ARLEQUIN.

Cette gloire est bonne, j'en veux.

Il demande à Socrate comment on doit s'y prendre pour faire une bonne Comédie, & Socrate lui donne des instructions que je n'ai pu me refuser de transcrire, puisqu'elles doivent servir de leçon à ceux qui cultivent cet art.

SOCRATE.

Il faut dire spirituellement des choses raisonnables & des vérités utiles pour la correction des mœurs; faire rire les honnêtes gens par un comique sensé qui reçoive toutes les graces de la nature & de la vérité; éviter sur-tout les pointes triviales, la fade plaisanterie, les jeux de mots & toutes les licences qui blessent les mœurs & révoltent l'honnête homme. Si vous faites ce que je dis là, vous plairez inévitablement aux gens d'esprit & de bon goût dont cette ville abonde.

ARLEQUIN.

Cette maniere de plaire me plaît beaucoup; je n'ai donc que cela à faire pour plaire à tout le monde?

SOCRATE.

Non pas à tout le monde ; vous ne devez pas vous en flatter, quand vous auriez fait un chef-d'œuvre ; car il y a dans le public des esprits fâcheux, que l'on nomme Auteurs, c'est-à-dire, des gens qui font aussi des Comédies, qui ne trouvent rien de bon que ce qu'ils ont fait.

ARLEQUIN.

Mais si ma Piece est bonne, que pourront-ils dire ?

SOCRATE.

Ils diront d'abord que votre sujet est trop métaphorique pour le théâtre, qui veut du vraisemblable en toutes choses.

ARLEQUIN.

Qu'importe, pourvu que je ne dise que des choses vraies & raisonnables.

SOCRATE.

Si vous les dites avec esprit, je vous sifflerai.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

SOCRATE.

Parce que vous êtes un balourd, & que vous n'en devez point avoir.

ARLEQUIN.

Et qui t'a dit que je ne dois jamais avoir de l'esprit ?

SOCRATE.

Je me le suis imaginé, & sur cette imagination je vous sifflerai.

ARLEQUIN.

Si ce n'est que cela qui te fâche, il est bien facile de te contenter; je parlerai sans esprit.

SOCRATE.

C'est alors que j'aurai un beau champ contre vous; je vous sifflerai avec tout le public qui sera justement indigné que vous osiez lui présenter des absurdités.

ARLEQUIN.

Que le Diable t'emporte avec ta sotte critique; parle, animal, il faut bien qu'une porte soit ouverte ou fermée; dis-moi, sans tout ce galimathias, si tu veux que je parle avec esprit ou sans esprit ?

SOCRATE.

Parlez comme vous voudrez, je vous critiquerai de quelque maniere que vous parliez; & non-seulement de ce que vous direz, mais encore de ce que vous n'aurez pas dit.

ARLEQUIN.

Quoi, tu me critiqueras de ce que je ne dirai pas?

SOCRATE.

Sans doute; si votre critique n'est pas générale; si elle ne porte pas sur tout ce qui me déplaît; je dis plus, si vous ne prévenez pas les idées que votre Piece me fera naitre, & que je n'aurais jamais eûes sans vous, si vous n'y répondez pas d'avance, je vous dirai que votre Piece est imparfaite & votre sujet manqué.

Arlequin s'impatiente & le chasse, va-t-en, lui dit-il, encore étudier pour ne rien apprendre.

Un Maître d'armes, un Maître à danser & un Maître à chanter abordent Arlequin & lui vantent chacun leurs talens; c'est moi lui dit le Maître à chanter, qui montre ce grand art qui attirait les arbres & les rochers sur les pas

d'Orphée, & par lequel Amphion bâtit les murailles de Thébes.

ARLEQUIN.

Cet art-là eſt beau, je veux l'apprendre pour me bâtir un Palais; & toi, que montre-tu ?

Le MAITRE A DANSER.

A faire la cabriolle.

ARLEQUIN.

Cet art-là eſt drole, je veux auſſi l'apprendre; & toi, avec ton chapeau de travers ?

Le MAITRE D'ARMES.

A tuer un homme de bonne grace.

ARLEQUIN.

Cet art-là ne vaut pas le Diable.

Le MAITRE D'ARMES.

C'eſt-à-dire que je vous apprendrai à vous défendre contre ceux qui voudraient vous tuer.

ARLEQUIN.

Bon cela, je veux apprendre tout cela à la fois.

Le MAITRE A DANSER.

Cela n'eſt pas poſſible.

ARLEQUIN.

Je le veux, moi ; il ſerait plaiſant qu'un homme riche ne pût apprendre ces trois bagatelles à la fois. J'ai bien d'autres ſciences à apprendre avant qu'il ſoit nuit, & pour ne pas perdre de tems, voilà de l'argent.

Le Maître d'armes & le Maître à danſer campent Arlequin de maniere qu'il ſemble qu'il va tout à la fois faire des armes & danſer, ce qui fait d'abord un jeu par la ſeule attitude ; enſuite le Maître de muſique lui fait chanter la notte. Le Maître à danſer fait la cabriolle ; le Maître d'armes pouſſe une botte ; Arlequin chante, fait la cabriolle, & pouſſe la botte tout à la fois ; les Maîtres répetent la même choſe avec précipitation ; Arlequin s'efforce pour les ſuivre, & il s'eſſouffle de maniere qu'il ſe met hors d'haleine, & tombe épuiſé par les efforts qu'il a faits.

Le MAITRE D'ARMES.

Allons, courage, Monſieur, vous faites des merveilles,

ARLEQUIN, *se levant en fureur & les chargeant.*

Pardi, voilà de grands coquins, qui se sont donné le mot pour me faire crever, sous prétexte de me montrer leur art; au Diable les sciences, je ne veux plus rien apprendre. Allons trouver Aspasie.

Elle arrive entourée de flatteurs qui assaillent Arlequin de tous les côtés, & lui chantent les couplets suivans.

Tel blâme les flatteurs,
Qui toute sa vie
N'a mis son génie
Qu'à flatter ses erreurs;
Pour lui rempli de complaisance,
Il n'aime la vérité
Qu'autant que le trait est porté
Sur un voisin qu'elle offence.

*

Craignez la vérité
Qui sans complaisance
Dit ce qu'elle pense
Avec sincérité;
Cœurs enflés d'orgueil & de faste,
S'il n'était point de flatteurs,

Pour aller cacher vos erreurs,
Eſt-il de déſert aſſez vaſte ?

✻

Morbleu, vive un flatteur ;
C'eſt un homme aimable,
Tendre, ſociable,
Toujours plein de douceur ;
Un riche avec raiſon condamne
Ceux qui démaſquent le cœur,
Quand, ſous des ombres de grandeur,
Il cache des oreilles d'âne.

Mercure dans le deſſein d'inſtruire Arlequin par ſes propres fautes, a raſſemblé cette troupe de flatteurs qui ſéduiſent ſon ame par les louanges qu'ils lui donnent ; il ne croit pas qu'il y ait de meilleurs amis au monde, ni des gens plus aimables ; il ſe livre à eux, & ſe mêlant dans leurs danſes, il les ſuit.

Timon ouvre le troiſieme acte par un aſſez long monologue, dans lequel il remercie les Dieux de l'avoir rendu à ſon premier état ; ils nous conduiſent, dit-il, au bonheur par des routes inconnues, & lorſque nos erreurs nous en écartent, leur bonté fait exciter à propos des tempêtes, qui nous font rentrer au port malgré nous, par un heureux

naufrage. . . Ces idées me font pardonner de bon cœur à Arlequin la trahiſon qu'il m'a faite, je pourrais l'en faire punir; mais les tréſors dont il s'eſt chargé, ſuffiront pour ſon châtiment. Celui-ci arrive d'un air gai & ouvert, il employe pour ſe juſtifier auprès de Timon, les raiſonnemens dont Aſpaſie s'eſt ſervie pour le ſéduire; mais Timon refuſe de l'entendre & veut retourner au déſert qu'il a quitté. Arlequin lui promet de fournir amplement de quoi ſatisfaire à ſes beſoins, même à ſes plaiſirs, ce que Timon lui avait refuſé. Il offre enſuite de partager avec lui ſes tréſors, Timon perſiſte; Arlequin touché de ſa peine, veut les lui rendre tout entiers; mais ils ne ſont plus en ſa puiſſance. Un des flatteurs qui l'ont tant fêté, lui remet une lettre d'Aſpaſie, en l'accablant de ſarcaſmes; Arlequin qui ne ſait pas lire, prie Timon d'en prendre la peine, il lui apprend que cette Aſpaſie eſt une jolie fille à qui il a donné ſes tréſors à garder. Timon lit la lettre.

» Comme les Dieux ne donnent rien » inutilement aux hommes, Timon en » ſe refuſant l'uſage des tréſors qu'ils lui

avaient fait trouver, s'en est rendu indigne.

ARLEQUIN.

Tu vois bien que je n'ai pas tort de te les avoir pris.

TIMON, *continue de lire.*

» Vous les méritez encore moins, » puisqu'oubliant vos devoirs pour un » Maître qui vous aimait, vous l'avez » trahi honteusement en lui volant des » biens que les Dieux ne lui avaient pas » donnés pour être la récompense d'un » crime; ainsi faisant justice à l'un & à » l'autre, j'emporte avec moi vos tré- » sors.

Arlequin entre en fureur, le flatteur se mocque de lui & se sauve.

ARLEQUIN.

J'enrage! si je tenais cette carogne d'Aspasie, je la déchirerais à belles dents.

TIMON.

Les siennes s'occupent mieux, au moyen des trésors qu'elle t'emporte.

Arlequin entre en fureur contre Timon, lui prouve que c'est de sa faute

s'il l'a volé, que c'eſt encore de ſa faute ſi Aſpaſie les a volés tous deux, & que tous leurs malheurs ne viennent que de ſa dure opiniâtreté.

Malheureux, lui dit-il, pourquoi te ſéparais-tu du reſte des hommes? Eſt-ce que tu croyais valoir mieux que les autres, parce que tu étais plus ſauvage & plus barbare?

TIMON.

Mais, que voulais-tu faire de mes tréſors?

ARLEQUIN.

Je voulais faire tout le bien que je pouvais; premierement à moi, que j'aime plus que les autres; & après à tous les autres.

TIMON.

Mais tu vois bien que tous les hommes ne le méritaient pas.

ARLEQUIN.

Et que me faiſait cela; je méritais moi de faire de bonnes actions.

TIMON.

Oh, Ciel! quel trait de lumiere il porte à ma raiſon! Mais comment as-tu

connu ce que tu viens de me dire?

ARLEQUIN.

Par moi-même: ton ressentiment contre ceux qui t'avaient abandonné était juste; aujourd'hui ils disent du mal de toi, ils ont raison, puisque tu n'as pas soulagé leur misere pouvant le faire; dans ton premier malheur tu avais la consolation de savoir que tu valais mieux que tes ennemis, aujourd'hui tu n'as que la honte de sentir que tu vaux moins qu'eux.

Timon frappé de tant de vérités, reconnaît ses erreurs, blâme ses torts & déteste sa misantropie; il demande pardon à Arlequin, & le prie de recevoir dans un embrassement, les marques de son repentir & de sa tendresse.

ARLEQUIN.

Donne-moi à manger, cela vaudra mieux, car j'ai faim.

TIMON.

Hélas! je n'ai plus rien, tu le sais bien; si j'en avais, je m'en priverais pour te le donner. Mais allons chercher les moyens de te soulager, & je te promets de t'aider autant qu'il me sera possible dans ton travail.

ARLEQUIN.

Belle consolation! ton repentir ne me guérit d'aucun des maux que ta sottise m'a faits, mais malgré cela tu me fais pitié. Je te pardonne, allons où tu voudras, je te suivrai fidélement; & bien loin de vouloir que tu travailles, moi, je te soulagerai tant que je pourrai.

Timon s'attendrit jusqu'aux larmes sur le bon naturel d'Arlequin; mais il a lieu d'être encore plus touché de la générosité d'Eucharis, qui vient lui offrir tous les secours qui peuvent dépendre d'elle; la même amitié, continue-t-elle, qui m'engageait à vous dire vos vérités dans un tems où vous n'étiez à plaindre que par vos erreurs, me dicte aujourd'hui les témoignages de la part que je prens à votre infortune.

Timon, pénétré de reconnaissance, témoigne dans les termes les plus vifs, les sentimens les plus tendres pour une bonté si rare & si peu méritée; mais s'il est touché de ses offres, il refuse absolument ses bienfaits.

ARLEQUIN.

Eh! pourquoi ne peux-tu les accepter?

TIMON.

Parce que j'en ſuis indigne.

(*Il veut ſortir; mais Mercure l'arrête*).

MERCURE.

Arrête, Timon; les Dieux ſont ſatisfaits, puiſque tu reconnais tes erreurs.

TIMON.

Mais, je ne le ſuis pas, moi.

MERCURE.

Prends-garde de ne pas tomber dans un excès plus criminel que tous les autres.

Timon avoue ſa faibleſſe, promet d'obéir aux Dieux, & de ne ſe plus laiſſer conduire que par les regles de la raiſon; il donne la main à Eucharis, & Mercure dit: puiſqu'ils reconnaiſſent leurs erreurs, venez, aimable Vérité, reprendre votre empire & vous emparer d'eux pour jamais.

La VÉRITÉ.

Je mépriſe les avantages
Des habits & des équipages,
Je juge d'un grand par le cœur.

S'il

S'il n'eſt enflé que de fumée,
Je ris ne voyant qu'un pigmée
Dont les Valets font la grandeur.



Je ris de voir un hypocrite
Qui, d'un faux air de Démocrite;
Cenſure ce qu'il fait ſouvent;
Le voyant en ſecret s'ébattre,
Le monde me ſemble un théâtre
Où chaque homme eſt un charlatan.



Qui peut voir la fiere Lucrece,
Recevoir un pauvre en tigreſſe,
Au riche faire les yeux doux,
Connaiſſant l'objet de ſon âme,
Amans, je conçois que la femme
Ne vaut ma foi pas mieux que vous.

ARLEQUIN.

Voilà de critique de reſte;
Allons nous-en, car malepeſte
Je ſens le ſouper qui m'attend.
Vérité, qui voudrait tout dire,
Un jour ne pourrait ſuffire,
Il faudrait chanter plus d'un an.

L'idée de cette Piece eſt tirée de Lucien ; mais Deliſle, qui en eſt l'Auteur, l'a beaucoup embellie. Tout ce qui en a fait le ſuccès eſt de ſon invention, excepté l'apoſtrophe que Timon fait à Jupiter, la deſcente de Mercure & de Plutus ſur la montagne, & quelques traits de la ſcène des deux anciens amis de Timon, qui viennent le féliciter de ſon bonheur. Il nous fit connaître un nouveau genre de Comédie, ignoré des anciens & des modernes; dans celle-ci tout eſt ſimple, naïf, & l'allégorie eſt employée avec tant d'art, qu'elle fait ſortir la vérité du ſein de la nature, & le comique de la nature & de la vérité. Il eſt étonnant qu'en ce ſiecle moraliſte où la poéſie ſemble être devénue le langage de la philoſophie, & la philoſophie le génie de la poéſie, aucun Auteur ne ſe ſoit aviſé de remettre au théâtre quelque Drame de ce genre; je ſuis perſuadé qu'il ne ſerait pas moins accueilli que celui-ci, qui eut un égal ſuccès à la Cour & à la ville ; où il eut trente-huit répréſentations avant Pâques, & beaucoup d'autres encore dans le courant de l'année.

LE MARIAGE
ENTRE LES VIVANS ET LES MORTS.

Canevas Italien en trois actes, 26 Janvier 1722.

PANTALON a depuis long-tems arrêté le mariage de Lelio ſon fils, avec Flaminia, fille du Docteur : Lelio qui dans le commencement a paru content de cette union, devient dans la ſuite amoureux de Silvia, qui après la mort de ſon pere, avait paſſé dans la maiſon & ſous la tutelle de Pantalon ; celui-ci épris des charmes de ſa pupille, & venant à s'appercevoir de la paſſion de ſon fils, écrit au Docteur qui eſt à Milan, & le prie de venir au plutôt avec ſa fille, terminer le mariage contracté.

Il arrive que le jour même que le Docteur & Flaminia ſe rendent chez Pantalon, Mario revient à Veniſe & ſe loge chez Lelio ſon ami. Il apprend pour lors ce mariage, qui lui ôte une Maîtreſſe dont il eſt tendrement aimé ; ainſi les Amans ſe trouvent tous dans la même maiſon. Lelio ordonne à Ar-

lequin d'avertir Silvia de se rendre la nuit dans la salle, pour y pouvoir parler de leurs affaires. Arlequin découvre en buvant, ce secret à Pantalon, qui pour surprendre son fils & lui faire des reproches, se trouve au rendez-vous déguisé en femme. Lelio, Flaminia, Mario & Silvia, viennent dans cette salle, & chacun d'eux prend Pantalon pour la personne qu'il cherche, & lui adresse, l'un des sentimens d'amour, & l'autre des reproches. Sur ces entrefaites, Arlequin arrive par hasard avec de la lumiére; ils se reconnaissent tous & se retirent surpris & confus.

Pantalon pour venir à bout de ses desseins, confie Silvia à Scapin, & lui ordonne de la tenir enfermée avec sa femme, jusqu'à ce que Lelio ait épousé Flaminia; & afin que Mario ne puisse apporter d'obstacle à ce mariage, il lui fait faire une insulte par Arlequin, travesti en Cavalier, & dans l'instant que pour se venger il met l'épée à la main, il le fait emprisonner. Cela fait, il informe le Docteur de la passion de Flaminia, l'anime contre sa fille, & le presse de se servir contre elle de toute son autorité pour lui faire épouser Lelio à qui elle est destinée. Ce dernier

averti par Arlequin, tire de priſon ſon ami Mario, & ils vont de compagnie chez Scapin. Celui-ci intimidé des menaces de Lelio, lui promet de le ſervir dans ſes amours.

Pendant qu'avec Silvia ils concertent ce qu'ils doivent faire, Pantalon ſe fait entendre; ce qui oblige Scapin à chercher quelqu'invention pour les cacher. Il fait mettre Lelio & Mario par terre, & s'y met auſſi lui-même; ils étendent ſur eux des tapiſſeries, de façon qu'on puiſſe prendre le tout pour un canapé. Pantalon entre dans la chambre, s'entretient avec Silvia, & s'aſſit ſur le prétendu canapé. Dans ce moment arrive Arlequin, qui dit que le Docteur eſt entré en une ſi grande colere de ce que ſa fille ne voulait pas lui obéir, qu'il l'a tuée. A cette nouvelle, Mario ſe leve en fureur, fait tomber Pantalon, met l'épée à la main, en jurant qu'il va vanger Flaminia. Pantalon épouvanté s'enfuit, & Arlequin finit l'acte par quelque lazzis avec les débris du canapé.

Au troiſieme acte, Arlequin fait peur au Docteur, & lui reproche d'avoir tué ſa fille. Le Docteur s'en défend, dit qu'elle s'eſt tuée elle-même, & s'enfuit tout effrayé. Flaminia couverte d'un

voile, sort de la maison & fait une plaisante scène avec Arlequin, qui la prend pour une ombre; elle le laisse dans son erreur, & lui ordonne de dire à son Pere & à Pantalon, qu'elle les tourmentera éternellement pour avoir été cause de sa mort. Sur ce que Flaminia a fait entendre à Arlequin, Scapin invente une fourberie; il fait croire à Pantalon que Silvia s'est jettée par la fenêtre, que son ombre lui est apparue, qu'elle lui a juré qu'elle ne cessera point de le tourmenter; Arlequin dit la même chose au Docteur, de celle de Flaminia. Les Vieillards effrayés ont recours à Scapin, qui leur amene Arlequin déguisé en Magicien. Celui-ci fait une conjuration, & il a grand peur en la prononçant; les ombres paraissent, & disent qu'elles cesseront de tourmenter Pantalon & le Docteur, pourvu qu'ils consentent par écrit que Lelio épouse Silvia, & Mario Flaminia. Ce consentement signé par les Vieillards, les ombres prétendues se découvrent, & la Piece se termine par ce double mariage.

Cette Piece est moderne, & l'Auteur ne s'en n'est point fait connaître.

Mademoiselle Flaminia fit l'ouverture du théâtre par un compliment, dans lequel elle représentait aux spectateurs, la difficulté de leur plaire dans une langue étrangere à ses compagnons & dans un genre singulier où la nécessité les obligeait de mêler le tragique & le comique, le sérieux & le burlesque, les scènes Italiennes & les vaudevilles Français, assemblage bisarre & qui serait peut-être ridicule, si le desir de plaire pouvait jamais l'être. Elle finit par un Sonnet Italien qui m'a paru mériter d'être transcrit, & dont j'expliquerai le sens pour la commodité de ceux à qui la langue Italienne n'est pas familiere.

SONETTO.

Alma Lutetia mia, teco ragiono,
A cui splende nel ciel febo secondo,
E in cui pur ode con invidia il mondo
Delle vergini dive il dolce suono.

⁂

Date, madre d'ingegni, attende in dono
Or la notra talia nuovo, e fecondo
Lauro, che a dorni il nobil orin suo biondo,
Porche piu letta qui si assida in trono.

⁂

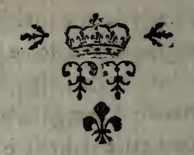
La tua merce ritorni a la ſmarita
Diva la gloria, e la negletta omai
Fia noſtra ſcena d'altro onor veſtita.

⁂

E poiche per virtute altera vai,
El portico, e'l licéo in te ſaddita,
L'Italo ſocco ancor chiaro farai.

Traduction.

Paris, ville célebre, où Apollon & les Muſes font entendre des chants qui méritent l'attention de tout l'univers; mere des beaux eſprits, notre Thalie attend de toi que tu ceignes ſa tête d'un nouveau & fertile laurier; ſi tu daignes te déclarer en ſa faveur, tes Jugemens auſſi renommés que l'étoient ceux du Portique & du Licée, lui rendront ſon premier luſtre.



LA SURPRISE DE L'AMOUR.

Comédie en trois actes en prose, 3 Mai 1722.

LELIO a été trahi par une Maitresse, il en a été si piqué qu'il l'a abandonnée, & de dépit s'est retiré à la campagne avec une ferme résolution de ne plus fréquenter les femmes, & de marquer son mépris à ce sexe trompeur & perfide, toutes les fois qu'il en trouvera l'occasion. Arlequin son Valet, qui aimait de son côté la suivante de la Dame infidelle, & qui n'a pas été mieux traité que son Maître, prend la même résolution & les mêmes sentimens. Ils se déchaînent contre les femmes dans une longue scène; oui, dit Lelio; quand quelqu'un me vante une femme aimable & l'amour qu'il a pour elle, je crois voir un frénétique qui me fait l'éloge d'une vipere, qui me dit qu'elle est charmante & qu'il a le bonheur d'en être mordu; Arlequin répond que c'est pourtant un joli petit animal que cette femme, un joli petit chat, que c'est dommage qu'il ait tant de griffes; oui,

reprend Lelio, c'eſt bien dommage, car nul être créé ne poſſede autant de charmes, autant de graces; alors il fait ſans s'en appercevoir, un portrait du ſexe auſſi flatteur que l'autre était injuſte.

Cependant une Dame qu'on appelle la Comteſſe, qui n'a jamais vu Lelio & n'en eſt point connue, arrive à ſa campagne. Cette Comteſſe eſt fort oppoſée à tout ce qu'on appelle amour & galanterie. Le déréglement de conduite & plus encore celui de raiſon qu'elle a remarqué dans preſque tous les Amans, lui a donné de l'averſion pour tout ce qui s'appelle un tendre engagement, & l'a bien perſuadée qu'aucun homme ne mérite d'être aimé comme Amant. D'après ces diſpoſitions il n'était gueres vraiſemblable que la Comteſſe & Lelio puſſent lier quelque converſation enſemble, & moins encore contracter quelque liaiſon entre eux. Cependant c'eſt l'amour contre lequel ces deux perſonnes ſe déchaînent, qui donne ſujet à leur premiere entrevue.

Le Fermier de la Comteſſe, amoureux de la Fermiere de Lelio, s'aviſe de prier cette Dame de faire trouver

bon à Lelio, qu'il époufe fa Fermiere; la Comteffe fe charge de cette priere, & d'engager même Lelio à faire quelques préfens en faveur de ce mariage. Elle le rencontre à la promenade, Lelio veut s'éloigner auffi-tôt qu'il l'apperçoit; mais elle le fait appeller pour lui dire qu'elle a quelque chofe à lui faire favoir. Lelio embarraffé, s'excufe d'abord de l'avoir évitée, & lui apprend qu'elle ne doit attribuer l'impoliteffe de cette démarche, qu'à une forte réfolution qu'il a prife de fuir déformais toutes les femmes, à caufe d'une infidélité qu'une Maîtreffe lui a faite autrefois. La Comteffe eft fort piquée des idées injuftes que Lelio a prifes de fon fexe; mais elle ne contredit pas d'abord fes fentimens, elle blâme même l'infidélité de cette Maîtreffe. Colombine, fuivante de la Comteffe, lâche de tems en tems des traits vifs & plaifants qui animent cette converfation que la Comteffe finit, en difant que l'inconftance des femmes n'eft fouvent caufée que par le ridicule des hommes; qu'elle lui en donnerait des preuves convaincantes fi elle voulait s'en donner la peine, en le rendant, lui Lelio, auffi amoureux qu'il l'a été de cette premiere Maîtreffe,

Lelio défie la Comtesse, & ce défi jette dans l'ame de ces deux personnes, une révolte d'amour propre qu'on voit naître dans l'instant & qui éclatte bientôt dans un billet que la Comtesse écrit à Lelio, au sujet du Fermier & de la Fermiere. Lelio lit ce billet.

» Monsieur, depuis que nous nous » sommes quittés, j'ai fait réflexion qu'il » était assez inutile de vous voir.

LELIO.

Oh, très inutile! je l'ai pensé de même. (*il continue*) » Je prévois que » cela vous génerait, & moi à qui il » n'ennuie pas d'être seule, je serais fâ- » chée de vous contraindre.

LELIO, *piqué.*

Vous avez raison, Madame, je vous remercie de votre attention. (*il acheve.*) » Vous savez la priere que je vous » ai faite tantôt au sujet du mariage de » nos jeunes gens, je vous prie de vou- » loir bien me marquer quelque chose » de positif.

LELIO.

Volontiers, Madame, vous n'attendrez point. Voilà la femme du carac-

tere le plus paſſable que j'aie vu de ma vie; ſi j'étais capable d'en aimer quelqu'une, ce ſerait elle.

La rigueur que Lelio ſe tient à lui-même, ne fait qu'augmenter l'empreſſement qu'il a de revoir la Comteſſe, qui de ſon côté ne ſouhaite pas moins de voir Lelio.

Cependant le Fermier de la Comteſſe à qui la mauvaiſe humeur de Lelio contre les femmes, a donné mauvais exemple, s'aviſe de vouloir faire l'épreuve de la fidélité de la Fermiere; mais celle-ci en eſt ſi irritée, qu'elle vient demander ſon congé à Lelio pour ſortir du village, afin de n'être plus à portée de pardonner à ſon Amant.

La Comteſſe arrive un moment après, cherchant un portrait qu'elle a perdu. Lelio fait ſemblant de ne pas l'appercevoir; mais elle s'approche ſi fort de lui, qu'il ne peut plus éviter de lui parler.

La COMTESSE.

Hélas! Monſieur, je ne vous voyais pas. Après cela, quand je vous aurais vu, je ne me ferais pas un grand ſcrupule d'approcher de l'endroit où vous êtes, & je ne me détournerais pas de

mon chemin à cause de vous. Je vous dirai cependant que vous outrez les termes de mon billet ; il ne signifiait pas, haissons nous, soyons-nous odieux. Si vos dispositions de haîne, ou pour toutes les femmes, ou pour moi, vous l'ont fait expliquer comme cela & si vous le pratiquez comme vous l'entendez, ce n'est pas ma faute. Je vous plains beaucoup de m'avoir vue ; vous souffrez apparemment, & j'en suis fâchée ; mais vous avez le champ libre, voilà de la place pour fuir ; délivrez-vous de ma vue. Quant à moi, Monsieur, qui ne vous hais, ni ne vous aime, qui n'ai ni chagrin ni plaisir à vous voir, vous trouverez bon que j'aille mon train ; que vous me soyez un objet parfaitement indifférent & que j'agisse comme si vous n'étiez pas-là, je cherche mon portrait. . . . .

Si je vous eusse apperçu, il ne m'en aurait coûté que de vous prier très-froidement de vous détourner ou de m'aider à le trouver, car je n'aurais pas deviné que ma présence vous affligeait, à présent que je le sais, je n'userai point d'une priere incivile ; fuyez vîte, Monsieur, car je continue.

LELIO.

Madame, je ne veux point être incivil non plus, & je reſte ; puiſque je puis vous rendre ſervice, je vais chercher avec vous.

La COMTESSE.

Ah ! non, Monſieur, ne vous contraignez pas ; allez vous-en. Je vous dis que vous me haïſſez, je vous l'ai dit, vous n'en diſconvenez point. Allez vous-en donc, ou je m'en vais.

LELIO.

Parbleu, Madame, c'eſt trop ſouffrir de rebuts en un jour ; & billet & diſcours, tout ſe reſſemble. Adieu donc, Madame, je ſuis votre ſerviteur.

La COMTESSE.

Monſieur, je ſuis votre ſervante. (*quand il eſt parti, elle dit*) : Mais à propos, cet étourdi qui s'en va, & qui n'a point marqué poſitivement dans ſon billet ce qu'il voulait donner à ſa Fermiere ; il me dit ſimplement qu'il verra ce qu'il doit faire. Ah ! je ne ſuis pas d'humeur à mettre toujours la main à la plume. Je me mocque de ſa haine,

il faut qu'il me parle. (*dans l'inſtant elle part pour le rappeller quand il revient lui-même.*) Quoi ! vous revenez, Monſieur ?

LELIO, *d'un air agité.*

Oui, Madame, je reviens, j'ai quelque choſe à vous dire ; & puiſque vous voilà, ce ſera un billet épargné & pour vous & pour moi.

La COMTESSE.

A la bonne heure, de quoi s'agit-il ?

LELIO.

C'eſt que le neveu de votre Fermier ne doit plus compter ſur Jacqueline. Madame, cela doit vous faire plaiſir, car cela finit le peu de commerce forcé que nous avons enſemble.

La COMTESSE.

Le commerce forcé ! Vous êtes bien difficile, Monſieur ! & vos expreſſions ſont bien naïves ! mais paſſons. Pourquoi donc, s'il vous plaît, Jacqueline ne veut-elle pas de ce jeune homme ? Que ſignifie ce caprice-là ?

LELIO.

Ce que ſignifie un caprice ? Je vous

le demande, Madame, cela n'eſt point à mon uſage & vous le définierez mieux que moi.

La COMTESSE.

Vous pourriez cependant me rendre un bon compte de celui-ci, ſi vous vouliez : il eſt de votre ouvrage apparemment. Je me mêlais de leur mariage, cela vous fatiguait; vous avez tout arrêté. Je vous ſuis obligée à tous égards.

LELIO.

Moi, Madame!

La COMTESSE.

Oui, Monſieur, il n'était pas néceſſaire de vous y prendre de cette façon-là; cependant je ne trouve point mauvais que le peu d'intérêts que j'avais à vous voir vous fût à charge: je ne condamne point dans les autres ce qui eſt en moi; & ſans le haſard qui nous rejoint ici, vous ne m'auriez vu de votre vie, ſi j'avais pû.

LELIO.

Eh, je n'en doute pas, Madame, je n'en doute pas.

La COMTESSE.

Eh! pourquoi en douteriez-vous;

Monsieur ? Vous avez rompu avec les femmes, moi avec les hommes, vous n'avez pas changé de sentimens, n'est-il pas vrai ? Pourquoi en changerais-je? Oh! mettez-vous dans l'esprit que mon opiniâtreté vaut bien la vôtre, & que je n'en démorderai pas.

LELIO.

Eh! Madame! vous m'en avez accablé des preuves d'opiniâtreté ! Voilà qui est fini, je ne songe à rien je vous assure.

La COMTESSE.

Qu'appellez-vous, Monsieur, vous ne songez à rien? Mais du ton dont vous me le dites, il semble que vous vous imaginez m'annoncer une mauvaise nouvelle; vous croyez me mortifier ! vous le croyez, vous dis-je..... J'espérais que vous me divertiriez en m'aimant, vous avez pris un autre tour, je ne perds point au change, je vous trouve très-divertissant comme vous êtes.

LELIO, *d'un air riant & piqué.*

Ma foi, Madame, nous ne nous ennuierons donc point ensemble, si je vous réjouis vous n'êtes point ingratte;

mais briſons là-deſſus, la Comédie ne me plaît pas long-tems. . . . .

La COMTESSE, *d'un ton badin.*

Ecoutez, Monſieur, vous m'avouerez qu'un homme à votre place qui ſe croit aimé, ſur-tout quand il n'aime pas, ſe met en priſe.

LELIO.

Je ne penſe point que vous m'aimez, Madame, vous me traitez mal, vous y trouvez du goût; je penſe au contraire que de tous les hommes qui pourraient vous aimer, je ſerais peut-être le plus humilié, le plus raillé, le plus à plaindre.

La Comteſſe l'aſſure qu'il ſe trompe, qu'à la vérité elle ne veut point aimer, mais qu'elle ſent pour lui beaucoup d'eſtime; Lelio répond qu'il a peine à le croire. La Comteſſe piquée, l'accuſe d'injuſtice; ils ſe diſent alternativement des choſes dures & tendres; cependant ils en viennent aux eſpeces d'éclairciſſemens que Colombine leur a donnés. Elle eſt appellée par ſa Maitreſſe, & grondée par tous deux des prétendues avances qu'elle s'eſt aviſée de faire, & Lelio quitte la partie en promettant à la Comteſſe, de lui porter ſa réponſe,

ſi elle le permet, ſur le mariage auquel elle paraît s'intéreſſer.

La COMTESSE, *pendant que Lelio ſort.*

D'où vient que je ſuis émue de ce que je viens d'entendre ? . . . . Non, cela ne ſignifie rien, & je n'y veux rien comprendre.

COLOMBINE, *à part.*

Oh ! notre amour ſe fait grand, il parlera bientôt bon Français.

La prédiction de Colombine eſt bientôt accomplie, la Comteſſe & Lelio ont encore une converſation dans laquelle ils ſe diſent à tout moment qu'ils s'aiment, en voulant s'efforcer de ſe perſuader le contraire, & moins en état que jamais de cacher le penchant qu'ils ont l'un pour l'autre. Ils ouvrent enfin les yeux, & ſe développent réciproquement les ſentimens dont leurs cœurs ſont trop pleins.

Le portrait de la Comteſſe qu'elle a égaré, trouvé par Arlequin, & gardé par Lelio, ſous prétexte qu'il reſſemble à une parente qu'il aimait beaucoup, eſt une preuve convaincante de la paſſion qu'il a pour la Comteſſe. Cette

preuve eſt ſuivie de l'aveu que Lelio lui en fait, la Comteſſe ne peut s'empêcher d'y répondre, & la Piece finit par le mariage du Fermier & de la Fermiere.

Cette Comédie fut très-bien reçue du Public, & fort eſtimée des connaiſſeurs, pour la ſimplicité de l'intrigue qui ne roule que ſur les mouvemens des deux principaux perſonages. On n'a point oublié de quelle maniere Mademoiſelle Silvia rempliſſait le ſien, & ce ſouvenir ne peut cauſer que des regrets ſur une perte qui ne ſera peut-être jamais réparée.

M. de Marivaux a auſſi donné au théâtre Français, une autre Piece ſous ce même titre. Quoiqu'elle parut avoir moins de ſuccès, elle y eſt encore jouée ſouvent & vue avec plaiſir ; & celle-ci qui eut vingt-une repréſentations & qui a été jouée pendant autant d'années, a diſparu de deſſus la ſcène Italienne. La raiſon n'en eſt pas difficile à trouver.

POLIPHÊME.

Pastorale tragi-comique, en cinq actes en prose, 31 Août 1722.

LA scène se passe dans l'Isle des Ciclopes, & le théâtre représente des bois des deux côtés & la mer dans l'enfoncement.

Spinette seule ouvre la scène par les craintes qu'elle a de tomber entre les mains de Poliphême, & bien-tôt elle tombe dans celles de Trigueule & Grandent, Ciclopes de sa suite.

TRIGUEULE.

Vous êtes Galatée apparemment ? Cette Nimphe dont Poliphême est amoureux.

SPINETTE.

Non, je vous assure.

GRANDENT.

Il n'importe ; Poliphême veut une femme, il nous avait envoyés à la chasse, nous vous avons prise au gîte & nous allons vous mener dans sa caverne.

SPINETTE.

Quoi ! je me verrais dans les bras d'un géant !

GRANDENT.

Cela vaut mieux qu'un petit Berger.

SPINETTE, *à part.*

Il faut uſer d'adreſſe, (*haut*) encore ſi Poliphême était beau comme vous.

TRIGUEULE.

Il eſt vrai que nous ſommes des cupidons auprès de lui. Mais ſa puiſſance.

SPINETTE.

Je n'ai point d'ambition.

GRANDENT.

Serions-nous de votre goût ?

SPINETTE.

Que ne ferais-je pas pour n'être point à Poliphême !

TRIGUEULE.

Camarade, gardons-là pour nous.

GRANDENT.

Oui, allons la belle, choiſiſſez.

SPINETTE.

Vous me paraissez si aimables que je ne puis choisir ; combattez-vous, je serai le prix du vainqueur.

TRIGUEULE.

C'est-à-dire que vous ne nous prenez pas sur la mine ; cela n'est pas d'une sotte.

Pendant que Trigueule & que Grandent se battent, Spinette s'enfuit & Poliphême arrive.

POLIPHÊME.

Puissant Neptune, à qui tout obéit dans la mer, depuis la plus grosse baleine jusqu'au plus petit éperlan, n'auras-tu pas pitié de ton fils ? Tu lui as donné un cœur amoureux & un ventre affamé qu'il ne peut contenter ; je suis contraint de dévorer mon amour & de ne manger à mes repas que des cerfs & des lions : c'est trop indigeste.

SILENE.

J'ai vu ce matin paraître un vaisseau portant pavillon Grec, Neptune aura peut-être eu la charité de le faire échouer sur vos côtes?

POLIPHÊME.

POLIPHÊME.

Tant mieux, car la faim qui me tourmente me pourrait bien faire manger quelque Satire.

SILENE.

Nous ſommes ſous la protection de Bacchus; le Dieu du vin vaut mieux que celui des eaux; contentez-vous de nous tenir captifs.

Poliphême lui ordonne d'aller préparer ſon dîner, & ſort pour aller chercher Acis & Galathée; Acis paraît & a une belle converſation métaphyſique ſur l'amour avec Spinette. Galathée ſort du fond des eaux, les trouve enſemble & en conçoit quelque jalouſie; cependant elle finit par lui rendre juſtice, & ils chantent enſemble.

Loin de nous
Les ſoupçons jaloux;
Aimons ſans crainte,
Sans contrainte,
Rien n'eſt plus doux.

✠

Un Amant conſtant qu'on ſoupçonne,
Peut à la fin ſe rebuter

Et se résoudre à mériter
Les noms odieux qu'on lui donne.

*

Loin de nous, &c.

Silene au second acte déplore les malheurs qu'il éprouve sur ses vieux jours, se plaint des mauvais traitemens que lui fait essuyer Poliphême, & gémit d'être enfermé dans une isle où il ne boit point de vin.

Ulisse aborde sur un vaisseau suivi de plusieurs Grecs, & demande à Silene des vivres en échange contre du vin grec; Silene joyeux de cette rencontre, leur promet toute la viande qu'ils pourront desirer; les Grecs se réjouissent, mais Silene leur apprend tous les perils qu'ils courent dans cette isle. En effet, Poliphême arrive, & Arlequin lui dit, Monseigneur, ayant appris que vous étiez ici, nous avons voulu vous rendre nos petits devoirs.

POLIPHÊME.

Je vous suis obligé mes amis, car j'avais grand faim.

ULISSE.

Aimable fils du Dieu des eaux, nous

sommes des Grecs qui venons vous offrir de faire fleurir dans votre isle tous les arts que nous possédons.

POLIPHÊME.

Cela est bel & bon, mais je te défie de me persuader que j'aie déjeûné; commençons par voir quel est le plus gras.

Chacun s'excuse, l'un dit qu'il est trop maigre, l'autre trop coriasse. Poliphême les remet entre les mains des Satires, & ne garde qu'Ulisse & Arlequin, pour s'entretenir avec eux. Il leur demande quel est leur pays & comment ils se nomment?

ULISSE.

Je me nomme. . . . personne.

POLIPHÊME.

Voilà un plaisant nom; & toi?

ARLEQUIN.

Jupiter.

POLIPHÊME.

C'est le nom d'un Dieu que je hais bien.

ARLEQUIN.

Je le changerai si vous voulez, & je

m'appellerai Arlequin ; c'eſt à peu près la même choſe.

POLIPHÊME.

Pour le peu de tems que tu as à vivre, ce n'eſt pas la peine . . . . & d'où venez vous ?

ULISSE.

Du Siege de Troyes.

POLIPHÊME.

Vous êtes donc de ces Belîtres qui avez fait tant de ravage pour Hélene ? N'avez-vous pas de honte d'avoir fait couler tant de ſang pour une femme ? Eh quelle femme encore !

ARLEQUIN.

C'eſt ce que je diſais ; faut-il que tant d'honnêtes gens ſe faſſent échigner pour une guenon !

ULISSE.

Ce fut le crime des Dieux.

POLIPHÊME.

Oui, mais des hommes en pâtirent ; je veux immoler à ma fureur tout autant de Grecs qu'il m'en tombera ſous les mains.

SILENE.

Seigneur tout eſt prêt pour le ſacrifice.

Abandonnons déſormais,
Cerfs & Lions à qui les aime;
Pour Poliphême
Ce ſont des mets
Trop ſecs;
Vivent les Grecs.

Le CHŒUR.

Vivent les Grecs.

ARLEQUIN.

Vivent les Grecs, & ils vont nous faire mourir; il n'y a pas de ſens à cela. (*On les emmene tous.*)

Le théâtre repréſente au troiſieme acte, la caverne de Poliphême. Euriloque, Politèſe & Arlequin, s'entretiennent de leur funeſte aventure, & ſont inquiets du ſort d'Uliſſe. Il arrive, leur apprend qu'il a fait boire du vin à Poliphême, qui y a pris goût. Il eſpere l'ennivrer, & montrant un mâts de navire à ſes compagnons, il leur demande s'il peut compter ſur leur ſecours; ils lui répondent que c'eſt leur faire tort

que d'en douter. Arlequin pour faire voir ſon courage, veut prendre le mâts & le laiſſe tomber ſur les pieds de Politèſe, en diſant que c'eſt la fureur qui le tranſporte. Laridon, Cuiſinier de Poliphême, paraît avec un grand couteau.

ARLEQUIN.

Voici ma derniere heure.

LARIDON.

Que je ſuis malheureux ! j'ai laiſſé échapper de la cage le Grec que Poliphême voulait manger à ſon goûter...... Je crois l'entendre, il ne faut pas l'effaroucher; petit, petit, petit: venez, on veut vous donner à manger.

ARLEQUIN.

Et oui, me donner à manger à Poliphême.

Arlequin s'eſquive pluſieurs fois, & donne autant de coups de batte à Laridon, qui l'attrape à la fin.

LARIDON.

Mogrebleu de vous, vous ſerez cauſe que je ſerai grondé; il y a une heure que vous devriez être à la broche. (*Il le donne à tenir à Politèſe, tandis qu'il*

éguise son couteau ; mais Arlequin s'échappe, & Poliphême arrive.)

LARIDON.

Monseigneur, excusez si votre goûté n'est pas prêt.

POLIPHÊME.

Ce sera pour une autre fois, je ne songe qu'à me remplir de cette liqueur charmante. Ulisse lui verse une douzaine de rasades de vin de Tenedos; Poliphême entre en belle humeur, & dit réjouissons-nous mes amis, nous allons vous traiter d'un concert à notre maniere; si nous vous régalons aujourd'hui, vous nous régalerez demain. Les Ciclopes chantent.

Le vin rend Poliphême aimable,
A son exemple ennivrons-nous,
Gloux, gloux.
Le tigre le plus redoutable,
Devant Bacchus, perd son courage,
Gloux, gloux.



De mon gosier jusqu'en mes veines,
Le bon vin coule à chaque coups,
Gloux, gloux.

Toutes les eaux de nos fontaines
N'ont pas un murmure si doux,
Gloux, gloux.

❦

Je sens que je perds la mémoire,
Je vois tout sans dessus dessous,
Gloux, gloux.
Dans le vin à force d'en boire,
Peut-être la trouverons-nous,
Gloux, gloux.

❦

Laridon paraît avec l'habit d'Arlequin à la main, & apprend à Poliphême qu'il s'est échappé par un trou de la montagne si petit qu'il pouvait à peine y fourer le bras; ce qui fait entrer le Ciclope dans une colere horrible. Il sort en jurant de n'épargner aucun de ses Compagnons.

Au quatrieme acte, le théâtre représente une montagne percée de tanieres. Galathée paraît sous la figure de Silvia, pour épier Acis & Spinette, dont elle a pris quelque jalousie. Arlequin arrive en chemise, trouve l'habit de Nimphe que Galathée a laissé sur le rivage. Il s'en affuble ridiculement. Spinette survient & le prend pour un singe; mais

Arlequin dit qu'il eſt la fille du Roi d'Ethiopie, que traverſant ces mers pour aller épouſer le Roi de Magogicie, ſon vaiſſeau a fait naufrage, & qu'un Dauphin obligeant l'a porté ſur ces bords. Spinette la préſente à ſes compagnes ſous ce titre, & toutes les Bergeres s'empreſſent à lui baiſer la main.

ARLEQUIN.

Je ne baiſe les femmes qu'au viſage; c'eſt la coutume d'Ethiopie.... Oh! s'il vous plait en godinette; c'eſt encore une coutume d'Ethiopie.

VIOLETTE.

Excuſez notre ignorance.

ARLEQUIN.

Laiſſez faire, je vous apprendrai les autres coutumes; n'avez-vous rien à crouſtiller ici vous autres?

VIOLETTE.

Nous n'avons que du lait & du fromage.

ARLEQUIN.

Comment diable du fromage! c'eſt le mets favori des Princeſſes d'Ethiopie. Eh! n'avez-vous pas du vin?

VIOLETTE.

Nous en avons le reste d'une outre, que nos Bergers ont enlevé à Poliphême endormi; vous êtes heureuse d'être tombée entre nos mains.

ARLEQUIN.

Ce drôle-là aurait voulu d'abord en découdre avec moi.

VIOLETTE.

Vous auriez été la victime de ses désirs.

ARLEQUIN.

Voyez vous, le goulu; on lui donnera des Pucelles d'Ethiopie.

SPINETTE.

Puisque le péril est passé, daignez, belle Princesse, prendre part à nos jeux.
(On chante le Vaudeville suivant.)

Lorsque l'on aime une cruelle,
Aussi farouche qu'elle est belle,
La peine passe le plaisir;
Mais quand cessant d'être inhumaine,
Elle comble notre désir,
Le plaisir passe la peine.

✕

Que le voyage de Cithere
Avec un vieillard coûte à faire!
La peine paſſe le plaiſir ;
Qu'avec un jeune on l'entreprenne,
Quoi que l'on ait à ſouffrir,
Le plaiſir paſſe la peine.

✠

Dans les douceurs du mariage,
Et les embarras du ménage,
La peine paſſe le plaiſir;
Mais qu'un heureux veuvage vienne,
S'il en coûte quelque ſoupir,
Le plaiſir paſſe la peine.

✠

Qui va trop tard dans nos prairies,
N'y trouve que des fleurs flétries,
La peine paſſe le plaiſir;
Qui du bon matin s'y promene,
Voit la roſe s'épanouir,
Le plaiſir paſſe la peine.

✠

Les Ciclopes paraiſſent, les Bergeres fuient, & Arlequin ne pouvant entrer dans une taniere, monte ſur un arbre; un d'eux l'apperçoit, & dit qu'il veut l'abbattre à coups de pierres. Arlequin effrayé, crie; reſpectez Galathée.

TRIGUEULE.

Nous vous regardons comme notre Princesse.

ARLEQUIN, *descend en faisant la culbute.*

Sur ce pied je me rends.

GRANDENT.

Quoi! c'est-là cette Beauté que Poliphême poursuit avec tant d'ardeur.

TRIGUEULE.

Je n'ai jamais vû de Nimphe de la mer de cette couleur.

ARLEQUIN.

C'est que je suis Nimphe de la mer noire, Poliphême me rendra justice.

GRANDENT.

Il est bien en état d'en juger dans l'ivresse où il est, il ne connaît personne.

ARLEQUIN, *bas.*

Tant mieux pour moi.

GRANDENT.

Le voiçi.

ARLEQUIN, *bas.*

Je tremble.

Les Ciclopes présentent à Poliphême qui est ivre, Arlequin, qu'il prend pour Galathée.

POLIPHÊME.

Ah! belle Nimphe maritime, le Mont-Ethna ne brûle pas d'un feu si violent que celui que vous allumez dans mon cœur.

ARLEQUIN.

Est-il possible qu'une Nimphe des eaux puisse allumer tant de feux!

Poliphême la fait conduire dans sa caverne, & Arlequin en s'adressant aux loges, dit: parmi tant de filles qui veulent être mariées, n'y en aurait-il pas quelqu'une qui voulut prendre ma place?

La nouvelle qui s'est répandue dans l'Isle, que Galathée était au pouvoir de Poliphême, est parvenue à Spinette & au Berger Acis. Galathée témoin de leur douleur, perd les soupçons de jalousie qu'elle avait conçus, & lorsqu'elle les assure de sa tendresse & de sa reconnaissance, on entend Poliphême qui jette des cris effroyables dans sa caverne.

Silene leur apprend qu'un des étrangers a profité de ſon ſommeil, pour lui percer le ſeul œil que la nature lui avait donné. Il arrive à tâtons, un des Ciclopes lui demande quel eſt le ſujet de ſes cris.

POLIPHÊME.

On m'a brûlé l'œil.

GRANDENT.

Qui ?

POLIPHÊME.

Perſonne.

Les Ciclopes ſe mettent à rire & redoublent la fureur de Poliphême, qui cherche par-tout les Grecs; pour les trouver plus facilement, il fait ſortir ſes troupeaux de ſa caverne, & Uliſſe & ſes Compagnons, paſſent ſous le ventre des belliers. Poliphême les compte, 1, 2, 3, 4, 5, 6, ... Ah! te voilà le plus chéri de mon troupeau. Arlequin ſous un bellier, bée, bée, bée.

POLIPHÊME.

Hélas! que je trouve ta voix changée!

ARLEQUIN.

Bée, bée, bée.

POLIPHÊME.

Il ſemble qu'il pleure mon infortune; il faut que je te baiſe mille fois.

ARLEQUIN.

Bée.

POLIPHÊME.

Poliphême eſt-il ſi défiguré que tu ne le reconnaiſſe plus ?

ARLEQUIN, *s'échappant.*

Oh ! que ſi fait.

POLIPHÊME.

Qu'ai-je entendu? C'eſt un de mes Grecs qui s'eſt échappé, refermons ma caverne, de peur que les autres n'en faſſent de même.

ULISSE.

Tu prends un ſoin inutile, car nous le ſommes tous.

Poliphême arrache des rochers, les lance de tous côtés, & appelle Eole à ſon ſecours. Une tempête affreuſe s'éleve; mais Galathée la calme, & apprend aux Ciclopes les Arrêts du deſtin. Poliphême épuiſé, tombe par terre; la fureur lui rend ſes forces. Il ſe releve &

pourſuit inutilement les Grecs, qui ſont embarqués. La Piece finit par des chants & des danſes.

VAUDEVILLE.

Eſt-ce votre vertu, Bergeres,
Qui vous rend pour nous ſi ſéveres,
Et vous fait ſouvent dire non?
Ah! voyez donc.
La beauté la plus inhumaine,
Serait plus douce qu'un mouton
Sans le fâcheux qu'en dira-t-on;
Ton, ton, ton, taine,
Qu'en dira-t-on?

※

Iris, comme une tourterelle,
Regrette ſon Berger fidele,
Le pleure-t-elle tout de bon?
Ah! voyez donc.
Qu'un autre d'amour l'entretienne,
Elle prendrait la balle au bon
Sans le fâcheux qu'en dira-t-on;
Ton, ton, ton, taine.
Qu'en dira-t-on?

※

Pour fuir une bête inhumaine,
J'entrai dans la grotte prochaine

L'autre jour avec Coridon.
Ah! voyez donc.
On nous trouva tout hors d'haleine;
On n'en ſavait pas la raiſon;
Hélas! bon Dieu, qu'en dira-t-on?
Ton, ton, ton, taine,
Qu'en dira-t-on?

✻

Que ſur mon choix chacun me raille;
Nos Dieux marins n'ont que l'écaille,
Valent-ils Acis mon mignon?
Ah! voyez donc.
Quoique née en humide plaine,
Préférant la chair au poiſſon,
Je brave le qu'en dira-t-on;
Ton, ton, ton, taine,
Qu'en dira-t-on?

✻

Cette Piece eſt un ouvrage de ſociété entre Legrand & Riccoboni le pere. Quoiqu'aſſez gaie, elle fut médiocrement applaudie, & n'eut en tout que ſept repréſentations. Elle n'a jamais été repriſe depuis.

LES AVANTURES DU CAMP DE PORCHÉ-FONTAINE.

Comédie en un acte en prose, 18 Octobre 1722.

Un Officier Gascon se trouvant sans Valet, fait entendre dans un monologue, qu'il est malheureusement réduit à être son confident lui-même, & ne peut se consoler d'être forcé à se dérober sa gloire en devenant son propre panégiriste ; lui qui avait autant d'admirateurs que de confidens : un Tambour du Régiment du Roi, nommé Pattapan, en est reconnu pour avoir été turelututu, ancien Fifre de sa Compagnie. Ils renouent d'amitié & de confidence; le Capitaine Gascon lui apprend qu'il est amoureux d'une aimable personne, élevée par une des plus commodes tantes qui fût jamais ; mais que cependant il n'a pu obtenir qu'elle fît un petit voyage de Paris au Camp de Porché-Fontaine, à son intention : Pattapan s'offre de bonne grace à le servir dans ses amours ; heureusement l'aimable niece & la commode tante se présentent à leurs yeux ;

la converſation qui ſe lie entre-eux, eſt bien-tôt interrompue par l'apparition de Meſſieurs Rognetout & Caſtor; l'un Tailleur & l'autre Chapelier; le premier eſt pere de la niece, & le ſecond eſt ſon prétendu: à leur approche, la tante & la niece ſe ſauvent, & le Gaſcon qui ſe ſauve avec elles, leur dit en les ſuivant, qu'elles lui apprennent à fuir.

Pattapan demeure ſur la ſcène avec Rognetout & Caſtor, qu'il reconnaît quoiqu'ils ſoient traveſtis en Officiers; ils lui avouent qu'ils ſe ſont mis du bel air pour ſe faire reſpecter, & qu'ils ont franchi les barrieres ſous le nom de Volontaires qu'ils ſe ſont donnés.

Pattapan apprend d'eux, que la fille de Rognetout eſt deſtinée à Caſtor, ce qui l'embarraſſe un peu, pour l'amour du Gaſcon à qui il a promis ſon ſecours. Il ne laiſſe pas de lui tenir parole; voici comment il s'y prend. Dans quelques ſcènes qui ſuivent celle-ci & dont le détail eſt aſſez inutile, Rognetout & Caſtor rencontrent la tante & la niece, & ſont fort ſurpris de les trouver dans le Camp de Porché-Fontaine. Elles s'excuſent toutes deux ſur la curioſité ſi naturelle aux femmes. Pat-

tapan prend leur déſenſe, & non content de les avoir tirées d'une affaire ſi épineuſe, il veut achever ſon ouvrage; il lâche quelques Soldats de ſes amis ſur Rognetout & ſur Caſtor, qu'ils arrêtent comme déſerteurs. On leur fait accroire qu'on les va faire tirer au ſort pour voir qui des deux ſera pendu. Pattapan leur parle chacun en particulier, & leur fait faire un billet de mille écus pour avoir le billet blanc. Ces deux billets qu'ils ſignent aveuglément, ſe trouvent transformés en deux contrats de mariage, qu'un Tabellion de Montreuil auſſi fripon que Pattapan, a dreſſé de concert avec lui. Rognetout & Caſtor que l'on continue d'effrayer, conſentent aux deux contrats; par l'un le Gaſcon épouſe la fille de Rognetout, & par l'autre la tante eſt mariée à Caſtor, qui l'avait autrefois aimée. La Piece finit, & le Gaſcon chante.

Dans le Camp de Porché - Fontaine
Que Mars eſt jeune & beau! quels traits, quel agrément!
Sandis, jamais Vénus ne l'a vu ſi charmant.
Son char vole, elle vient & dans l'air ſe promene;

Eh! donc là-deſſus, incertaine,
Ne ſait ſi c'eſt ſon fils ou ſi c'eſt ſon Amant.

Un SOLDAT, *chante.*

Nos combats, quoique vifs, ne cauſent point de deuil,
Point de liſte des morts au ſiege de Montreuil.
Pour les bleſſés, oh! c'eſt une autre affaire,
On en fait la liſte à Cithere.

VAUDEVILLE.

Un vieux Creſus par ſes ducats,
Peut déſarmer une cruelle;
Mais par la brêche il ne peut pas
Forcer jamais la Citadelle:
Patapatapan,
Il va fort peu tambour battant.

Autrefois Mars & les Amours
Faiſaient des guerres éternelles;
Mais à préſent dans peu de jours,
On prend des Villes & des Belles:
Patapatapan,
On les mene tambour battant.



Les Caiſſiers, les Agioteurs,
Prennent les Places par famine;

On ne se rend à ces Messieurs,
Que lorsqu'ils fondent la cuisine:
Patapatapan,
Leur bourse va tambour battant.

Un petit Maître dans ses feux,
N'aime que l'éclat qui nous frappe;
Un petit Colet amoureux
Surprend une Belle à la sappe:
Patapatapan,
Il ne va point tambour battant.

Un Notaire ennemi du feu,
Loin du camp de Porché-Fontaine,
Trouva sa femme en parti bleu
Avec un jeune Capitaine:
Patapatapan,
Qui s'enrôloient tambour battant.

Oh! depuis que j'ai vu le Camp,
Disait Lucas à sa Lisette,
Je serai moins timide Amant;
Lorsque tu battras la retraite,
Patapatapan,
J'avancerai tambour battant.

Qui vive ? Etes-vous ennemis ?
Bon quartier, point de bruit de guerre ;
Mais si vous êtes nos amis,
Marchez à moi, Messieurs du parterre :
Patapatapan,
Et défilez tambour battant.

⁂

Dominique est l'Auteur de cette Piece, & Quinault, Comédien Français, est celui de la musique des divertissemens. Cette Comédie fut faite à l'occasion du Camp de Plaisance que le Roi tint auprès de Montreuil, c'était le premier où Sa Majesté eût paru, & il est facile de juger de la joie & des plaisirs qui y régnaient.



ARLEQUIN PERSÉE.

Parodie en trois actes en prose, mêlée de Vaudevilles, 18 Décembre 1722.

Le théâtre représente au fond, le Temple de Junon, & sur les aîles, une Place publique dans un goût burlesque, avec des Crocheteurs, des Maçons, des Vendeuses de pommes, de châtaignes, & autre populace.

Cassiope se félicite avec sa sœur Merope, d'être heureuse épouse & heureuse mere; pour heureuse épouse, répond Merope, je vous en défie, le bonhomme Cephée n'est pas d'un âge à prouver votre bonheur dans le mariage; à l'égard d'heureuse mere, cela me surprend encore, ma niece Andromede est assez drôle; mais on voit peu de mere qui s'applaudisse d'avoir une jolie fille.

Cassiope invoque les Dieux, sur l'air du chœur de l'Opéra, qui est très-gay.

MEROPE.

Eh! mais ma sœur vous n'y pensez pas, on n'a jamais imploré l'assistance des

des Dieux dans une calamité publique sur un ton aussi enjoué, on dirait d'une contredanse.

CASSIOPE.

Vous avez raison, Merope;
Il n'est pas bon ce ton là,
Pour cela.

MEROPE.

Oh ça ma sœur, nous pouvons parler ici librement, nous ne sommes que dans la plus grande place de la ville; nous n'avons pour témoins que la populace, qui est fort discrette ordinairement: puisque le lieu me le permet, je vais vous faire une confidence qui me pese & qui demande un secret profond. Croiriez vous bien, ma très-honorée sœur, que pendant que tout gémit à la Cour, des maux que Méduse cause à nos Etats, je ne me suis occupée moi, que d'un petit ingrat que j'aime.

CASSIOPE.

AIR: *Des Fraises.*

Ma fille pour épouseur,
Aura Monsieur Phinée,
Et moi pour adorateur,
Je voudrais vous voir, ma sœur,
Persée, Persée, Persée.

MEROPE.

Grand-merci de vos ſouhaits, ma ſœur ; mais ce n'eſt pas pour nous que le four chauffe, le petit fripon de Perſée lorgne ma niece Andromede.

CASSIOPE.

Par ma foi j'oubliais les jeux qu'on apprête à Junon.

MEROPE.

Vous auriez pu dépenſer mieux l'argent de cette fête, Junon eſt obſtinément vindicative, & vous ſerez la dupe de votre galanterie.

Phinée arrive avec Andromede, à qui il reproche qu'elle ne l'aime pas. Andromede lui répond qu'elle l'aime puiſqu'elle le doit. (*Elle chante*).

De quoi ſe plaint votre flâme,
Je dois être votre femme,
Ne l'a-t-on pas réſolu ?

PHINÉE.

Oui ; mais je ſerai cocu.

ANDROMEDE.

Voilà des politeſſes de Phinée.

Le devoir fur mon cœur lui donne un jufte
empire ;
Peut-il être jaloux d'un malheureux Rival ?

PHINÉE, (*vers & chant de l'Opéra.*)

Non, je ne puis fouffrir qu'il partage une
chaîne
Dont le poids me paraît mignon ;
Quand vous l'accableriez de cent coups de
bâton,
Je ferais jaloux de fa peine.

MEROPE.

Ah ! croyez-moi plutôt tous les deux, ne reftez pas davantage à quereller dans la rue, il n'eft permis qu'aux Revendeufes & aux Savetiers, d'y rendre le Public confident de leurs amours à coups de poing ; rentrons dans le Palais, allons bouder tous trois au coin du feu.

PHINÉE.

Mademoifelle Merope eft une fille fenfée ; effectivement il n'eft pas trop fage de nous picoter ainfi dans une Place publique, pendant que nous appréhendons à chaque inftant l'arrivée de Médufe. Si cette vilaine bête là allait nous furprendre, cela ne ferait pas

ſain. Dès qu'on la regarde, on eſt métamorphoſé en pierre de taille, eût-on la moleſſe d'un petit colet.

On entend de la rumeur derriere le théâtre, & Amphimedor en porteur d'eau avec ſes ſeaux, vient annoncer que Méduſe paraît, & qu'elle a déjà transformé un Greffier en caillou.

ANDROMEDE.

Voyez le beau miracle!

PHINÉE.

Cela eſt phyſique, la tête de Méduſe durcit les objets à proportion de la diſpoſition qu'ils ont à la dureté. Elle changera un Uſurier en marbre, tandis qu'une Actrice d'Opéra ne ſera tranſformée qu'en moilon.

MEROPE.

Mais ſauvons-nous donc.

ANDROMEDE.

De quel côté? (*l'un monte à droite, l'autre à gauche*).

PHINÉE.

Comment diable, elle vient à droite & à gauche! peſte des butors.

Ils courent de-çà & de-là sans pouvoir se déterminer. Cassiope arrive, & leur apprend que Méduse se retire; mais qu'elle pourraît revenir, qu'il ne leur reste qu'à implorer la protection de Jupiter. Je vous entends, dit Phinée; mais n'avez-vous point de honte, Madame, de vouloir me préférer un Avanturier qui n'ose montrer son Extrait batistaire? Andromede soutient que Persée est fils de Jupiter, & Cassiope dit qu'il offre de couper la tête de Méduse.

PHINÉE *chante*:

J'aurai l'appui du Roi dans cette affaire;
Car je suis son frere, moi;
Car je suis son frere.

CASSIOPE.

Je saurai bien prescrire au Roi sa gamme;
Car je suis sa femme, moi;
Car je suis sa femme.

Ils sortent l'un d'un côté, l'autre de l'autre, en répétant chacun leur refrain.

ANDROMEDE, *restée seul.*

Infortunés, qu'un monstre affreux
A changés en rochers poudreux,
Vos cœurs sont pour jamais paisibles;

Votre sort n'est pas si piteux,
Hélas! Hélas! les cœurs sensibles
Sont mille fois plus malheureux.

Andromede vient aussi faire son monologue à part; mais Persée paraît, & elle se retire en disant qu'elle ne veut pas toujours garder les manteaux.

Andromede reçoit d'abord fort mal Persée; mais elle lui avoue bien-tôt qu'elle ne feignait cette rigueur, que pour le dégoûter de l'entreprise qu'il a formée à sa considération. Elle tâche de l'en détourner; mais Persée dit qu'il veut absolument couper la tête de cette carogne là, que sans cela le Royaume ne serait bien tôt plus qu'une carriere.

Mercure paraît & lui demande où il va?

PERSÉE.

Je vais me battre en duel contre Méduse.

MERCURE.

Oh! le petit étourdi qui va combattre Méduse en équipage de bal, & sans examiner seulement comment il s'y prendra. Ces Héros de théâtre n'ont presque jamais le sens commun. Ecoutez; bon sang ne peut mentir; Jupiter

votre papa mignon, m'envoye pour vous équiper convenablement; je vais remuer le ciel & la terre, & même mettre les Enfers en dépense, pour vous habiller d'un goût assortissant à la visite que vous allez faire à Méduse.

PERSÉE.

Qu'on m'apporte donc un fauteuil.

MERCURE.

Comment! un fauteuil, on n'en donne point aux Héros d'Opéra. Ils s'habillent debout comme des Clercs.

Mercure siffle & ensuite appelle, & l'on voit paraître quatre Ciclopes; pendant que deux chantent, deux autres lui attachent des aîles & lui ceignent une épée. Mercure appelle encore des Guerrieres dansantes, elles présentent à Persée le bouclier de Pallas, & après avoir dansé, elles se rangent des deux côtés du théâtre; Mercure appelle encore des Démons.

PERSÉE.

Comment? Ventrebleu, des Diables viennent aussi à ma toilette!

MERCURE.

Ils vous apportent le casque de Pluton.

PERSÉE.

C'eſt un bonnet de nuit apparemment, car Pluton en a plus beſoin que de caſque?

MERCURE.

Ce caſque a une grande vertu, il rend inviſible celui qui le porte.

PERSÉE.

Peſte, voilà un bon meuble; ſoyez les bien venus, Meſſieurs les Diables, je vous donnerai de quoi vous rafraîchir.

Les Ciclopes, les Nimphes guerrieres & les Diables, danſent tous enſemble.

PERSÉE.

Dites-moi un peu, Seigneur Mercure, eſt-il du cérémonial de danſer quand on habille un Héros ?

MERCURE.

Aſſurément on voit danſer ſouvent plus mal à propos dans un pays où les Habitans ne parlent qu'en muſique; & ſi la cérémonie que nous venons de faire s'y était paſſée, vous n'en auriez pas été quitte pour des rigaudons; on

vous aurait cousu à chaque piece de votre ajustement, quelque belle maxime sur l'importance du secret dans les grands desseins; sur l'avantage qu'il y a d'allier la valeur à la prudence; mais comme vous avez quelque chose à faire de plus pressé que d'entendre ces belles Sentences, je vous les montrerai à votre retour sur les écrans du Palais de Cephée.

(*Mercure chante avec le Chœur.*)

Que rien ne vous arrête,
Allons, partez enfin.

PERSÉE.

Où diantre est la voiture ?

MERCURE.

Votre voiture est à vos talons, ce sont des aîles comme les miennes.

PERSÉE.

Eh! mais ces aîles ne sont propres tout au plus que pour une hirondelle.

MERCURE.

Allons morbleu, suivez-moi; le Ciel, la Terre & les Enfers se sont cottisés pour les frais de votre équipage, & vous ne partirez pas.

Pendant que le Choeur chante, Mercure & Persée s'envolent.

Au second acte le théâtre change & représente la caverne des trois Gorgonnes. On entend le prélude de l'Opéra. Mercure paraît & dit aux Gorgonnes, croyez-moi, Mesdames, faites un bon somme, cela vous rafraîchira le teint. Il leur fait jouer un petit air de flûte pour les endormir, puis une sarabande de l'Opéra moderne, puis un pont neuf; mais inutilement. Les Gorgonnes chantent:

Le repos ne peut nous plaire,
Oh! ho! tourlouribo;
Et nous voulons toujours braire,
Oh! ho! ho! tourlouribo.

MERCURE.

Je vois bien qu'il en faut revenir à mon caducée, si je m'en étais avisé d'abord; j'aurais épargné bien des coups d'archet. Les Gorgonnes se couchent & s'endorment toutes trois sur le même rocher.

Mercure appelle Persée.

AIR: *Reveillez-vous belle endormie.*

Venez vîte assommer la bête;

PERSÉE, *dans la couliſſe.*

Mais où pourrais-je m'en aller,
Si quand j'aurai coupé ſa tête
Elle vient à ſe réveiller ?

Mercure va le chercher dans la couliſſe, & le laiſſe avec les Gorgonnes endormies.

PERSÉE.

Voilà de jolies Princeſſes à ſurprendre au lit . . . Morbleu, ſi j'allais être pétrifié . . . Il me ſemble que je durcis, je n'ai pourtant point regardé Méduſe ; cherchons ſa tête . . . Ah ! je la tiens & je l'ai coupé net comme un navet.

Des monſtres naiſſent du ſang de Méduſe. Perſée ſerre la tête dans un ſac de nuit, il ſe défend de ſon mieux contre les monſtres, & feint de jouer à colin-maillard avec les Gorgonnes qui crient de toutes leurs forces.

PERSÉE.

Il faut que j'appelle Mercure, je ne pourrai jamais ſans lui me défaire de ces deux gueullardes-là.

Ohe, ohe, Maître Mercure !

MERCURE, *dans la couliſſe.*

Eſt-ce fait minon, minette ?

PERSÉE.

Oui, Méduſe eſt morte.

Les Gorgonnes deſcendant très-lentement dans une trappe, chantent :

Des gouffres profonds ſont ouverts,
Ah ! nous tombons dans les Enfers.

MERCURE.

Je n'ai jamais vu tomber ſi lentement.

Mercure & Perſée s'envolent enſemble de la droite à la gauche du théâtre, qui change au troiſieme acte & repréſente les rivages de la mer, & un Pêcheur chante :

La Cour Ethiopienne,
Faridondaine, chantera :
La Cour Ethiopienne,
Faridondaine, danſera.

Le CHŒUR, *répette.*

La Cour Ethiopienne, &c.

MEROPE.

Quelle rage eſt la mienne ?
Perſée eſt revenu ; mais un autre l'aura.

PHINÉE.

Quelle maudite antienne?
Quoi ! toujours dans ces lieux Perſée on vantera!

Le CHŒUR.

La Cour Ethiopienne, &c.

PHINÉE & MEROPE.

Nous ſentons même douleur,
Fuyons la foule importune,
Pleurons nos communs malheurs;
Et faiſons bourſe commune.

PHINÉE.

Il y a bien du commun dans nos diſcours.

La mer ſe ſouleve, on entend une tempête, & une Poiſſonniere vient apprendre à Merope & à Phinée, qu'Andromede doit être dévorée par un monſtre qui va ſortir de la mer. Les Tritons qui ſervent d'Archers dans cette expédition, ſe ſont déjà emparés de la Princeſſe, & l'attachent au rocher, Caſſiope invoque les Dieux; mais le Chœur des Tritons lui répond:

Qu'aujourd'hui votre orgueil apprenne à craindre le couroux des Dieux.

CASSIOPE.

Le monstre approche de ces lieux;
Ah! quelle vengeance inhumaine!

ANDROMEDE.

Je ne vois point Persée, ô Dieux!
Et je me flattais dans ma peine,
Qu'un si fidel & tendre Amant,
Irait à mon enterrement.

Persée paraît en l'air une ligne à la main pour pêcher le monstre; à son second vol, il a un filet au bout d'une perche, & au troisieme une broche qu'il passe à travers la gueule du monstre. Le Chœur bat des mains & chante:

Elle est morte la vache à pannier,
Elle est morte, il n'en faut plus parler.

Persée achevant de délier Andromede; ces chiens de Tritons, dit-il, n'avaient pas épargné la ficelle; lorsque Andromede est déliée, elle lui fait la révérence, en lui disant bien obligée Monsieur Persée.

PERSÉE.

Treve de complimens, les monstres nous en veulent diablement, il en pour-

rait survenir encore quelqu'un, allons nous marier. Il sort en prenant Andromede & Cassiope par dessous le bras. Les Tritons se cachent sous les ondes, & les Poissonnieres les reconduisent en leur faisant les cornes. Merope & Phinée reparaissent; Merope appelle la mort à son secours, & Phinée lui dit: mort-non de ma vie, il est bien question de se lamenter pendant qu'on nous enleve à tous deux l'objet de nos amours. Junon m'a offert son appui, & j'ai une douzaine de breteurs que je prétens mener à la nôce d'Andromede.

MEROPE.

Mais il me semble que tantôt vous abandonniez assez tranquillement votre Maîtresse?

PHINÉE.

Oui, je la cédais au monstre; mais non pas à mon Rival.

Cassiope, Andromede & Persée, vont au temple suivis d'une troupe de Poissonnieres. Merope leur déclare que Phinée en veut aux jours de Persée. On entend derriere le théâtre, le parti de Phinée qui crie, allons, allons frotter Persée. Ils paraissent, & Persée leur pré-

ſente la tête de Méduſe; la ſuite de Perſée commence par fermer les yeux en différentes poſtures, & ſes ennemis demeurent pétrifiés en différentes attitudes. Merope même qui n'a pu éviter de regarder Perſée juſqu'au dernier moment, eſt enveloppée dans le malheur de Phinée.

PERSÉE.

Demi-tour à gauche, Meſdames; voyez le plus grand de mes exploits.

ANDROMEDE.

Ah! les voilà tous pétrifiés & ma tante auſſi.

PERSÉE.

Bon, bon, ce ſont-là des ſtatues pour meubler nos Jardins. (*au parterre*) Meſſieurs, ſi notre Parodie vous déplaît, ſouvenez-vous que vous avez vu la tête de Méduſe, vous ne devez pas ſouffler; mais ſi nous avons eu le bonheur de ne vous pas ennuyer, montrez que vous n'êtes pas de pierre de taille, & que vous avez encore l'uſage de vos mains.

Cette jolie Parodie eſt de Fuſellier, elle réuſſit beaucoup. Elle fut faite à

la repriſe du 8 Novembre 1722, de l'Opéra de Perſée, dont les paroles ſont de Quinault, & la muſique de Lulli. Il avait été joué pour la premiere fois à Paris, le 17 Avril 1682, & à Verſailles, au mois de Juillet ſuivant.

LE SERDEAU DES THEATRES.

Parodie en un acte en proſe, mêlée de Vaudevilles, 19 Février 1723.

APPOLLON & Terpſicore rappellent dans la premiere ſcène (1) les nôces de Gamache; (2) le banquet des ſept Sages & (3) Pirithoüs; trois Pieces nouvelles qui n'eûrent point de ſuccès.

APOLLON.

Vous conviendrez que voilà trois méchans repas qu'on a fait eſſuyer à la bonne ville de Paris.

---

(1) Comédie de Fuſelier.

(2) Comédie en trois actes en proſe, de Deliſle.

(3) Tragédie Lirique en cinq actes, avec un prologue de Seguinault, muſique de Mouret.

TERPSICORE.

On n'a pas dessein qu'elle fasse la débauche.

APOLLON.

J'ai pourtant résolu de réunir ces trois méchans repas, & de n'en faire qu'un seul.

TERPSICORE.

Vous avez donc projetté de faire crever le Public ?

APOLLON.

Permettez-moi de m'expliquer; mais qui Diable est ce visage-là ! mon ami, ne seriez-vous point par hasard de ces Auteurs anonimes, de ces Poëtes prudens qui se cachent en montrant des ouvrages que souvent ils feraient bien de cacher aussi ?

Le SIFFLEUR.

Non, docte Apollon, je ne suis pas un de vos enfans; je suis un de leurs Précepteurs.

APOLLON.

Vous, leur Précepteur! qui vous a donné cet emploi ? Où sont vos titres?

Le SIFFLEUR, *tirant de sa poche un grand sifflet.*

Les voilà.

TERPSICORE.

Comment, c'est un siffleur ? Il a l'audace de paraître en armes jusques sur les bords du Permesse ; écoutez téméraire, vous n'êtes pas trop en sûreté dans un pays qui n'est peuplé que de Poëtes.

Le SIFFLEUR.

Oh ! ils sont bonnes gens.

APOLLON.

Voilà un effronté maraud .... nous direz-vous comment vont les théâtres sur les bords de la Seine ?

Le SIFFLEUR.

Ma foi les théâtres ont été pendant cet hiver plus glacés que la riviere ; on n'y pouvait pas tenir : dès qu'une Piece paraissait, zeste, elle était par terre. Le théâtre Italien, sur-tout, était une franche glissoire.

APOLLON.

Mais il me semble qu'il est à présent

défendu de ſiffler aux Spectacles? Comment éludez-vous une ſi ſage Ordonnance?

Le SIFFLEUR.

Par un ſecret tout naturel; preſque tous les ouvrages dramatiques, modernes, ſont froids & très-froids; la pituite y domine. Cette pituite tombe ſur le cerveau du Parterre, juſtement dans le tems où il ſerait néceſſaire de ſiffler; alors le Parterre crache, touſſe & ſe mouche en chœur, & cette harmonie naſonne, lui tient lieu de l'inſtrument ſupprimé.

TERPSICORE.

J'entends. Le Parterre s'enrhume, à coup ſûr, aux Pieces qui lui déplaiſent.

Le SIFFLEUR.

Savez-vous bien qu'il y a des Auteurs qui lui cauſent juſqu'à la fluxion de poitrine?

TERPSICORE.

Oh bien! elle vous eſt *hoc*, ſi vous reſtez ici; ſachez qu'Apollon médite un projet qui va mettre les ſiffleurs ſur les dents.

Le SIFFLEUR.

Il n'a qu'à parler.

APOLLON, *au siffleur.*

Je veux bien vous satisfaire, prêtez-moi attention.

TERPSICORE.

C'est ce qu'il prête le moins volontiers.

APOLLON.

J'ai imaginé d'établir pour les théâtres, un serdeau différent des autres; car loin de le remplir de plats de rebut & des restes, on n'y recevra que les bons morceaux.

Le SIFFLEUR.

Il ne vous faudra pas une grande boutique.

APOLLON.

Je veux commencer ce triage par les trois repas que je viens de citer, & dès aujourd'hui j'en extrairai les mets les plus friands pour en composer un ambigu.

TERPSICORE.

C'est fort bien pensé, un ambigu;

car vous aurez beaucoup de viandes froides.

APOLLON.

J'ai mandé à Bazile & à Quitterie, à Dom Quichotte & aux ſept Sages de la Grece, ainſi qu'à Pirithoüs de ſe rendre ſous cette ramée.

TERPSICORE.

Nous allons voir ici bonne compagnie.

Le SIFFLEUR, *à Apollon.*

Vous prétendez raſſembler ici Bazile, Dom Quichotte, les ſept Sages de Grece & Pirithoüs ?

APOLLON.

Et Pirithoüs.

Le SIFFLEUR.

Adieu.

APOLLON.

Où courez-vous donc, Monſieur le Siffleur ?

Le SIFFLEUR.

Je vais chercher du ſecours, il y aura ici trop de beſogne pour moi tout ſeul.

Le reste de cette Parodie est la censure des trois Pieces dont nous avons parlé. Comme elles sont peu connues, nous pensons que la critique n'offrirait rien de piquant à présent, quoique dans son tems elle eût eû beaucoup de succès & qu'elle l'eût bien mérité. Elle eut 18 représentations & fut souvent reprise dans l'année. Cette ingénieuse idée est de Fuselier.

LA DOUBLE INCONSTANCE.

Comédie en trois actes, en prose, 6 Avril 1723.

TRIVELIN, Officier du Palais de Lelio, fait tous ses efforts pour flatter Silvia & toucher son cœur en faveur de son Maître qui l'a fait enlever; mais elle ne pense qu'à son cher Arlequin, dont on l'a si injustement séparée, pour la conduire dans une Cour qu'elle regarde comme une affreuse prison. Sa passion est si vive, qu'elle menace de se donner la mort, si on ne lui rend Arlequin. Trivelin lui vante inutilement les honneurs qu'elle reçoit,

SILVIA.

Eh! Que me font ces honneurs? Qu'ai-je affaire de ces quatre ou cinq fainéantes qui m'eſpionnent toujours? On m'ôte mon Amant & on me rend des femmes à ſa place; ne voilà-t-il pas un beau dédommagement? Et on veut que je ſois heureuſe avec cela? Que m'importe toute cette muſique, ces concerts & cette danſe dont on croit me régaler? Arlequin chantait mieux que tout cela, & j'aime mieux danſer moi-même que de voir danſer les autres, entendez-vous? Une Bourgeoiſe contente dans un petit village, vaut mieux qu'une Princeſſe qui pleure dans un bel appartement. Si le Prince eſt ſi tendre, ce n'eſt pas ma faute, je n'ai pas été le chercher, pourquoi m'a-t-il vue? S'il eſt jeune & aimable, tant mieux pour lui, j'en ſuis bien aiſe, qu'il garde tout cela pour ſes pareils, & qu'il me laiſſe mon pauvre Arlequin, qui n'eſt pas plus gros Monſieur, que je ne ſuis groſſe Dame, pas plus riche que moi, pas plus glorieux que moi, pas mieux logé, qui m'aime ſans façon, que j'aime de même, & je mourrai de chagrin de ne pas le voir. Hélas! le

le pauvre enfant, qu'en aura-t-on fait? Qu'eſt-il devenu? Il ſe déſeſpere quelque part, j'en ſuis ſûre, car il a le cœur ſi bon; peut-être auſſi qu'on le maltraite. . . .

Trivelin la raſſure & lui promet qu'elle verra bientôt Arlequin; elle le quitte avec un peu plus de ſatisfaction.

Le Prince arrive accompagné de Flaminia, qui le ſert dans ſes amours. Trivelin ne peut diſſimuler à ſon Maître, qu'il n'a fait aucun progrès ſur le cœur de la jeune Silvia. Flaminia prétend qu'il faut faire venir Arlequin, tâcher de le rendre inconſtant, & qu'alors Silvia piquée, ne manquera pas de ſe rendre par dépit; Flaminia employe ſa ſœur Liſette à ce projet, & lui donne des leçons propres à faire réuſſir leur deſſein.

LISETTE.

Mais le pauvre garçon, ſi je ne l'aime pas, je le tromperai; je ſuis fille d'honneur & je m'en fais un ſcrupule.

FLAMINIA.

S'il vient à t'aimer, tu l'épouſeras? Cela ſera ta fortune. As-tu encore des ſcrupules? Tu n'es non plus que moi,

que la fille d'un Domestique du Prince, & tu deviendras grande Dame.

LISETTE.

Oh! voilà ma conscience en repos, & en ce cas-là si je l'épouse, il n'est pas nécessaire que je l'aime.

Trivelin amene Arlequin & lui dit qu'il est son Domestique, qu'il peut disposer de lui. Arlequin ne reçoit pas mieux ses offres de service que Silvia; mais lorsque Trivelin vient à la nommer, Arlequin qui l'a rebuté jusqu'à-lors, devient caressant. Il lui dit avec empressement, vous savez où elle est, mon ami, mon Valet, mon Maître, mon tout ce qu'il vous plaira? Que je suis fâché de n'être pas riche, je vous donnerais tous mes revenus pour gages; dites, l'honnête homme, de quel côté il faut tourner? Est-ce à droite, à gauche, ou tout devant moi?

TRIVELIN.

Vous la verrez ici.

ARLEQUIN, *charmé & d'un air doux.*

Mais quand j'y songe, il faut que vous soyez bien bon, bien obligeant,

pour m'amener ici comme vous faites. O Silvia! cher enfant de mon ame, ma mie, je pleure de joie!

Trivelin tâche de modérer l'empreſſement d'Arlequin, & lui rappelle un certain Cavalier qui a fait des viſites à Silvia ; il lui apprend que ce Cavalier l'a trouvée fort aimable.

ARLEQUIN.

Pardi, il n'a rien trouvé de nouveau.

TRIVELIN.

Et il en a fait au Prince un récit qui l'a enchanté.

ARLEQUIN.

Le babillard!

TRIVELIN.

Le Prince a voulu la voir, & a donné ordre qu'on l'amenât ici.

ARLEQUIN.

Mais il me la rendra, comme cela eſt juſte.

TRIVELIN.

Il y a une petite difficulté; il en eſt devenu amoureux & ſouhaiterait d'être aimé à ſon tour.

ARLEQUIN.

Sont tour ne peut pas venir, c'eſt moi qu'elle aime.

Trivelin réplique, Arlequin ſe met en colere & refuſe toutes les offres qu'on lui fait.

TRIVELIN.

Vous obtiendrez l'amitié du Prince.

ARLEQUIN.

Bon, mon ami ne ſerait pas ſeulement mon camarade.

TRIVELIN.

Mais, les richeſſes ? . . .

ARLEQUIN.

On n'en a que faire quand on ſe porte bien, qu'on a bon appétit & de quoi vivre.

TRIVELIN.

Maiſon à la Ville, maiſon à la Campagne.

ARLEQUIN.

Ah ! Que cela eſt beau! il n'y a qu'une choſe qui m'embarraſſe ; qui eſt-ce qui habitera ma maiſon de Ville quand je ſerai à ma maiſon de Campagne ?

TRIVELIN.

Vos Valets.

ARLEQUIN.

Je ne pourrai donc pas les habiter toutes à la fois?

TRIVELIN.

Non, que je penſe.

ARLEQUIN.

Eh bien! innocent que vous êtes, c'eſt donc inutile d'avoir deux maiſons.

TRIVELIN.

Quand il vous plaira, vous irez de l'une à l'autre.

ARLEQUIN.

A ce compte je donnerai donc ma Maîtreſſe pour avoir le plaiſir de déménager ſouvent.

Trivelin voyant que ni les honneurs ni les richeſſes ne peuvent tenter Arlequin, lui fait le détail d'un bon repas. Arlequin eſt quelque tems à répondre; il convient enſuite qu'il eſt gourmand, que ces mets ſucculents le tenteraient aſſez; mais que Silvia eſt un morceau encore plus friand que tout cela; il

s'obſtine à la voir. Trivelin la lui promet; mais Liſette vient l'avertir que le Prince la demande. Il ſort & la laiſſe avec Arlequin, qui ne répond que des bruſqueries à toutes les douceurs qu'elle lui dit, & ne lui marque que du mépris pour toutes les avances qu'elle lui fait.

ARLEQUIN.

Vous parlez de Silvia, c'eſt cela qui eſt aimable; ſi je vous contais notre amour, vous tomberiez dans l'admiration de ſa modeſtie: les premiers jours il fallait voir comme elle ſe reculait d'auprès de moi, & puis elle reculait plus doucement, & puis petit-à-petit elle ne reculait plus; enſuite elle me regardait en cachette, & puis elle avait honte quand je l'avais vu faire, & puis moi j'avais un plaiſir de Roi à voir ſa honte; enſuite j'attrapais ſa main, qu'elle me laiſſait prendre, & puis elle était encore toute confuſe, & puis je lui parlais; enſuite elle ne me répondait rien, mais n'en penſait pas moins; enſuite elle me donnait des regards pour des paroles, & puis des paroles qu'elle laiſſait aller ſans y ſonger, parce que ſon cœur allait plus vîte qu'elle; enfin c'était un charme, auſſi j'étais comme un

fou, & voilà ce qui s'appelle une fille; mais vous ne ressemblez point à Silvia.

Trivelin revient & emmene Arlequin. Lisette assez courroucée de la réception qu'il lui a faite, en instruit le Prince & Flaminia, qui prétend à son tour l'éprouver. Trivelin revient avec Arlequin, suivis de Valets, que ce dernier chasse à coups de batte; mais Flaminia lui rend sa belle humeur en lui amenant Silvia. Ces deux Amans courrent l'un à l'autre avec des transports de joie que Flaminia feint de partager; elle paraît prendre beaucoup de part à leur tendresse, leur promet de les servir de tout son pouvoir, & gagne ainsi l'amitié d'Arlequin.

Arlequin & Silvia restés seuls, se plaignent de leur malheur & se jurent une fidélité éternelle. Trivelin vient interrompre cette scène de tendresse pour apprendre à Silvia que sa mere est arrivée à la Cour, & qu'elle demande instamment à la voir. Trivelin emmene Silvia, & Flaminia sort avec Arlequin qu'elle emmene pour dîner.

Flaminia ouvre la premiere scène du second acte avec Silvia, dont elle tâche d'obtenir la confiance par des caresses empressées & par des applaudissemeut

qu'elle donne à ſa fidélité. Silvia trompée par ces dehors, compare ſa franchiſe à la fauſſe politeſſe de toutes les autres perſonnes de la Cour ; elle en excepte cependant un Officier du Prince, qui l'eſt venue voir ſouvent chez ſa mere. Cet Officier n'eſt autre que le Prince lui même, qui n'a pas voulu ſe faire connaître; Flaminia profite de cette favorable prévention pour diſpoſer le cœur de Silvia à recevoir le Prince, qui paraît accompagné de Liſette, lui toujours ſous le nom de cet Officier, & Liſette ſous l'extérieur d'une Dame de la Cour.

Flaminia qui a déjà prévenu Silvia, que les Dames la regardaient avec un œil d'envie, & l'inſultaient en ſecret ; a commencé par l'aigrir contre elles, & la hauteur avec laquelle Liſette la traite, acheve de la révolter tout-à-fait; cependant le Prince prend les intérêts de Silvia, & blâme Liſette ; qui ſe retire après lui avoir encore donné de nouvelles marques de mépris. Le Prince & Flaminia reſtent pour exciter ſa vanité, ils parviennent même par leur adreſſe à intéreſſer ſon cœur, & Silvia avoue de bonne foi que ſi elle n'aimait pas Arlequin, elle ne ſerait point inſenſible

au mérite de l'Officier qui ne fait qu'augmenter ces heureuses dispositions, en lui promettant de la vanger de la Dame qui l'a insultée. Flaminia engage Silvia à aller recevoir des présens qui lui sont destinés. Elle sort, & Arlequin arrive en riant de toutes ses forces, des ridicules cérémonies qu'il a vu pratiquer à la Cour. Flaminia continue à faire de grands progrès dans le cœur d'Arlequin, & lorsqu'elle le quitte, ses affaires ne sont pas moins avancées que celles du Prince auprès de Silvia.

Trivelin présente à Arlequin un Seigneur, qui vient lui faire des excuses d'avoir mal parlé de lui, & qui le prie de vouloir bien le faire rentrer en grace auprès du Prince qui l'a exilé; ce Seigneur apprend à Arlequin qu'il avait envie de marier son cousin à Flaminia, & qu'il espere par ce moyen obtenir sa protection. Arlequin qui sans le savoir, a déjà pris du goût pour Flaminia, ne veut point entendre parler du cousin; & ce n'est qu'à cette condition qu'il promet au Seigneur de s'intéresser pour lui. Arlequin & Silvia ont encore une scène de tendresse, mais moins vive qu'auparavant. Flaminia emmene aussi Arlequin pour aller faire collation, &

Silvia le laiſſe aller volontiers pour recevoir les excuſes que Liſette vient lui faire ; elles ſont plus piquantes qu'honnêtes, & Silvia plus irritée que jamais, fait ſentir à Liſette toute la ſupériorité de ſon mérite. Flaminia revient, excite adroitement ſon dépit & la porte à ſe venger, en lui diſant qu'Arlequin même l'aimera moins s'il la voit ainſi mépriſée. Silvia convient qu'elle le trouve plus négligent & moins empreſſé. Flaminia exagere encore ſes froideurs, & ajoute qu'il n'eſt enclin qu'au vin & à la gourmandiſe; elle en fait une comparaiſon peu avantageuſe avec cet Officier pour lequel Silvia eſt ſi favorablement prévenue. Il arrive en ce moment ; ſes ſoins empreſſés, ſes tendres careſſes, achevent de tourner la tête à Silvia, & elle devient inconſtante tout en diſant qu'elle ne pourra ſe réſoudre à quitter Arlequin.

Le Prince & Flaminia s'apprennent réciproquement le progrès qu'ils ont fait dans le cœur des jeunes Amans.

Trivelin arrive avec Arlequin, qui lui dicte une Lettre pour le Secrétaire d'Etat. Il le fait commencer par *virgule* enſuite Monſieur. . . . . .

TRIVELIN.

Alte-là, dites Monſeigneur

ARLEQUIN.

Mettez les deux afin qu'il choiſiſſe..... Vous ſaurez que je m'appelle Arlequin.

TRIVELIN.

Vous devez dire, Votre Grandeur ſaura.

ARLEQUIN.

C'eſt donc un Géant ce Secrétaire d'Etat ?

TRIVELIN.

Non; mais n'importe.

ARLEQUIN.

Quel diantre de galimathias, je n'ai jamais entendu dire qu'on s'adreſſe à la taille d'un homme quand on a affaire à lui.

Arlequin fait mettre dans la lettre, qu'il aime bien Flaminia & qu'elle ne peut ſe paſſer de lui ; ce qui fait tomber la plume des mains à Trivelin, qui lui avoue qu'il en eſt amoureux depuis deux ans ; cette déclaration ſert à faire développer les ſentimens dans leſquels Arlequin eſt pour Flaminia, & qu'il lui

montre ſans détour dans la ſcène qui ſuit.

Le Seigneur qui s'eſt déjà adreſſé à Arlequin, lui apporte de la part du Prince, des lettres de nobleſſe. Arlequin les refuſe, & dit ſur ce ſujet tous les lieux communs que l'on a imaginés pour conſoler ceux qui ne jouiſſent pas de cet honneur. Le Seigneur inſiſte & lui dit, vous y trouverez de l'avantage, vous en ſerez plus reſpecté, plus craint de vos voiſins.

ARLEQUIN.

J'ai opinion que cela les empêcherait de m'aimer de bon cœur; car quand je reſpecte les gens, moi, & que je les crains, je ne les aime pas d'un ſi bon courage, je ne ſaurais faire tant de choſes à la fois.

Le SEIGNEUR.

Vous m'étonnez?

ARLEQUIN.

Voilà comme je ſuis bâti, je ſuis le meilleur enfant du monde, je ne fais de mal à perſonne; mais quand je voudrais nuire, je n'en ai pas le pouvoir. Eh bien? Si j'avais ce pouvoir, ſi j'é-

tais noble, je ne voudrais pas gager d'être toujours brave homme.

Le SEIGNEUR.

Oh! les hommes ſont quelquefois méchans; mettez-vous en état de faire du mal, ſeulement afin qu'on n'oſe pas vous en faire, & pour cet effet, prenez vos lettres de nobleſſe.

ARLEQUIN *prend les lettres.*

Têtubleu, vous avez raiſon, je ne ſuis qu'une bête; allons me voilà noble, je garde le parchemin, je ne crains plus que les rats qui pourraient bien gruger ma nobleſſe; mais j'y mettrai bon ordre. Je vous remercie, & le Prince auſſi, car il eſt bien obligeant dans le fond.

Mais ma nobleſſe ne m'oblige-t-elle à rien? Car il faut faire ſon devoir dans une charge.

Le SEIGNEUR.

Elle oblige à être honnête homme.

ARLEQUIN, *très-ſérieuſement.*

Vous aviez donc des exemptions, vous, quand vous avez dit du mal de moi?

Le SEIGNEUR.

N'y ſongez plus; un Gentilhomme doit être généreux.

ARLEQUIN.

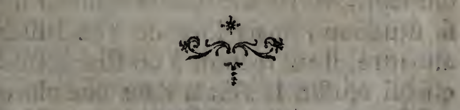
Généreux & honnête homme, vertuchou, ces devoirs-là ſont bons, je les trouve encore plus nobles que mes lettres de nobleſſe.

L'Auteur ne manque pas dans une ſi belle occaſion, de traiter à fond le point d'honneur dont on ne devrait jamais parler, puiſqu'il n'y a perſonne qui n'en connaiſſe le ridicule & la néceſſité.

Le Prince paraît & preſſe Arlequin de lui céder Silvia; celui-ci lui répond dans les termes les plus reſpectueux & les plus touchans. Mais cette ſcène que l'Auteur a voulu rendre pathétique, manque ſon effet ſur le ſpectateur, qui eſt inſtruit du peu d'intérêt qu'Arlequin prend à ſa Maîtreſſe, & qui ne peut regarder cette effuſion de ſentiment, que comme un retour paſſager. C'eſt le Prince au contraire qui devient le perſonnage intéreſſant par la générosité qu'il montre envers Arlequin, qui en eſt lui-même ſi touché, qu'il eſt prêt à

lui abandonner Silvia ; mais il ſe détermine enſuite facilement à la céder, lorſqu'il la trouve parlant d'amour avec le Prince. Elle répond aux reproches qu'Arlequin lui fait, que puiſqu'il a tout entendu, cela lui épargne l'embarras de le lui apprendre. La Piece eſt terminée par le mariage du Prince avec Silvia, & celui d'Arlequin avec Flaminia.

Cette Comédie n'eſt point indigne de M. de Marivaux. Il y a beaucoup d'eſprit, ſouvent de l'intérêt ; mais quelquefois trop de métaphyſique. Il paraît encore n'avoir pas aſſez ménagé ſon intrigue qui eſt trop avancée au ſecond acte, ce qui l'oblige à avoir recours à des *ex propoſito*, tels que la ſcène de la lettre & celle des titres de nobleſſe. Ces légers défauts n'empêcherent point qu'elle n'eût beaucoup de ſuccès, & qu'elle ne fût jouée quinze fois de ſuite.



JEAN BISSONI.

1723.

Jean Bissoni qui remplissait le rôle de Scapin, & qui avait été amené par Lelio en 1716, naquit à Bologne, ville d'Italie. Vers l'âge de 15 ans, il s'était engagé avec un Opérateur, & l'avait suivi de ville en ville, débitant ses drogues & jouant de petits rôles dans les farces que cet Opérateur donnait au Public. Au bout de quelque tems, Scapin aussi savant que son Maître, devint son associé & bien-tôt son rival dans sa profession; l'altercation qui survint entre eux, les sépara. Scapin passa à Milan, mais il y trouva un autre Opérateur très-accrédité, de sorte qu'il n'étrenna pas; point de débit, point d'argent, pas même de quoi fournir à la dépense de sa nourriture. Le pauvre Scapin sentit vivement tout le malheur de sa situation; mais loin de s'en laisser abbattre, il eut recours à un stratagême qui lui réussit. Il s'étala dans une place voisine de celle de l'Opérateur qui était en vogue, & après avoir vanté

avec tout l'emphaſe néceſſaire l'excellence de ſes remedes, il ajouta qu'ils étaient trop connus pour en faire le détail, puiſque les ſiens & ceux de l'Opérateur ſon voiſin, étaient les mêmes, étant lui-même le fils de cet Opérateur; mais qu'ayant eu le malheur de tomber dans ſa diſgrace par quelques eſpiégleries de jeuneſſe, ce pere l'avait chaſſé de chez lui, & avait la dureté de le méconnaître. Ce diſcours fut d'abord rapporté à l'Opérateur, & Biſſoni profitant de la premiere impreſſion qu'il avait faite ſur le Peuple, courut d'un air repentant & le viſage baigné de larmes, ſe jetter aux genoux de l'Opérateur, en l'appellant ſon pere & lui demandant pardon de ſes fautes paſſées.

Il eſt facile de croire que l'Opérateur ſoutînt le caractere que Biſſoni lui avait donné. Il traita celui-ci de fourbe & de coquin, & proteſta que bien loin d'être ſon fils, il ne le connaiſſait même pas. Plus l'Opérateur marquait de colere & d'indignation contre Biſſoni, plus le Peuple s'intéreſſait en ſa faveur; la plus grande partie des ſpectateurs fut même ſi touchée, qu'après avoir achetté ſes drogues, elle lui fit encore des pré-

sens. Bissoni content du succès de sa fourberie, & craignant des éclaircissemens qui n'auraient pas été à son avantage, se hâta de quitter Milan. Soit par caprice ou par raison, Bissoni abandonna peu de tems après le métier d'Opérateur, & entra dans une Troupe de Comédiens pour le personnage de Scapin; ensuite il passa en qualité de Maître d'Hôtel au service de M. Albergoti, fit un voyage en France avec lui, retourna en Italie, & en fut ramené par Lelio, qui avait été chargé de former la troupe des Comédiens Italiens de M. le Duc d'Orléans, avec laquelle il revint à Paris en 1716, où son talent fut peu goûté; il continua cependant de remplir son emploi jusqu'à sa mort, qui arriva le 9 Mai 1723; il n'était âgé que de quarante-cinq ans. Après avoir renoncé à sa profession, il fit un testament par lequel il laissa tous ses effets à Ricoboni pere, dont il avait reçu beaucoup de services, tant en France qu'en Italie.



PARODIE.

Tragi-Comédie en prose, en vers : & en Vaudevilles, 23 Mai 1723 (1).

PARODIE, fille de Momus, apprend à Arlequin qu'on va la couronner par l'ordre d'Apollon. Melpomene arrive.

PARODIE.

Elle va m'ennuyer, sauvons-nous.

MELPOMENE, *le mouchoir à la main.*

Où fuyez-vous, Madame ?

N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez doux,

Que Melpomene en pleurs, tombante à vos genoux ?

ARLEQUIN.

Voulez-vous un coussin, le pavé n'est pas tendre ;

(1) Le théâtre représente le Mont-Parnasse, Pegase au ratellier dans un coin, & un Caffé au pied de la montagne.

PARODIE, *la relevant.*

Madame, en cet état je ne puis vous entendre.

ARLEQUIN.

Que vois-je, quel prodige, ô Dieux !
Eſt-il bien vrai ? Quoi, Parodie
Vient de relever à mes yeux,
La Muſe de la Tragédie !

PARODIE.

Quand elle tombe, par ma foi
On ne doit pas s'en prendre à moi.

Melpomene demande grace pour le ſeul Auteur qui lui reſte.

C'eſt le ſeul qui nous reſte & qu'on veut nous ôter,
Je ſais de ce rimeur, quel ſerait le ſupplice,
Je ſais que le bon ſens demande qu'il périſſe.
Madame, on veut ſa chûte, y conſentirez-vous ?
Ah! me faut-il tout perdre, & toujours par vos coups ?

PARODIE.

Plaignez-vous au Parterre, attendriſſez ſon ame,
Faites-le prononcer, j'y ſouſcrirai, Madame.

Furius, Poëte, armé d'une cuiraſſe

& d'un casque à la Romaine, vient trouver Melpomene, & lui apprend qu'il a ramassé un bon nombre d'Auteurs qui sont tous prêts à immoler Parodie sur son char de triomphe.

Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles,
Où de tant d'Opéra l'on vit les funérailles ;
Où la plume à la main, Rimeurs contre Rimeurs,
Combattaient follement au gré des spectateurs.
Vous dirai-je les noms de ces grands Personnages ?
Dont j'ai peint les affronts pour aigrir leurs courages ?
De ces fameux proscrits, parlant par Madrigaux,
Que Parodie osait transformer en nigauds ?
Le poli Romulus, qui n'enleve une Belle
Que pour passer son tems à pleurer auprès d'elle ;
Inès en paysanne habillée à Chaillot,
Œdipe, en vers, en prose, également falot.... (1).

(1) Parodie de trois Tragédies de la Mothe.

Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissemens, à quelle violence,
Ces indignes affronts, quoique mal figurés;
Ont porté les esprits de tous nos conjurés;
Je n'ai point perdu tems, & voyant leur colere
Contre les Lanturlus, en état de tout faire,
J'ajoûte en peu de mots, Amis, tous nos malheurs,
La perte de nos vers & de nos parts d'Auteurs;
Le Coturne brisé, l'insolent Vaudeville
Le mettant en pantouffle à l'aide d'un Jean Gille.

. . . .

Le Parterre paraît, Melpomene & Furius tâchent de l'engager dans une conjuration dont ils lui découvrent le secret dans une scène parodiée de Mithridate.

MELPOMENE.

Approchez-vous Parterre, enfin l'heure est venue, &c.

. . . .

Le PARTERRE, *à part.*

Pour savoir leur secret, approuvons leur courroux.

FURIUS, *lui apprend le nom des Conjurés.*

L'exact Griffonius, qui toujours nous inſtruit
Des régles du théâtre, & jamais ne les ſuit;
Monſieur Vétillardet, Docteur en particules,
Qui range avec tant d'art les points & les virgules;
Et qui de la grammaire, eſclave ſtudieux,
Fait méthodiquement des vers très-ennuyeux.

Le PARTERRE.

Eſt-ce là tout ?

FURIUS.

Item, Bouquinidés, Lucrin;
Chevillardus, Fadet, Soporifere enfin
(Et voici ce qui fait le bon de notre affaire),
Les humbles Précepteurs de Corneille & d'Homere.....

Tout le reſte de la ſcène eſt une critique des Odes & des Tragédies en proſe de la Mothe.

Lorſque le Parterre eſt ſorti, Furius & Melpomene ſe repentent, mais trop tard, de lui avoir confié leur ſecret. Pirithoüs arrive avec un corſelet de fer & un ſabre à la main, dit beau-

coup de gasconnades, & promet qu'il ne se laissera plus manger la laine de dessus le dos comme dans le Serdeau des Théâtres. Il sort avec Furius, & Parodie arrive avec le Parterre, qui lui découvre la conspiration. Parodie n'en tient aucun compte; mais Pierrot accourt lui apprendre que les Auteurs conduits par Melpomene, ne sont qu'à quatre pas; il se sauve & Melpomene paraît au fond du théâtre.

MELPOMENE, *aux Auteurs qui l'ont abandonnée.*

Qu'êtes-vous devenus, Auteurs désespérés?
Mais, quoi, n'attendons pas de si froids Conjurés....
Quoique seule, attaquons ma rivale éperdue,
Et prenons la vangeance enfin qui nous est due.

Le PARTERE, *arrêtant Melpomene, qui frappe Parodie avec son poignard.*

Tout beau.

MELPOMENE.

Quoi! tout prend sa défense, & toi Parterre aussi!

PIERROT

PIERROT, *revenant au fond du théâtre.*

Parodie eſt-elle morte ? Non, le Parterre ne l'a pas abandonnée; il n'y a plus rien à craindre, avançons courageuſement.

PARODIE.

Pourquoi ce barbare complot?
Vous brillez ſur la ſcène & je ne vous dis mot.

Melpomene lui reproche de préparer une Parodie contre Inez de Caſtro.

PIERROT.

Que cette avanture brille
Et qu'elle attendrit les cœurs!
On penſe voir la famille
De Citron dans les Plaideurs.

Melpomene s'évanouit à cet outrage, & Parodie dit d'un ton grave:
Gardes, qu'on la conduiſe.

Arlequin annonce l'arrivée des Auteurs conjurés; Furius paraît à leur tête, & dit d'une voix étouffée:

Dieux! qu'eſt-ce que j'entens? Quoi donc ingrat Parterre,

Nous te flattons toujours & tu nous fais la
guerre ?

Le PARTERRE.

Bon, bon, le Parterre ne se pique pas de reconnoissance ; il siffle sans quartier le lendemain, un Auteur qui l'a diverti la veille.

ARLEQUIN.

Voilà un bon petit cœur.

Le PARTERRE, *aux Conjurés tremblans.*

Allons, tirez, Messieurs les mutins, obéissez à votre Maître, faites place au théâtre.

ARLEQUIN, *les battant.*

Je vais reconduire le deuil.

Furius tombe en pamoison, & récite plusieurs vers imités des fureurs d'Oreste.

Où sont-ils ces Auteurs que Parodie employe ?
Dans leur encre maligne il faut que je les
noye......
Quelle horreur me saisit ! Grace au Ciel,
j'entrevoi.....
Que de cornets brisés coulent autour de moi !

PIERROT.

Prenez donc garde, vous allez noircir mon habit.

FURIUS, *continuant à parodier Oreste.*

Tiens, voilà le soufflet que je t'ai réservé.

(*Il donne un soufflet à Pierrot & continue*).

Eh bien, Parterre ingrat, vos mains sont-elles prêtes?
Pour qui sont ces sifflets? ..... Quel bruit! quelles tempêtes!
Qui diantre a barbouillé les Élémens, morbleu!
Quel cahos! quel désordre! on glace dans le feu.... (1).
Je ne puis plus parler ..... ma langue envain s'essaye.....
Vox faucibus hæsit ... c'en est fait, je bégaie;
Parodie en riant va bien me déchirer,
Et je lui porte enfin mes vers à dévorer.

---

(1) On jouait alors le Balet des Elémens, & l'acte du feu était le plus froid

PIERROT, *à Parodie.*

Cet Auteur peut fort bien sans tarder davantage,
Aux Petites Maisons transporter son bagage.

Le PARTERRE.

Commençons le triomphe de Parodie, en dansant un branle sur le champ de bataille où nous avons remporté la victoire.

(*On danse la ronde suivante*).

Quand par malheur l'Opéra
D'une psalmodie
Votre oreille attristera,
On y remédie.
C'est à l'hôtel d'Arlequin,
Pour bannir votre chagrin,
Voyez Parodie;
O gay,
Voyez Parodie.

✠

Qu'ailleurs on puisse bailler,
Mais qu'ici l'on rie.
Il est juste de railler
Ce qui vous ennuie;
Nous ne pinçons les Héros,
Que quand nous les trouvons sots.
Vive Parodie, &c.

Cette Piece qui eſt de Fuſelier, n'eut qu'un médiocre ſuccès ainſi qu'elle le méritait; car elle pouvait tout au plus être ſupportée au théâtre de la Foire, pour lequel elle ſemblait avoir été faite.

AGNÊS DE CHAILLOT.

Parodie d'Inès de Caſtro, 24 Juillet 1723.

CROUTON, Ambaſſadeur de Goneſſe, vient féliciter le Bailli de Chaillot, ſur ce que ſon fils a remporté le prix de l'Arquebuſe.

Goûtez, Bailli, goûtez, non pas deux fois, mais quatre,
La gloire que ce fils ſur vous a ſu rabbattre;
J'en partageons la joie avec vos Habitans,
. . . .
Notre Maître ſur-tout de ſi bon cœur s'y livre,
Que depuis avant hier il n'a ceſſé d'être ivre.

Le BAILLI.

Votre Maître, Crouton, m'eſt uni doublement;

Sa mere eſt mon épouſe, on ne ſait pas comment;
Mais n'importe, cela ne fait rien à l'affaire;
Et le même contrat qui m'unit à ſa mere,
Veut que mon fils Pierrot, ſoit l'époux de ſa ſœur.

Le Bailli congédie l'Ambaſſadeur & ſa ſuite.

La BAILLIVE.

Vous renvoyez bien-tôt ce pauvre Ambaſſadeur,
Vous deviez bien du moins le prier de la nôce,
Ou pour s'en retourner, lui prêter votre roſſe;
Mais ſur un autre fait, diſcourons entre nous;
Votre fils que déjà ma fille aime en époux,
Ne la regarde pas; elle eſt inconſolable.

Le BAILLI.

Il le faut excuſer, les honneurs qu'on lui rend
Lui montent à la tête, il en eſt dans l'ivreſſe,
Car ſouvent les honneurs enivrent la jeuneſſe.

La Baillive dit qu'il faut le ramener

à ſon devoir, & le Bailli promet d'en faire ſon affaire.

La Baillive reſtée ſeule avec Agnès, lui dit :

Agnès, pour m'écouter, laiſſez-là votre ouvrage.

Elle ajoute qu'elle la ſoupçonne d'être aimée de Pierrot.

AGNES.

Hélas! Je ſuis, Madame, une pauvre innocente,
Qui ne ſait pas encore à quoi ſert un Amant.

La BAILLIVE.

Vous parlez en niaiſe, & penſez autrement.

AGNES, *ſoupirant.*

Qui, moi? Je ne ſais pas ce que vous voulez dire.

La BAILLIVE.

Vous ſoupirez, je crois?

AGNES.

Non, c'eſt que je reſpire.

La BAILLIVE.

Vous appellez çela reſpirer? Jour de Dieu!

Si quelqu'un à ma fille arrachait un cheveux,
C'est comme s'il osait me l'ôter à moi-même.
Ma fille est mon bijou, je la chéris, je l'aime,
Est-il rien de si beau que cette fille-là ?
Si-tôt qu'elle paraît, chacun dit. . . . la voilà.

Elle continue à s'extasier sur les belles qualités de sa fille, s'étonne de la voir mépriser & s'en prend à Agnès, qu'elle menace en sortant.

Agnès se plaint à Pierrot qui survient, & lui rappelle comment elle s'est rendue à ses empressemens.

Mais piqué des rigueurs de ma vertu mutine,
Vous prîtes aussi-tôt le couteau de cuisine ;
. . . . . .
Vous jettâtes le trouble & l'effroi dans mon âme,
Dès ce même moment, je devins votre femme.

Pierrot la console, la rassure, & lui promet de faire tout ce qui dépendra de lui pour fléchir son pere qui vient après qu'Agnès est sortie. Ils ont ensemble une scène très-vive, dans laquelle le fils du Bailli ne lui parle pas avec plus de respect que celui de Dom Alphonse n'en a pour son pere dans la

Tragédie. La Baillive ſurvient, & apprend à ſon mari qu'elle a découvert le ſujet des refus de ſon fils ; le voilà, dit-elle, en montrant Agnès.

Le BAILLI, *étonné.*

Ma Servante !

AGNES.

Ah bon Dieu ! moi l'innocence même !

. . . .

Le BAILLI.

Ma femme entre vos mains je remets la coquine,
Allez la renfermer à clef dans la cuiſine.

Pierrot s'emporte contre cet ordre cruel, & dit en ſortant :

Quelqu'un va le payer, ou je me donne au Diable ;
Je ſors, mais je crains bien de revenir coupable.

Le Bailli reſte avec Agnès, & tâche de l'engager à faire rentrer ſon fils dans le devoir ; il lui propoſe pour récompenſe de lui faire épouſer Arlequin le Bedau ; mais elle ne peut y conſentir.

La Baillive accourt toute effrayée

apprendre à ſon mari, que ſon fils a forcé la Maiſon.

Nos Gens qu'il a chargés de cent coups de bâton,
N'ont pu lui réſiſter, il a ſu les abbattre;
Et pour r'avoir Agnès, il fait le Diable à quatre.

Le BAILLI.

Malheur que je n'ai pu *prevoir* n'y *prévenir*;
Mais tout coup vaille, allons me perdre ou le punir.

La Baillive reſte avec Agnès, à qui elle dit beaucoup d'injures; Pierrot arrive l'épée à la main, & engage Agnès à ſe ſauver avec lui; mais elle le refuſe.

PIERROT.

Hâtez-vous, ſuivez-moi.

AGNES.

Non, ne l'eſpérez pas;
Pierrot, je crains le crime & non pas le trépas.
Cette indigne action irrite ma colere,
Allez dès ce moment appaiſer votre pere;
Et ſans pouſſer plus loin vos tranſports furieux,

Méritez votre grace ou mourez à ses yeux.
Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable
A vous perdre innocent, qu'à vous sauver coupable.

PIERROT.

Les plaisans sentimens! vous avez l'air naïf,
Ainsi je vous plairais beaucoup plus mort que vif;
Je vous suis obligé de votre courtoisie;
Mais mon pere paraît, vous le voyez, ma mie,
Si nous étions sortis, il arrivait trop tard.

Le BAILLI.

Ah! ah! le beau garçon, vous faites donc des vôtres?
Coquin, rend ton épée, ou m'en perce le sein;
Viens, avance. . . .

PIERROT, *jettant son épée.*

Ce mot l'arrache de ma main.
Il me ferait beau voir vous pousser une botte,
Je voulais enlever mon Agnès, mais la sotte
N'a pas voulu me suivre; ainsi vous voyez bien

Que dans ce que j'ai fait, elle ne trempe en
rien;
C'est sur moi seul que doit tomber votre colere,
Agnès n'est point coupable, & je le réitere.

Le BAILLI.

Cesse de t'occuper de ces frivoles soins,
Tu la servirais mieux en la défendant moins;
Je sai ce que j'en crois.

PIERROT.

S'il faut qu'on la punisse,
Ne perdez point de tems, hâtez donc mon supplice.

(*Il menace de tout briser*).

Et je n'excepterai dans un tel désespoir,
Que vous seul & Constance; adieu jusqu'au revoir.

Le BAILLI.

Voyez-vous ce coquin, comme encore il me brave!
Qu'on aille l'enfermer dans le fond de ma cave;
Prévenons la fureur d'un tel emportement.

(*à la Baillive*)

Et vous, gardez toujours Agnès soigneusement.

Le BAILLI, *seul.*

Quelques réflexions sont ici nécessaires,
Pour balancer les droits des Baillis & des Peres.
Eh bien, Bailli ? Tu dois punir un criminel ;
Quoi, Pere, pourras-tu te montrer si cruel ?
Bailli, point de quartier, exerce la Justice ;
Pere, ne permets pas que ton cher fils périsse. . . . .
Non, je le punirai, c'est l'Arrêt du Bailli. . . .
Oh non pas, s'il vous plaît, vous en avez menti.
Punissons, ... pardonnons, ... soyons dur, . . . soyons tendre.
Hélas ! dans cet état, quel conseil dois-je prendre ?
Faites entrer les Grands, le Marguillier d'honneur,
Le Bedeau mon parent, & le Carillonneur,
Avec le Magister ; dans une telle affaire,
L'avis de ces Messieurs, me sera nécessaire.

Le Magister, le Bedeau, le Marguillier & le Carillonneur, arrivent d'un pas grave ; ils s'asseient aux deux côtés du Bailli, & après avoir pesé la gravité de la faute de Pierrot, ils le condamnent au Mississipi, & Agnès, à

la Salpétriere. Elle vient se jetter aux pieds du Bailli, elle lui apprend que Pierrot est son mari, & lui raconte comiquement comment il le devint. Le Bailli n'en est que plus furieux; mais toute sa colere se désarme à la vue de quatre enfans qu'on lui amene. Ces quatre enfans habillés en enfans trouvés, se jettent à ses pieds avec Agnès leur mere, & l'attendrissent; ce qui fait dire au Bedeau, voici la scène des mouchoirs. Tous les acteurs tirent de leurs poches des serviettes & des napes. On peut juger facilement que tout le monde rit à ce burlesque spectacle. Le Bailli ne peut tenir contre le nouveau pathétique de cette scène, il pardonne à Pierrot qu'il envoye chercher, & embrasse Agnès, qu'il accepte pour sa bru. Mais Agnès sent tout-à-coup des atteintes de douleur qui surprennent le Bailli; il croit que c'est un effet de la vengeance de sa femme; Agnès lui dit avec un cri des plus aigus, Seigneur, j'ai la colique. Pierrot vient, & trouvant sa chere Agnès mourante, il veut se tuer. On lui arrache l'épée, il se jette aux pieds d'Agnès, & voyant que ses plaintes ne lui font d'aucun secours, il la ressuscite avec un peu d'eau de la

Reine d'Hongrie, assaisonnée de quelques soupirs & de quelques baisers. Ainsi finit cette Piece qui est de Dominique & de Legrand; elle eut vingt-quatre représentations, & fit très-grand plaisir parce qu'elle méritait d'en faire, parce qu'elle était une critique excellente de la Tragédie d'Inès, & non pas une satire contre l'Auteur, comme celui du Mercure veut le faire entendre; enfin parce qu'elle valait beaucoup mieux que la strophe de l'Ode à l'Académie, où M. de la Mothe dit en parlant des Panégiristes :

> Art merveilleux! prodige étrange!
> Ils nous plurent par la louange,
> Source ordinaire de l'ennui.
> La satire eut bien moins de peine
> A flatter la malice humaine,
> Avide des affronts d'autrui.

Il n'y a point là de malice humaine : c'est une erreur bien malheureuse pour les gens de lettre, que de les croire toujours environnés d'ennemis. J'ai vu jouer cette Piece, trente ans après la mort de Monsieur de la Mothe; & l'on y riait comme on pleure encore à

ſa Tragédie, que l'on jouera tant qu'il y aura un théâtre Français, malgré tous ſes défauts, malgré toutes les critiques, & même malgré celle de M. B. que l'on trouvera ici avec plaiſir, parce que je ne crois pas qu'elle ait été imprimée ailleurs.

DIALOGUE.

Combien dans cette Inès que l'on admire tant,
Trouvez-vous d'Acteurs inutiles —?
J'en trouve dix, — quoi dix? C'en eſt trop — tout autant —;
Je hais les ſpectateurs qui ſont ſi difficiles —.
De quel uſage eſt Dom Fernand —?
A vous dire le vrai, ce muet confident
Pourrait reſter dans la couliſſe —.
Que ſert l'Ambaſſadeur — ? ſans lui faire injuſtice,
On pourrait ſe paſſer de ſon froid compliment —;
En voilà déjà deux, paſſons donc plus avant.
A-t-on plus de beſoin de Rodrigue & d'Henrique —?
L'un eſt un faux Amant, l'autre un faux politique —;
Et les deux Grands de Portugal —?

Ce font les deux Acteurs qui parlent le moins
mal (1).
Parlons des deux enfans & de la Gouvernante;
Qu'en direz-vous —? La fcène eft fort intéreffante;
Mais on pourrait auffi les retrancher tous trois —,
Quand nous ferons à dix, nous ferons une croix —.
Ce dixieme à trouver fera plus difficile —,
Et Conftance à la Piece eft-elle plus utile —?
On fait fort peu ce qu'elle y fait;
Mais tout ce qu'elle dit, c'eft le beau —, c'eft le laid —.
Fût-on cent fois plus idolâtre
Des *ornemens ambitieux*,
Tout Auteur qui s'en fert pour fafciner les yeux,
N'entendit jamais le théâtre;
Et c'eft bien infulter au goût des fpectateurs,
Que leur offrir quatorze Acteurs,
Que Corneille ou Racine auraient réduits à quatre.

(1) Ils ne difent mot.

LE DÉPART DES COMÉDIENS.

Comédie en un acte en prose, 24 Octobre 1723.

On feint que le bruit du prochain départ des Comédiens Italiens, s'étant répandu par tout Paris, la Comédie Françaiſe perſonnifiée & repréſentée par Flaminia, a envoyé ſa confidente Enone, à l'Hôtel de Bourgogne, pour s'informer ſi une nouvelle ſi flatteuſe pour elle eſt véritable. Enone revient, & lui confirme cette heureuſe nouvelle. Sa Maîtreſſe ſe prépare à aller faire compliment ſur ce ſujet à la Comédie Italienne, & à faire éclater à ſes yeux une douleur hipocrite; ces deux ſcènes ſe paſſent dans l'Hôtel des Comédiens Français. Enfin Enone conſeille à ſa Maîtreſſe de ne pas oublier tous les chagrins que la Comédie Italienne lui a cauſé par les Parodies, &c. & finit par ces deux vers.

Conſervez votre haîne, & n'oubliez jamais
Qu'au milieu de Chaillot, ils logerent Inès.

Le théâtre change dans la troiſieme ſcène, & offre l'Hôtel des Comédiens

Italiens. La Comédie Italienne repréſentée par la Demoiſelle Silvia, y paraît avec Lelio, & Arlequin au milieu de pluſieurs Gagiſtes, occupés à faire des ballots & à remplir des coffres; Lelio & Arlequin témoignent le chagrin qu'ils ont, d'être obligés de quitter Paris, où le Public leur a donné ſi ſouvent des marques de ſa bonté & de ſon indulgence. A ces marques de douleur, Arlequin ajoûte des réflexions qui conviennent à ſon caractere de poltron; il ne peut ſe réſoudre à paſſer la mer, de peur de faire naufrage; la Comédie Italienne le raſſure & n'oublie rien pour le conſoler par l'eſpérance d'un heureux voyage & d'un plus heureux retour. Un Domeſtique vient annoncer la Comédie Françaiſe, elle entre & témoigne à ſa chere ſœur, le regret qu'elle a de la voir partir; elle s'adreſſe enſuite à Arlequin & lui dit:

Il eſt donc vrai que vous quittez Paris?

Arlequin lui répond d'un ton tragique,

N'en doutez nullement, le deſſein en eſt pris;
Je pars pour Albion, adorable Princeſſe,
Et quitte le ſéjour de l'aimable Lutece.

Arlequin lui fait entendre malicieusement qu'ils reviendront bien-tôt, ce qui est un rabat joie pour la Comédie Française. Elle répond en ces termes:

Ah ! je ne croyais plus vous revoir en ce lieu,
Et je venais vous dire un éternel adieu.

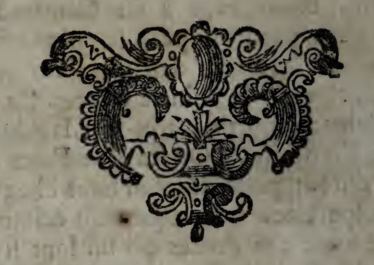
Un bruit de timballes & de trompettes, annonce l'arrivée de l'Opéra que le même sujet attire à l'Hôtel de Bourgogne; il fait son compliment à sa maniere, c'est-à-dire, en chantant. La Foire représentée par Dominique, ne tarde gueres à le suivre avec tous ses Farceurs. Elle entre en dansant au milieu de sa troupe sur l'air du mirliton; elle prie la Comédie Italienne de parler en sa faveur à la Comédie Française, & à son cousin l'Opéra, afin que pendant son absence, ils la laissent tranquille. L'Opéra chante une Parodie sur l'air du menuet des Fêtes Grecques & Romaines, dont voici les paroles.

Puissiez-vous loin de nous,
Pendant plusieurs années;
Puissiez-vous loin de nous,
Goûter le bonheur le plus doux!
Puissent les destinées
Vous combler de guinées!

Pour peu que là-bas
Vous trouviez d'appas,
Ne revenez pas.

La ſuite de la Foire compoſée d'un Arlequin, d'un Scaramouche, d'un Pierrot, d'un Polichinelle & de deux Danſeuſes, fait le divertiſſement de cette Comédie par des danſes de caracteres. La Comedie Italienne s'avance triſtement ſur le bord du théâtre, & adreſſe au parterre un compliment, où elle exprime d'une maniere très-pathétique, la douleur dont elle eſt pénétrée à la veille de ſon départ, &c. Pantalon arrive tout joyeux à la fin du compliment, & annonce à ſes Camarades, qu'ils ne partiront pas, & qu'un ordre ſupérieur les arrête dans des lieux qu'ils avaient tant de peine à quitter. Ce dénouement mortifie très-fort la Comédie Françaiſe, l'Opéra & la Foire ; ils ſe retirent pour dérober leurs chagrins aux ſpectateurs. Arlequin fait éclater ſa joie avec ces graces qui lui ſont ſi naturels ; il embraſſe tous ſes Camarades & même le Parterre, par des embraſſemens qu'il lui préſente de deſſus le théâtre.

La Reine d'Angleterre avait désiré de voir la Troupe des Comédiens Italiens de Paris ; ils solliciterent la permission d'aller passer quelques mois à Londres, & l'obtinrent ; ce fut à cette occasion que Dominique fit la Piece dont nous venons de donner l'extrait. Quoique ce voyage n'eut pas lieu, elle ne laissa pas que d'être jouée, & elle fut très-bien reçue du Public. Elle eut douze représentations.



LE BESOIN D'AIMER.

Comédie en trois actes, suivie de divertissemens, 2 Décembre 1723. (1)

PANTALON, Financier avare & Malade imaginaire, ouvre la scène avec Lisette, Suivante de Silvia sa fille; elle lui dit qu'il aura dans l'instant de la ptisanne que son Médecin a ordonnée. Pantalon la remercie & veut l'embrasser, Lisette le repousse & lui dit que cela n'est pas du régime. Pantalon lui promet de l'épouser; mais Lisette ne se fie point à cette promesse, qui est celle que font tous les barbons à leurs jeunes Gouvernantes. Elle lui reproche la contrainte où il retient sa fille; il lui promet de les mener voir la Troupe de l'Opéra Comique, & de donner à sa fille un Maître de philosophie qu'elle lui a demandé. (Il sort.)

Trivelin, éleve du Médecin de Pantalon, vient visiter ce dernier, parce

(1) La scène est dans la Maison de campagne de Pantalon, aux environs de Paris.

que le Docteur son Maître, est brouillé avec cet Avare, qui après lui avoir promis sa fille pour son fils Octave, jeune Militaire, qui a déjà fait son chemin, Pantalon a refusé de tenir sa parole; Lisette lui offre ses services pour cet Amant.

TRIVELIN.

Il n'est plus tems par malheur, le pauvre garçon fut tué en duel il n'y a pas long-tems.

LISETTE.

Ah Ciel! comment donc cela?

TRIVELIN.

Vous le saurez tantôt; venons au plus pressé. Je vous amene le Philosophe que je n'ai point voulu faire paraître sans votre permission.

LISETTE.

Qu'en avez-vous besoin quand c'est Pantalon qui le demande?

TRIVELIN.

C'est que le Philosophe que je vous amene, est Octave dont je vous ai parlé; il s'est métamorphosé ainsi pour approcher de Silvia qu'il adore.

Lisette

Lisette se réjouit de cette avanture, dans la double espérance de tromper Pantalon, & de guérir Silvia de sa mélancolie, qui n'est autre chose qu'un besoin d'aimer; elle ajoute que rien n'est plus puissant que l'exemple, & qu'elle va lui mettre sous les yeux, les amours naïfs & touchans d'Arlequin & de Violette. Trivelin la quitte pour aller chercher le prétendu Philosophe, & Arlequin arrive en rêvant à ses amours.

ARLEQUIN, *seul.*

Je reviens de Paris; j'étais fatigué comme un cheval de fiacre; Violette me donne une commission, & voilà tout d'un coup que je ne me sens plus las . . . . . Quand nous sommes nous deux tête à tête, elle me dit d'un ton qui va au cœur, m'aimes-tu bien, Arlequin? — Oui Violette — mais bienfort, bienfort? —Autant que tu es belle; — ce n'est gueres.—Comment ce n'est gueres? On ne peut davantage. Quand tu n'aurais pour beauté que ces deux . . . — Soyez sage, Arlequin — mais laisse-moi t'expliquer cela . . . Hola point de badinerie où je te donnerai un bon soufflet—bon, c'est ce que j'aime, tes souf-

flets me châtouillent—un bon coup de poing—tant mieux—mais je crois, Arlequin, que vous perdez l'esprit—il n'y a pas grande perte. A la fin je dérobe un baiser sur le coin de l'épaule, elle me donne de toute sa force un petit coup de poing mignon, & me voilà plus content que le grand Turc avec tout son sérail; mais songeons à notre commission; diable, elle m'embarrasse la mémoire.

Lisette lui donne une autre commission, qu'il confond avec celle de Violette.

Silvia arrive d'un air nonchalant & ennuyé; Lisette lui propose inutilement plusieurs amusemens. Silvia demande son petit livre de philosophie.

LISETTE.

Eh! Mademoiselle, à force de nous dire que la terre tourne, vous nous ferez tourner la cervelle.

Elle donne le livre, que Silvia parcoure & renvoye. Un instant après elle lui apprend que le Maître de Philosophie qu'elle a demandé, est arrivé. Silvia s'en réjouit, parce qu'elle espere en tirer quelque distraction; mais Lisette feint d'en douter, & lui déclare que son mal n'est autre chose que de l'amour.

SILVIA.

De l'amour, eh! où l'aurais-je pris?

LISETTE.

Vous ne l'avez pris nul part; à votre âge, ce mal-là vient fort bien tout seul.

Silvia s'en défend, & assure que de tous les hommes qu'elle a rencontrés, elle n'en a remarqué aucun, si ce n'est une fois par hasard, un jeune homme d'assez bonne mine.

LISETTE.

Voici quelque chose; & dormez-vous tranquillement la nuit?

SILVIA.

Pas trop, je ne fais que rêvasser.

LISETTE.

On dit que ce que l'on a vu le jour, revient quelquefois la nuit en rêve; l'homme de bonne mine que vous avez remarqué, ne vous y est-il jamais revenu?

SILVIA.

Je crois que si.

LISETTE.

Ne vous a-t-il point aussi causé quelques distractions dans la lecture?

SILVIA.

Je ne lis presque plus; les livres m'ennuyent.

LISETTE.

Ma foi, Mademoiselle, quand l'amour monte une fois du cœur à l'esprit, adieu les livres. Il jette les meubles par la fenêtre; votre mal est de l'amour, tout me le confirme.

SILVIA.

Mais Lisette, à la fin je me fâcherai; je vous dis que je n'ai point d'amour.

LISETTE.

Oh bien, Mademoiselle, si vous n'en avez pas, cherchez-en, vous en avez besoin.

Arlequin arrive, & apporte les racines que Violette lui a demandées, au lieu du chapon que Lisette lui avait commandé. Silvia qui est de mauvaise humeur, le gronde, lui dit qu'il est yvre, & défend qu'on lui donne du vin de huit jours; Arlequin s'attriste d'abord

de cette menace, puis il reprend tout à coup ſa joie, & dit qu'il va ſe conſoler en portant la commiſſion de Violette. Silvia eſt étonnée de ſa gayeté, & Liſette ſaiſit cette occaſion de prouver à ſa jeune Maîtreſſe, que c'eſt l'amour qui le rend heureux. Il eſt, dit-elle, revenu de Paris toute la nuit, bien fatigué; à peine eſt-il arrivé, qu'on le fait courir par tout le village; il eſt à jeun, au bout de tout cela il eſt bien grondé, vous le privez de vin pour huit jours; dès qu'il aura vu Violette, le voilà conſolé.

SILVIA.

Cela n'eſt pas poſſible!

LISETTE.

Cachez-vous dans ce cabinet, je vais les faire reſter ici ſous quelques prétextes; vous en ſerez témoin vous-même.

Silvia ſe cache, & Liſette appelle Arlequin & Violette, à qui elle ordonne de ranger dans le cabinet. (*elle ſort.*)

ARLEQUIN, *s'empreſſe de ranger tout.*

Mais tout eſt rangé, que veut-elle

que nous faſſions? Violette, dis-moi donc pourquoi tu pleures, afin que je ſache pourquoi je pleure auſſi?

VIOLETTE.

Tu dis que Mademoiſelle a défendu qu'on te donnât du vin de huit jours.

ARLEQUIN.

N'eſt-ce que cela qui te fait pleurer? Et que m'importe ce que je boive, pourvu que tu m'aimes toujours.

VIOLETTE.

Mais tu ne m'aimeras peut-être plus gueres toi, car j'ai remarqué que quand tu as bû du vin, tu m'en aimes davantage?

ARLEQUIN.

Je t'aime en tout tems, de toute ma force; mais il me paraît au contraire que quand le vin m'a rendu gai, c'eſt toi qui ne m'aime pas tant.

VIOLETTE.

Pourquoi t'imagines-tu cela?

ARLEQUIN.

Parce qu'alors quand je ſuis de bonne humeur, je voudrais de certaines

petites choſes que tu ne veux jamais, toi.

VIOLETTE.

Mais tu ſais bien que je ne dois vouloir que ce qui eſt raiſonnable.

ARLEQUIN.

Allons donc, prenons patience.

VIOLETTE.

Mais, dis-moi; n'as tu pas le cœur un peu foible?

ARLEQUIN.

Je l'avais tout à l'heure; mais auprès de toi cela paſſe.

VIOLETTE.

Il faudrait te le fortifier, cela reviendrait; tu es trop fatigué. Si tu tombais malade, que deviendrait ta pauvre Violette? Tiens, voilà une tabatiere d'argent que Mademoiſelle m'a donnée, je t'en fais préſent, va dire ici près que l'on te prête du vin deſſus.

ARLEQUIN.

O Carra Violetta, tu te mocques de moi; je te remercie pourtant de ta bonne volonté, mais je ne reçois point ta tabatiere & n'emprunte rien deſſus.

J'aimerais mieux mourir de la pepie.

VIOLETTE.

Je le veux, je le veux absolument.

ARLEQUIN.

Je n'en ferai rien, te dis-je.

VIOLETTE.

Si tu n'obéis, je te haïrai à la mort.

ARLEQUIN.

Je ne crains point cela, je te connais.

VIOLETTE.

Vous aimez donc à me mettre au désespoir, Arlequin?

ARLEQUIN.

Eh bien-là, ne pleure pas, je veux bien la garder quelque tems pour la baiser; quand j'aurai soif cela me vaudra du vin de Champagne.

VIOLETTE.

Je me trouve mal moi-même; vas me chercher du vin, je te prie.

ARLEQUIN.

Je connais ta finesse.

VIOLETTE.

Il n'y a point-là de finesse, je veux du vin, & je prétens que tu prennes la tasse de chocolat que tu as refusée tantôt; je viens de la préparer.

ARLEQUIN.

Eh bien, composons; prenons-en chacun la moitié.

VIOLETTE.

Viens, viens, il y a de quoi en faire deux, chacun la nôtre; nous n'avons rien à faire ici, allons, mon cher Arlequin, mon ami, te voilà déjà pâle comme la mort.

ARLEQUIN.

Haie, haie, en me prenant le bras; tu me châtouilles, tu me ressuscites.

L'expédient de Lisette a réussi. Silvia sort toute émue des sentimens généreux & délicats qu'elle a trouvés dans ces deux Amans; c'est, dit Lisette, le propre de l'amour, d'élever l'ame aussi bien que d'éclairer l'esprit. Silvia est si enchantée de ce qu'elle vient d'entendre, qu'elle veut encore jouir une fois d'un spectacle si touchant, & les mettre dans une situation qui fasse connaître

juſqu'où peut aller leur amour. Elle les rappelle, & redemande à Violette la tabatiere qu'elle lui a donnée, parce qu'elle avait, dit-elle, oublié qu'on la lui avait prêté. Elle lui en offre une autre plus précieuſe.

VIOLETTE, *embarraſſée.*

Mademoiſelle, je crains de l'avoir égarée.

SILVIA.

Eſt-ce là le cas que vous faites de ce que je vous donne? Trouvez-la tout-à-l'heure; ſi elle était perdue vous me feriez de belles affaires.

VIOLETTE.

Eh bien, Madame, rabattez-là ſur mes gages; elle eſt perdue en effet.

Arlequin tâche d'approcher de Violette, pour lui rendre ſa tabatiere; mais Liſette lui barre toujours le chemin.

SILVIA, *à Arlequin.*

Ne bougez de-là, je vous l'ordonne... Qu'avez-vous à rire?

ARLEQUIN.

Je ris de ce qu'elle ne ſe ſouvient pas que quand je partis hier pour aller à

Paris, elle me l'a donna pour faire raccommoder la charniere qui allait mal, la voilà.

SILVIA.

Voyez la belle mémoire de fille ; fiez-vous-y.

ARLEQUIN.

Mais, Mademoiselle, vous aviez bien oublié vous-même qu'on vous l'avait prêtée.

LISETTE, *à part.*

Mademoiselle. . . .

SILVIA, *à part.*

Je vais les embarasser mieux. Lisette fais-moi je te prie une tasse de chocolat, & une aussi pour toi si tu en veux.

LISETTE.

Volontiers ; mais donnez moi donc des tablettes, car je n'en ai plus.

Silvia lui dit d'en demander à Violette, qui doit en avoir ; Arlequin & Violette se désesperent & ne savent que répondre ; Violette avoue enfin qu'elle ne sait ce qu'il est devenu.

SILVIA.

Je le sai bien moi ; Mademoiselle

vient de le prendre, elle en a encore deux mouſtaches aux côtés de la bouche.

VIOLETTE, *en s'eſſuyant.*

Moi, Mademoiſelle, je ne l'aime pas; Silvia feint une grande colere & la menace de la chaſſer; Arlequin s'empreſſe d'excuſer Violette, & aſſure qu'elle ne l'a ni pris ni égaré.

SILVIA.

Où eſt-il donc?

ARLEQUIN.

Il eſt-là chaudement dans mon eſtomach. Quand vous m'avez refuſé du vin tantôt, je ſuis entré plein de déſeſpoir dans la Cuiſine, où je n'ai trouvé perſonne qu'une caffetiere au feu pleine d'eau bouillante; de-là je ſuis paſſé dans l'Office, où j'ai vu ſur une tablette le ſatan de chocolat qui m'a tenté; je l'ai mis dans la caffetiere, & de-là dans une écuelle, & cloc, cloc, ſans le faire mouſſer; en conſcience.

SILVIA.

Comment, coquin, du chocolat excellent que je m'épargnais à moi-même!

Holà quelqu'un, qu'on me charge ce fripon de coups d'étrivieres.

ARLEQUIN.

Soit, je les ſouffrirai en patience.

VIOLETTE.

Ah, Mademoiſelle! j'aime mieux être chaſſée d'ici; il eſt innocent, c'eſt moi qui l'ai pris, il eſt vrai.

ARLEQUIN.

Non, Mademoiſelle, c'eſt moi vous dis-je, c'eſt moi.

Ils l'importunent à force de s'accuſer, & Silvia touchée juſqu'aux larmes, leur pardonne, leur fait préſent à chacun d'une des tabatieres, & remet à Violette les clefs de la cave, en lui recommandant de ne pas laiſſer manquer de vin à Arlequin; elle les congédie & ils ſortent joyeux.

Liſette qui trouve ſa Maîtreſſe dans des diſpoſitions aſſez tendres, lui laiſſe entrevoir que le Maître de Philoſophie pourrait bien être quelqu'Amant déguiſé, & même celui qu'elle a remarqué. Silvia ſourit à cette idée; mais Pantalon arrive ſuivi de Trivelin, qui excuſe le Docteur ſon Maître, de ce qu'il n'a

pu venir à cause de l'inquiétude où il est sur le compte de son fils, & lui apprend adroitement que ce pere infortuné est encore plus à plaindre qu'il ne pense; car ce fils a été tué en duel, & personne n'ose lui apprendre cette fâcheuse nouvelle. Le reste de la scène roule sur les ordonnances comiques que Trivelin donne à Pantalon, pour le guérir de ses maux imaginaires.

Une noce de village que Pantalon a fait venir chez lui pour égayer sa fille, forme le divertissement qui termine le premier acte, & dans lequel on fait danser le Maître de Philosophie.

Au second acte, Arlequin paraît demi-ivre, & dit: à cause que j'ai les jambes un peu foibles d'avoir trop marché, ils disent là-bas que je suis ivre; en tout cas ce n'est point la faute de Violette, elle m'a mené à la cave; moi pour lui épargner la voiture, j'ai pris mon déjeûner & je l'ai suivie . . . . . Vive la discrétion, c'est une belle chose ! . . . On ne peut pas boire plus discrétement, que de boire à discrétion; c'est pourquoi j'ai bu discrétement à la santé de nos amours, *primo*; cela était juste; ensuite à la santé de Mademoiselle Silvia, & puis deux ra-

ſades en mémoire de nos deux tabatieres; on ne pouvait pas moins honnêtement : & puis j'ai bu encore en mémoire d'autres choſes dont j'ai perdu la mémoire. (*Bronchant*) ouais, il me ſemble que la terre n'eſt pas bien ferme ſous mes pieds. . . . La Signora Silvia diſait l'autre jour, qu'un certain Philoſophe Cobirnic, diſait que la terre tourne, que les maiſons tournent, tout tourne; il était Allemand, dit-elle, Cobirnic, le drôle buvait du vin; depuis que j'en ai bu, je trouve qu'il a raiſon. Hola. . . . (*il trébuche*) Hola, mein Herr Cobirnic, faites tourner la terre un peu plus doucement; mais j'apperçois là-bas un fauteuil qui fait appétit de dormir, allons nous y repoſer en attendant que la terre ait fait ſes quinze tours.

Dans la ſcène ſuivante, Liſette ſe plaît à contrarier ſa Maîtreſſe ſur les belles qualités que celle-ci trouve dans le Maître de Philoſophie, & qui lui font croire que ce pourrait bien être un Amant déguiſé; vous ne le croyiez, lui dit-elle, que parce que vous le ſouhaitiez, & ce déſir romaneſque, cette prévention ſi favorable, ne ſont que les effets de l'amour. Silvia rougit,

& Lisette continue. Pourquoi rougir d'avoir de l'amour quand il est tems? Rougit-on d'avoir froid en hiver & chaud en été? L'amour est de même l'effet d'une des saisons de la vie, qui ne dépend de nous non plus que le beau tems. A quinze ans une fille est-elle honteuse de voir naître cet embonpoint si joli, qui rend ses appas complets? Ne sait-on pas que l'amour & les appas viennent de compagnie, & c'est l'amour qu'on devrait cacher le moins . . . . . Quelle honte! une fille tourmente son pere pour avoir un ornement, un colifichet, souvent peu nécessaire & qui ne dure au plus qu'un mois ou deux, & elle n'ose lui demander un mari dont on ne peut se passer, & qui dure toute la vie ou à peu près.

Des Laquais veulent emporter Arlequin qui ronfle au fond du théâtre, Silvia que ses dispositions présentes rendent complaisante pour tous les Amans, leur recommande de ne point l'éveiller, ils lui répondent qu'ils y feront attention, & que c'est par ordre de M. le Philosophe. Il arrive avec Pantalon, qui l'engage à commencer sa leçon. Silvia s'excuse d'abord sur le désir peut-

être ridicule à une femme, de vouloir devenir ſavante; mais le Philoſophe lui répond d'une maniere galante, que les ſciences ne ſont point incompatibles avec les graces. Pantalon l'interrompt dans ſon compliment, qu'il n'approuve pas trop; mais le Philoſophe ſe raccommode adroitement avec lui; en lui diſant qu'il commence ſes leçons de Philoſophie par une teinture des mathématiques, c'eſt-à-dire, d'abord par l'arithmétique.

PANTALON, *l'interrompant.*

Par l'arithmétique, oh, oh, Diable! c'eſt donc une belle choſe que la philoſophie? Quand j'appris la finance, je ne commençai pas autrement; me voilà plus Philoſophe que je ne penſais.

Le PHILOSOPHE.

Nous paſſerons après aux élémens de géométrie, enſuite à l'algébre, & enfin au calcul ſur les infinimens petits.

LISETTE.

Les infinimens petits, ce n'eſt pas-là ce qu'il nous faut.

Le Philoſophe propoſe de paſſer à

la phyſique ; mais Pantalon après s'être fait expliquer ce que c'eſt, ne veut pas que ſa fille apprenne la connaiſſance des choſes naturelles. Le Philoſophe paſſe à la morale que Pantalon admire beaucoup ; mais on vient l'avertir qu'il eſt tems de prendre de ſa ptiſanne, & on l'emmene. Silvia rappelle au Philoſophe, qu'il a dit que les paſſions étaient néceſſaires, & elle le prie de lui expliquer ſur-tout à quoi l'amour peut être utile.

LISETTE.

Oui, oui, dépêchez-vous de nous apprendre l'amour, pendant que Monſieur Pantalon n'y eſt pas ; le reſte viendra après.

Le Philoſophe fait un portrait charmant de cette paſſion, & la préſente ſous les traits les plus ſéduiſants ; mais Liſette apperçoit Pantalon qui arrive doucement pour écouter, elle avertit le Philoſophe qui l'apperçoit du coin de l'œil, & il acheve ſon portrait avec des couleurs auſſi noires que les premieres étaient agréables. Silvia qui avait pris goût au commencement de la définition, ſe déplait beaucoup à la maniere dont il la termine, & le prie

de ne pas aller plus loin, parce que la philosophie lui donne un mal de tête horrible. Son pere qui n'a entendu que la derniere partie du discours, l'approuve très-fort, & voudrait qu'il continuât; mais Silvia ne veut plus absolument en entendre parler, & Pantalon prie le Maître de Philosophie, de faire commencer son Opéra pour dissiper l'ennui de sa fille.

Ce divertissement porte sur ce que Arlequin a été transporté pendant son sommeil dans un jardin superbe, qu'on lui fait prendre pour l'Etoile de Vénus, qui est habitée par tous les Héros de Roman dont on veut le faire Roi; mais il refuse la Couronne, parce qu'il ne peut la partager avec Violette, & il chasse tout le peuple à coup de batte.

Pantalon qui s'apperçoit au troisieme acte, que le Maître de Philosophie pourrait bien avec sa morale & sa physique, déranger les vertus de sa fille, se cache dans un cabinet pour être témoin de leur conduite. Lisette & Silvia confirment ses soupçons dans une conversation qu'elles tiennent ensemble, & celle qu'elles ont ensuite avec le Philosophe, ne laisse plus d'incertitude à Pantalon. Le Philosophe pressé

par Silvia, est convenu qu'il n'était point insensible aux douceurs de l'amour; cet aveu l'intéresse trop pour qu'elle ne l'oblige pas de l'achever; elle le prie de lui faire le portrait de sa Maîtresse, le Philosophe s'en excuse sur ce qu'il serait infiniment au dessous de l'original; mais il l'a, dit-il, heureusement dans sa poche. Il en tire une boîte qu'il remet à Silvia, qui l'ouvre & n'y trouve qu'un miroir qui l'a représente; elle rougit & baisse les yeux; le prétendu Philosophe tombe à ses genoux, & Pantalon sort de sa cachette, pour le percer de sa dague; mais il est arrêté par Trivelin & le Docteur, qui lui reprochent d'avoir lui-même causé le malheur qui lui arrive, en refusant de donner sa fille en mariage à son fils Octave, à qui il l'avait promise. Pantalon convient de son tort, & voudrait bien en cette situation pressante, n'avoir pas manqué de parole à son ami, ou pouvoir encore réparer cette faute. Le Docteur l'assure qu'il ne tient qu'à lui, & qu'il fera volontiers revenir son fils pour donner la main à Silvia. Pantalon gémit de l'erreur du pauvre Docteur, qui ignore que ce fils a été tué en duel; d'un autre côté, Silvia craint d'être for-

cée d'épouser cet Octave qu'elle ne connaît point, tandis que son cœur lui parle pour le Philosophe qui a su lui plaire. Le Docteur presse de nouveau Pantalon, d'accorder sa fille à son fils, & Pantalon pour le satisfaire, va chercher le contrat qui avait été dressé autrefois, le signe, & veut obliger sa fille à en faire autant; elle le refuse absolument. Son pere la menace, ainsi que le Philosophe, à qui il se prend de cette désobéissance. Le Philosophe au contraire, conseille à Silvia d'obéir à son pere. Piquée de ce conseil auquel elle ne s'attendait pas, elle signe de dépit; le Docteur fait signer aussi le Philosophe comme témoin, & pour le punir d'avoir voulu séduire Silvia. Lorsque chacun a bien signé, le Docteur dit au Philosophe, allons Octave mon fils, saluez votre beau-pere & embrassez votre épouse; Lisette se marie aussi avec Trivelin, Arlequin & Violette ne sont point oubliés, & la Piece finit par un divertissement dans lequel on chante ce Vaudeville.

Pere qui sous la serrure
Tient sa fille déjà mûre,
A-t-il raison ? *Distinguo.*

Oui, car ſon ſoin aſſaiſonne
Les plaiſirs qu'Amour lui donne,
S'il a d'autre but, *Nego.*
Le Papa raiſonne
En *baroco.*

Tôt ou tard il faut qu'on aime,
Et la raiſon elle-même,
Dit quelquefois *concedo ;*
Mais quand la Loi trop ſévere
Veut qu'on y mêle un Notaire,
C'eſt un fâcheux *diſtinguo ;*
On n'aime plus guere
Qu'en *baroco.*

Prendre époux à barbe griſe,
Eſt-ce faire une ſotiſe ?
Oui ma foi, ſans *diſtinguo.*
Un Vieillard qui n'a dans l'âme
Qu'un petit reſte de flâme,
Eſt-ce un vrai Mari ? *Nego.*
Il ne nous fait femme
Qu'en *baroco.*



Hors l'Hymen point de tendreſſe,
Elle offenſe la ſageſſe ;
On le dit, mais *diſtinguo ;*

On peut jusqu'à certain âge,
Attendre le mariage;
Par de-là vingt ans, *nego.*
Sans être un peu sage
En *baroço.*

❧

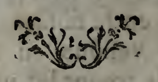
Le troisieme acte de cette jolie Piece, ne contient pour ainsi dire que le dénouement; quoiqu'il soit en douze scènes, d'une longueur mortelle, auxquelles le sujet ingénieux & moral de la Piece, (le besoin d'aimer) n'a presque point de part. Ce dénouement que l'on prévoit depuis si long-tems, passe avant de se développer, par mille incidens, qui loin de procurer l'effet que l'Auteur s'en était promis, ne servent qu'à fatiguer le spectateur sans le satisfaire. C'est je pense la seule raison que l'on puisse donner du mauvais succès de cette Piece qui ne fut jouée qu'une fois, malgré les scènes intéressantes & les détails charmants qui s'y trouvent. L'Auteur s'en vengea en la faisant imprimer, & l'édition fut vendue en très-peu de tems; c'est de toutes les vengeances de cette espece, la seule peut-être qui ait réussi.

La mort de Monſieur le Régent (1), fit fermer tous les Spectacles pendant huit jours, & les Comédiens Italiens qui n'avaient juſqu'alors eu que la qualité de Comédiens de ſon Alteſſe Royale, obtinrent le titre de Comédiens ordinaires du Roi, devant lequel ils avaient déjà eu l'honneur de jouer pluſieurs fois, alternativement avec les Comédiens Français.

Ils firent mettre alors ſur la porte de l'Hôtel de Bourgogne, les armes du Roi, & cette inſcription en lettres d'or.

HOTEL DES COMÉDIENS ITALIENS ORDINAIRES DU ROI, ENTRETENUS PAR SA MAJESTÉ, RÉTABLIS À PARIS EN L'ANNÉE M. DCC. XVI.

(1) Arrivée le 2 Décembre 1723.



LE

LE JALOUX.

Comédie en trois actes, en prose, précédée d'un prologue, & mêlée d'agrémens, 23 Décembre 1723.

LE prologue de cette Comédie roule ſur la prévention où l'on eſt, qu'une Piece de caractere ne ſaurait convenir au théâtre Italien. Un petit Maître prétend qu'on n'y peut jouer que des Parodies; mais une femme d'eſprit & de qualité ſoutient le contraire, & finit le prologue & la diſpute, par la fable ſuivante.

LE CŒUR ET L'ESPRIT, fable.

Soumis aux loix d'un Dieu, ce Dieu c'était
le cœur;
Aux pieds de ſes autels, nous trouvions le
bonheur;
Bientôt de ſon tranquille Empire,
Le charme s'affaiblit; toujours ingénuement
S'exprimer, aimer ſimplement,
Et comme on le penſait, ſimplement ſe le
dire;

C'était vivre trop uniment,
De cette heureuse intelligence,
L'ennui vint troubler les accords,
Et sa létargique influence
Nous fit connaître l'indolence
Au milieu du plus doux transport.
Trop faible seul, contre son adversaire;
Le cœur va de son frere
Implorer le secours.
L'esprit paraît, l'ennui se trouve sans défense;
Crédule cœur dans peu de jours
Tu payeras cher cette assistance!
Déjà l'esprit commence à dédaigner
Une autorité qu'il partage;
Un premier succès encourage,
Que ne fait-on pas pour régner,
Quand on en connaît l'avantage?
Il s'insinue, il caresse, il sourit,
Une feinte douceur brille sur son visage,
La flatteuse éloquence anime ce qu'il dit,
Sa vue est d'un heureux présage,
Chacun l'admire & le chérit;
De plaisirs variés, une troupe galante
Escorte sur ses pas les jeux & la gayeté,
L'homme avide de nouveauté,
Court à l'objet qui se présente;

L'eſprit devient ſon Dieu, le cœur eſt rejetté
Sous ſa loi, tout change de face,
Nouveau culte, nouvelles mœurs,
De la ſimplicité la ruſe prend la place,
Le ſentiment s'enfuit, l'art préſide aux faveurs;
La feinte, les détours, l'orgueil & l'impoſture,
Défigurerent la nature;
Enfin l'eſprit gâta le goût,
Falſifia, corrompit tout.
Le cœur croyait qu'au moins à la campagne
On lui laiſſerait des Sujets,
Qu'avec la candeur ſa compagne
Il pourrait gouverner en paix.
Il ſe trompe, on l'en chaſſe, il lui reſte un azile,
C'était parmi les animaux;
L'eſprit ne viendra point y troubler ſon repos,
Il vivra ſans éclat; mais il vivra tranquille:
D'un air de Conquérant ſon frere ſe flatta
Qu'ils ſeraient bien-tôt ſes conquêtes;
Il eut beau dire, aucun ne l'écouta:
Pour leur bonheur les animaux ſont bêtes,
Ils garderent le cœur, & l'eſprit nous reſta.

Le JALOUX.

Lelio entre ſur le théâtre d'un air rêveur, il eſt ſuivi d'Arlequin; ils font deux ou trois tours ſans parler. Lelio s'arrête d'un côté, Arlequin de l'autre; après quelques lazis, Arlequin rompt le ſilence & demande à ſon Maître, s'il eſt devenu Diſciple de Mandragore.

LELIO.

Tu veux dire Pitagore?

ARLEQUIN.

Mandragore ou Pitagore, c'eſt tout-un, puiſque vous m'entendez.

LELIO.

Mon cher Arlequin, je ſuis le plus malheureux de tous les hommes.

ARLEQUIN.

C'eſt moi qui le ſuis, Monſieur, c'eſt moi; je veux être pendu ſi j'ai un ſol; or point d'argent, point de vin; point de vin, point de plaiſirs . . . . Lelio l'interrompt pour lui apprendre qu'il eſt amoureux & jaloux de Silvia, qui affecte encore de lui donner de la jalouſie.

ARLEQUIN.

Il y a un quart d'heure que je vous

entends marmotter que vous êtes jaloux, je voudrais bien ſavoir ce que c'eſt.

LELIO.

C'eſt l'état le plus affreux où l'on puiſſe ſe trouver.

ARLEQUIN.

Hé bien, Monſieur, défaites vous-en.

LELIO.

Tu ne m'entends pas; n'as-tu jamais aimé?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Monſieur, j'ai toujours aimé le vin.

Lelio lui veut expliquer ce que c'eſt que la jalouſie; mais Arlequin plus ſage que ſon Maître, ne veut pas ſeulement en entendre parler. Cependant Lelio continue & ſe plaint amèrement de la conduite de Silvia; Arlequin répond qu'il la trouve fort bonne, attendu qu'elle rit, qu'elle chante, qu'elle aime la bonne compagnie, le jeu, les ſpectacles, le bal; enfin tous les plaiſirs.

LELIO.

Eh! ce ſont ces plaiſirs qui me déſeſperent.

ARLEQUIN.

Quoi, Monſieur, les plaiſirs des autres vous font de la peine? Cela n'eſt pas bien.

Javote, petite ſœur de Silvia, vient achever de déſoler Lelio, en lui apprenant que ſa ſœur eſt à ſa toilette, aſſiſtée de quatre Cavaliers, avec leſquels elle rit de tout ſon cœur, & qu'elle a dit, il n'y a pas long-tems, qu'elle ne voulait plus l'aimer parce qu'il était trop jaloux. Silvia arrive elle-même d'un air coquet, en ſe mettant une mouche; Lelio lui reproche ſon exceſſive parure & ſon extrême envie de plaire; Silvia lui reproche à ſon tour ſa jalouſie; ils ſont prêts à ſe quereller, mais ils ſe pardonnent réciproquement leurs défauts, & ſe raccommodent lorſque l'on apporte une lettre à Silvia. La jalouſie de Lelio renaît tout-à-coup, il devient rêveur, brûle de lire la lettre qu'il ſoupçonne venir d'un Rival, & n'oſe cependant la demander à Silvia, qui prend pitié de lui & la lui remet. Lelio reconnaît l'écriture de ſon pere, & ne veut pas aller plus loin; mais comme cette lettre n'eſt pas fort à ſon avantage, elle l'oblige de la lire,

& il n'y trouve que des excuſes que ſon pere fait à ſa Maîtreſſe pour lui, ſur ſon caractere défiant; il eſt confus; & Silvia touchée de ſa honte & de ſon embarras, lui pardonne encore cette derniere marque de jalouſie. Il ſort pour faire exécuter un Spectacle qui doit ſe donner dans la journée.

Silvia reſtée ſeule avec Colombine, lui demande ce qu'elle doit faire pour le corriger; la Servante lui conſeille d'abord de l'épouſer, parce que dit-elle, lorſque vous ſerez mariés, il ſera moins amoureux, & par conſéquent moins jaloux. Mais elle réfléchit qu'il pourrait bien ceſſer de l'aimer, ſans ceſſer de la tourmenter; elle aime mieux prendre le parti de tâcher de le guérir en lui donnant les ſujets de jalouſie apparents dont il ſera facile enſuite de le faire revenir.

Colombine apprend à Mario, qui eſt auſſi amoureux de ſa Maîtreſſe, qu'elle va travailler à ſes intérêts, en paraiſſant ne s'occuper que de ceux de Lelio. Mario qui eſt ſon ami, fait d'abord quelques difficultés; mais ſon amour l'emporte, & il ſe laiſſe aller aux conſeils de Colombine qu'il laiſſe avec Arlequin. Ils promettent de s'aimer réci-

proquement, à condition qu'ils ne seront jaloux ni l'un ni l'autre ; ils font même un marché que le premier des deux qui sera surpris à donner des marques de jalousie, recevra de l'autre deux soufflets ; mais comme Arlequin est imbibé des mauvais principes de son Maître, il ne tarde pas à donner quelques marques de jalousie, & Colombine n'oublie pas de le faire ressouvenir du marché, qu'elle exécute.

LELIO.

Ne t'ai-je point vu là avec cette nouvelle femme de chambre de Silvia ?

ARLEQUIN.

Oui, de par tous les Diables j'y étais, & mon visage aussi. Dites-moi, Monsieur, n'avez vous jamais cherché de remede contre la jalousie ? Colombine en a un souverain, elle coupe le mal à la racine ; vous devriez aller à son école.

Un Gentilhomme, nommé Dorante, vient trouver Lelio de la part de Silvia, & le prie de vouloir bien en sa faveur, l'aider de la protection de ses amis dans un procès qui l'amene à Pa-

tis. Lelio eſt déjà ſcandaliſé de l'intérêt que Silvia prend à ce Dorante; celui-ci augmente encore ſon inquiétude en lui apprenant qu'il a été élevé familierement avec elle, qu'il y a huit ans qu'ils ſont ſéparés, & qu'ils ſe ſont revus avec un plaiſir infini; il lui fait le récit de ſon procès qui ne vient que de ce que la femme d'un de ſes amis l'a trouvé aimable, & qu'en peu de tems ils ſont devenus inſéparables.

LELIO.

Le mari le trouva mauvais?

DORANTE.

Vous devinez.

LELIO, *à part.*

Je n'aurais pas attendu ſi tard. (*haut*) Eh bien?

DORANTE.

La ſotte choſe que la jalouſie! il ſe mit dans la téte que nous nous aimions.

LELIO.

Il avait tort.

DORANTE.

Le plus grand du monde; il n'y avait entre nous que de la bonne ami-

tié : il se fâcha, défendit à sa femme de me voir, & me fit prier de ne plus aller chez lui.

LELIO.

Vous n'en restâtes pas-là ?

DORANTE.

Nous nous vîmes en secret, il le sut, il la maltraita; pour se délivrer de ses persécutions, elle se retira chez moi, voici où le procès commence.

LELIO.

C'est-à-dire qu'il vous a accusé d'aimer sa femme & de l'avoir enlevée ?

DORANTE.

Oh non, Monsieur; un Normand ne va pas comme cela droit au fait, ce n'aurait été là qu'une bagatelle.

LELIO.

Vous vous êtes battus, n'est-ce pas?

DORANTE.

Plut-à-Dieu qu'il en eût voulu tâter ! la querelle aurait été bien-tôt finie.

LELIO.

Je vous entends; comme vous croyez être plus fort ou plus adroit, vous vous

perſuadez que vous auriez tué le mari, & que la femme vous ſerait reſtée.

DORANTE.

Je ne la gardai que deux jours, elle ſe retira chez une Parente. Pour en revenir au Procès, un morceau de terre d'une vingtaine de perches, qui était en litige entre nous, lui ſervit de prétexte pour me traduire en Juſtice. Un Gentilhomme ne ſait pas bien les termes de Pratique, ainſi je ne vous dirai que groſſierement tout ce qui s'eſt paſſé. Il me fait donner un Exploit, je ne comparais point dans les délais; il obtient Sentence par défaut, adjudicative de ſes concluſions; je m'y oppoſe dans la huitaine, je conſtitue Procureur; on plaide ſur l'oppoſition, je ſuis reçu oppoſant; autre Sentence qui ordonne que nous conviendrons d'Experts; nous n'en convenons point, le Juge en nomme d'Office; deſcente ſur les lieux, Procès-verbal, compulſoire de Pieces, Enquêtes par tourbes, Monitoires. Pendant que le Procès s'inſtruit, ma Partie fabrique & produit des titres; je m'inſcrits en faux inutilement: après ſeize Audiences; le Juge gagné ou ignorant, peut-être l'un & l'autre, me fait

perdre mon Procès avec dépens; signification de la Sentence, commandement, exécutoire, saisie, séquestre, garnison; j'appelle.

LELIO.

Et vous ne savez pas la Procédure?

DORANTE.

Vous voyez, j'appelle au Parlement de Rouen, je tenais-là mon chicaneur par les oreilles; tous les Juges sont mes Parens ou mes amis, il évoque à celui de Paris; nous procédons sur l'évocation, on nous appointe; nous produisons, le Rapporteur a trente sacs entre les mains; voilà un Factum qui vous instruira de la simplicité du fait.

LELIO.

Eh! Monsieur, j'en sais assez; mais dans tout cela il n'est pas dit un mot de la femme.

DORANTE.

Oh que pardonnez-moi; tandis que nous chamaillons au Civil, il rend sa plainte au Criminel, obtient permission d'informer, fait entendre des témoins; on les récolle, on les confronte, on

m'adjourne, on me décrette de priſe de corps, & pour les faits réſultans du Procès, on me condamne à avoir la tête coupée, tout cela par défaut au moins & j'ai un bon Arrêt de défenſe dans ma poche. C'eſt là-deſſus, Monſieur, que j'ai beſoin de vos bons offices, j'irai encore vous les demander à Paris, & vous porter une liſte de mes Juges. Je ſuis votre très-humble ſerviteur.

Lelio fait des queſtions offenſantes à Silvia, ſur la protection qu'elle accorde à ce Plaideur; mais elle l'aſſure qu'elle ne le connait que depuis un inſtant, & que ce n'eſt qu'à la recommandation de ſon oncle, qu'elle l'a prié de lui être utile. Cette réponſe ne s'accorde point avec ce qu'a dit le Plaideur, & lui paraît une feinte qui redouble ſa jalouſie; mais on vient la diſtraire ou plutôt l'augmenter par la repréſentation d'une petite Comédie, jouée par des Comédiens de Campagne; elle eſt intitulée le *Jaloux puni.* Un vieillard veut épouſer une jeune perſonne qui lui avoue avec franchiſe qu'il ſera tout ce qu'un mari peut être, s'il continue à la tourmenter. (Ce dialogue eſt mêlé de couplets, & elle lui chante celui-ci).

Air : *Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*

Jaloux qui gronde & qui tempête,
Avance une tendre conquête,
Un Amant la doit à ſes ſoins,
C'eſt vainement qu'il ſe démêne,
Nous n'en faiſons ni plus ni moins,
Il n'a de reſte que la peine.

Le Jaloux ſort pour aller prendre ſes précautions; mais tandis qu'il fait préparer grilles & verroux, Trivelin aimé de ſa Prétendue, arrive & l'enleve. Le Jaloux revient bien content des meſures qu'il a priſes ; mais tandis qu'il s'applaudit, ſon Valet Scaramouche vient lui apprendre que Trivelin & ſa femme Prétendue lui ont épargné les frais de la nôce, & ſe ſont ſauvés.

Le JALOUX.

Qu'on courre après eux.

SCARAMOUCHE.

Ils ſont déjà bien loin.

Le JALOUX.

Je les attraperai bien moi ; nous verrons ſi des Amans courent plus fort qu'un Jaloux.

SCARAMOUCHE.

Non; mais ils font plus de chemin. Trivelin, la Prétendue & la Confidente reviennent apprendre à l'Assemblée, que le Jaloux s'est cassé le col en courant après eux, & qu'il serait à souhaiter que tous ceux qui lui ressemblent, eussent le même sort; la Piece finit par ce couplet.

AIR: *Du Cap de Bonne-Espérance.*

Amour tout ce qui respire
Cede au pouvoir de tes coups;
Mais tu fais sous ton empire,
Moins d'heureux que de jaloux.
Tel qui fait semblant de rire,
A sa part à la satyre,
Messieurs, examinez-vous;
Ma foi vous en tenez tous.

Lelio qui a fait mauvaise contenance pendant toute la Piece, ne peut plus y tenir; il se leve brusquement, les autres le suivent & l'acte finit.

Le troisieme commence par une scène entre Silvia & Javotte sa petite sœur, qui lui reproche avec beaucoup d'esprit & d'ingénuité, le plaisir malin

qu'elle prend à augmenter la jalousie de son Amant, ce qui ne la corrige point, car elle fait habiller en Cavalier, Colombine sa Suivante, qui feint de lui parler d'amour pendant que Lelio les écoute. Colombine affectant la plus grande satisfaction, prend la main de Silvia & la baise avec transport; Lelio se met entre deux, & accable de reproche Silvia, qui se sauve dans la crainte de ne pas pouvoir soutenir la plaisanterie. Mais Colombine continue à le persiffler, & la passion de Lelio l'aveugle au point qu'il ne la reconnait pas & qu'il veut se battre avec elle; les éclats de rire de celle-ci le tirent enfin de son erreur, & il reste confus.

Lorsqu'il est seul, il convient de ses torts; mais loin de s'en corriger, il veut à son tour éprouver Silvia, & se sert pour cela de Mario son ami, qui paraît & qu'il ne connaît pas pour son Rival (1). Il lui fait une fausse confidence, & lui dit qu'il a reconnu son caractere soupçonneux; qu'il ne veut

(1) Il faut que cette scène soit bien naturelle, puisqu'elle s'est présentée à tous ceux qui ont traité ce caractere; mais elle est employée ici avec plus d'adresse.

pas rendre Silvia malheureuſe; qu'au contraire pour peu qu'il eût de penchant pour elle, il s'emploiera de tout ſon pouvoir pour la lui faire obtenir. Mario prend d'abord ce diſcours pour ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, pour quelques mauvaiſes fineſſes de Jaloux. Il craint enſuite que Colombine ne l'ait trahi; mais Lelio affecte tant de franchiſe, qu'il lui avoue qu'il aime en ſecret Silvia, mais qu'elle l'ignore & qu'elle ne l'aurait jamais ſu, ſans l'aveu qu'il vient de lui faire: il s'épanche en reconnaiſſance ſur la bienveillance que Lelio vient de lui marquer, & il le quitte après l'avoir embraſſé à pluſieurs repriſes.

Lelio reſté ſeul, maudit le funeſte artifice qu'il vient d'employer, & s'accuſe lui-même de ſon malheur; mais ſon caractere défiant reprend le deſſus. Il ſoupçonne que Mario ne lui a découvert que la moitié de la vérité, que Silvia répond à ſon amour; il prend cette idée fauſſe pour un éclair de raiſon, & changeant tout à-coup, il s'applaudit de ſa ruſe. J'ai feint, dit-il, devant Mario, de ne plus aimer Silvia; feignons, devant elle, d'en aimer un autre: il appelle Arlequin qui paraît ivre.

ARLEQUIN.

Monsieur, ne me grondez pas, c'est un effet de l'amour.

LELIO.

Comment, c'est l'amour qui t'a rendu ivre-mort ?

ARLEQUIN.

Oui, l'amour est une ivresse, c'est vous qui me l'avez dit ; il est vrai pourtant qu'il y a aussi dans mon fait un peu de vin.

LELIO.

Cela se voit aisément.

ARLEQUIN.

Voici au juste comme la chose s'est passée : l'amour que Colombine m'avait donné, commençait à me chicanner ; je le sentais-là qui me faisait bouillir la cervelle ; j'eus recours au vin : dès qu'il en sentit les fumées qui me montaient à la tête, il quitta prise & me descendit à la gorge, il me la serrait à m'étrangler, je le délogeai à grands verres de vin ; le petit drôle ne fut ni fou ni étourdi, & s'alla camper droit au beau milieu de mon cœur ; il

était-là diablement retranché, j'ai cru que je ne l'en ferais jamais ſortir. Nous nous ſommes battus plus de deux heures. Veux-tu ſortir? Non. Tu ſortiras; je n'en ferai rien; je te noyerai, il eut peur & ſe réfugia dans mes jambes; je ſens qu'il y eſt encore, car j'ai une grande démangeaiſon d'aller où eſt Colombine. Je la cherche par-tout, ne l'auriez-vous pas vue?

LELIO.

Ce coquin là eſt bien heureux!

ARLEQUIN.

L'amour vous rend Jaloux; il m'enivre moi. L'un ne durera pas tant que l'autre.

Lelio eſt indécis s'il découvrira ſon ſecret à Arlequin; mais n'en ayant pas d'autre, il ſe détermine. Il lui donne de l'argent pour aller à Paris, louer des habits de femmes, s'en déguiſer & revenir le ſoir même dans un Fiacre bien fermé. Arlequin promet d'exécuter tout à la lettre; mais en ſortant il rencontre Silvia, & lui demande ſi elle n'a pas d'ordre à lui donner pour Paris. Ce départ ſubit étonne Silvia, lui fait ſoupçonner quelques nouvelles extravagan-

ces de la part de son Jaloux ; elle questionne Arlequin, qui après quelques lazis de discrétion, lui apprend tout ce que lui a dit son Maître. Silvia veut encore profiter de cette occasion, pour tâcher de corriger Lelio, qu'elle ne peut s'empêcher d'aimer malgré ses défaus. Il vient à elle en ce moment, lui reproche l'amour qu'il lui suppose pour Mario, avec tant d'aigreur, que Silvia perd patience & est prête à rompre avec lui ; mais on annonce une Troupe d'Egyptiens qui viennent faire diversion à cette querelle, & qui après avoir lutiné Lelio sur sa jalousie, chantent les couplets suivant.

Un EGYPTIEN.

Amans, voulez-vous être heureux ?
Ne fondez point sur nous le succès de vos feux,
Suivez ce qu'Amour vous inspire.
L'avenir est dans votre cœur,
Vous même vous pouvez faire votre bonheur,
Nous ne pourrions que vous le dire.

Une EGYPTIENNE.

Quanto Dolcé è mai la spene !
Eristoro de le pene
Che si provan nel amar.

Non gode il cor non ſente
Il ſuo piacer preſente
Non vuol gioir mai ſol bramar.

Lelio commence encore le troiſieme acte, par des réflexions judicieuſes ſur les maux que lui cauſe ſa jalouſie; mais elles ſont encore ſans fruit. Cette paſſion prend toujours le deſſus; c'eſt tantôt lui, tantôt Silvia qu'il accuſe de ſon malheur; il veut abandonner l'épreuve qu'il a méditée, mais il ne peut s'y réſoudre; il ſe tourmente, il s'agite, & Arlequin déguiſé en femme, le ſuit à chaque tour qu'il fait ſur le théâtre.

ARLEQUIN.

Il extravague!

LELIO, *à lui-même.*

Répondez-moi, quel plaiſir prenez-vous à me rendre malheureux?

ARLEQUIN.

Je le rends malheureux moi! c'eſt fort drôle.

Eh, Monſieur, revenez à vous. Il lui donne des conſeils de fort bons ſens, mais Lelio qui s'eſt échauffé par ſes propres réflexions, eſt loin de pouvoir les ſuivre; il perſiſte dans

ſon premier deſſein, & recommande à Arlequin de bien jouer ſon perſonnage. En effet, il s'en acquitte fort bien lorſque Silvia paraît; elle les écoute tranquillement, ce qui met Lelio au déſeſpoir; elle feint enſuite d'être fort ſenſible à ſon infidélité.

SILVIA.

Qu'allez vous me dire qui puiſſe effacer l'outrage que vous me faites? Que je ſuis malheureuſe de vous aimer encore !

LELIO, *à part.*

Voilà le ſeul inſtant de ma vie où j'ai goûté un plaiſir ſans mélange.

SILVIA, *à part.*

Il ſera court.

Elle lui reproche de ne pouvoir vaincre ſon déteſtable caractere, qui lui fait employer des ruſes ſi baſſes & ſi mépriſables. Lelio cherche à ſe juſtifier par toutes les mauvaiſes excuſes d'une fauſſe délicateſſe, qui eſt la grande reſſource de ceux de ſon caractere. Silvia eſt aſſez bonne pour s'en payer, & Lelio aſſez inconſéquent pour lui faire le ferment téméraire de ne plus lui marquer de défiance. Silvia eſt comblée,

& elle prie Mario qui paraît, de ne conſerver aucune eſpérance; elle le quitte, & il ſe plaint de ſa mauvaiſe fortune à Colombine, qui eſt toujours dans ſes intérêts au point qu'elle lui remet le portrait de ſa Maîtreſſe qu'elle lui a dérobé; il veut le lui rendre, mais elle le quitte, & Lelio ſurvient tandis qu'il l'examine; il le reconnaît, le lui arrache, & veut ſe couper la gorge avec lui ſans vouloir entendre la moindre explication. Arlequin ſurvient, crie au ſecours, & Silvia accourt ſuivie de Colombine; la préſence de Silvia retient Mario, qui ſe retire par reſpect; mais rien ne peut contenir Lelio, qui accable de reproches ſa Maîtreſſe qui a encore la bonté ou plutôt la faibleſſe de lui pardonner, & de lui donner ſa main & ſon cœur, tout indigne qu'il eſt de l'un & de l'autre.

On danſe & l'on chante un Vaudeville, dont voici le meilleur couplet.

Autrefois on ne payait pas,
Mais il fallait aimer pour plaire;
Il en coûtait trop d'embarras,
Trop de façon & de myſtere;

Nous avons changé cet abus,
Nous payons & nous n'aimons plus.

Les deux premiers actes de cette Piece qui sont de Beauchamp, furent très-bien reçus; mais le troisieme ne parut avec raison qu'une répétition fatiguante des situations qui sont dans les deux autres, & lorsqu'il fut fini, un Critique du Parterre, demanda le dénouement, ce qui fut applaudi de toute l'Assemblée qui n'avait point été satisfaite de celui qu'on venait de lui donner. La Piece eut cependant dix représentations.



L'ILLUSTRE

L'ILLUSTRE AVANTURIER OU LE PRINCE TRAVESTI,

Comédie en trois actes en prose, 5 Février 1724. (1)

LA Princesse fait connaître à Hortense, sa parente & sa confidente, qu'elle aime Lelio, aimable Etranger qui ne l'a pas moins bien servie dans ses Conseils que dans ses Armées, & que, si elle en croyait son cœur, elle préférerait au Roi de Castille, qui demande sa main par un Ambassadeur. Hortense lui répond que la vertu doit l'emporter sur la naissance, & que Lelio possédant toutes les qualités qui font un grand Roi, elle doit le préférer à tous les Amans du monde. Elle ajoute d'un ton plus badin; jeune, aimable, vaillant, généreux & sage, cet homme-là vous a donné son cœur, vous lui avez rendu le vôtre, c'est troc pour troc; & je crois

(1) La scène représente une salle où la Princesse de Barcelonne entre rêveuse, accompagnée de quelques femmes qui s'arrêtent au milieu du théâtre.

que vous avez fait là un fort bon marché. Comptons : dans cet homme-là, vous avez d'abord un Amant, enſuite un Miniſtre, enſuite un Général d'Armée, enſuite un Mari, s'il le faut. Voilà donc quatre hommes pour un, & le tout en un ſeul ; ce calcul-là mérite attention. Croyez moi, Madame, donnez à vos Sujets un Souverain vertueux, ils ſe conſoleront avec ſa vertu, du défaut de ſa naiſſance. La Princeſſe trouve comme de raiſon les conſeils d'Hortenſe excellens ; mais une mauvaiſe honte l'empêche de les ſuivre, elle ne peut ſe réſoudre à faire les avances ; Hortenſe leve ce ſcrupule, ſe charge de la déclaration, & s'applaudit de tout le bien qu'il en réſultera pour l'Etat, en lui donnant un Prince tel que Lelio, dont le mérite ne peut être comparé qu'à celui d'un inconnu qui l'a ſecourue dans le danger le plus preſſant de ſa vie. Arlequin paraît, cherchant ſon Maître qu'il a perdu, dit-il, dans ce tas de chambres où il ſe perd ſouvent lui-même ; il débite ſur le ſuperflu des Princes & les miſeres des Peuples, beaucoup de naïvetés qui ſont très-morales. Hortenſe rit ; il craint d'avoir dit quelque ſottiſe ; mais la Princeſſe le raſſure

& lui dit qu'elle ſe plait à voir ſa bonne humeur.

Comme elles le trouvent auſſi bavard que plaiſant, elles eſperent qu'il leur apprendra la naiſſance de ſon Maître, qui ſemble vouloir la cacher; mais Arlequin n'en eſt pas plus inſtruit qu'elles, & leur dit ſeulement qu'il l'a trouvé après un combat où il avait perdu tout ſon monde, qu'il l'a ſuivi en cette Cour, où la grandeur de Madame, l'a bien voulu favoriſer de ſa faveur; il ajoute que c'eſt un drôle de métier d'avoir un Maître qui a fait fortune, car tous les Courtiſans veulent être les Serviteurs de ſon Valet.

La Princeſſe voyant qu'elles ne peuvent rien en tirer, le quitte, & ſon Maître arrive; Arlequin après beaucoup de galimathias, l'inſtruit de la curioſité qu'a eue la Princeſſe.

ARLEQUIN.

Je ne ſerai pas fâché moi même de ſavoir au juſte qui vous êtes; car il y a par le monde tant de fripons, tant de vauriens qui courent pour attraper l'un & l'autre, & qui ont bonne mine comme vous . . . Mais non, je vous croirais plutôt un de ces Princes qui

s'amuſent à courir la pretentaine.

LELIO.

Sur quoi juges-tu que je pourrais être un Prince? Eſt-ce par ma magnificence?

ARLEQUIN.

Bon! belle bagatelle, tout le monde a de cela; mais par la mardi, perſonne n'a ſi bon cœur que vous, & il m'eſt avis que c'eſt la marque d'un Prince.

LELIO.

On peut avoir le cœur bon ſans être Prince, & pour l'avoir tel, un Prince a plus à travailler qu'un autre; mais je veux bien t'apprendre que je ſuis un homme de condition, qui voyage pour m'inſtruire & pour étudier les hommes.

ARLEQUIN.

Ma foi, cette étude-là ne vous apprendra que miſere; que ferez-vous de cette mauvaiſe connaiſſance-là?

LELIO.

Ils ne pourront plus me tromper.

ARLEQUIN.

Cela vous gâtera.

LELIO.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'en voyant les méchans, par dépit vous deviendrez méchant comme eux.

Lelio reſté ſeul, s'occupe des diſpoſitions favorables où la Princeſſe eſt à ſon égard, elles flattent ſon amour propre; mais le ſouvenir d'une inconnue qu'il a délivrée des mains des voleurs, l'empêche de s'y livrer tout entier.

Hortenſe vient lui faire part des intentions de la Princeſſe. L'étonnement leur fait un inſtant garder le ſilence. Ils ſe reconnaiſſent, ainſi que le ſpectateur l'avait prévu; Lelio lui parle de la triſteſſe où il fut plongé en la quittant, & qu'il a toujours conſervée depuis.

HORTENSE, *le regardant de côté.*

Vous ne m'avez donc point oubliée ?

LELIO.

Non, Madame, je ne l'ai jamais pu, & puiſque je vous revois, je ne le pourrai jamais; mais quelle était mon erreur quand je vous quittai ! je crus re-

cevoir de vous un regard dont la douceur me pénétra, mais je vois bien que je me ſuis trompé.

HORTENSE.

Je me ſouviens de ce regard-là, par exemple.

LELIO.

Hé! que penſiez-vous, Madame, en me regardant ainſi?

HORTENSE.

Je penſais apparemment que je vous devais la vie.

LELIO.

C'était donc une pure reconnaiſſance?

HORTENSE.

Il y a des momens où les regards ſignifient ce qu'ils peuvent; on ne répond de rien, on ne ſait pas trop ce qu'on y met, il y entre trop de choſes, & peut être de tout; tout ce que je ſais, c'eſt que je me ſerais bien paſſée de ſavoir votre ſecret.

LELIO.

Eh! que vous importe de le ſavoir, puiſque j'en ſouffrirai tout ſeul?

HORTENSE.

Tout ſeul ! ôtez-moi donc mon cœur; ôtez-moi ma reconnaiſſance; ôtez-vous vous-même ; que vous dirai-je ? Je me méfie de tout.

LELIO.

Il eſt vrai que votre pitié m'eſt bien dûe, j'ai plus d'un chagrin, vous ne m'aimerez jamais, & vous m'avez dit que vous étiez mariée.

HORTENSE.

Hé bien, je ſuis veuve; perdez du moins la moitié de vos chagrins. A l'égard de celui de n'être point aimé. . .

LELIO.

Achevez, Madame, à l'égard de celui-là.

HORTENSE.

Faites comme vous pourrez, je ne ſuis pas mal intentionnée. . . . . . Mais ſuppoſons que je vous aime, n'y a-t-il pas une Princeſſe qui croit que vous l'aimez, qui vous aime peut-être elle-même, qui eſt la Maîtreſſe ici, qui eſt vive, qui peut diſpoſer de vous & de moi ? A quoi donc mon amour aboutirait-il ?

LELIO.

Il n'aboutira à rien, dès lors qu'il n'est qu'une supposition.

HORTENSE.

J'avais oublié que je le supposais.

LELIO.

Ne deviendra t-il jamais réel?

HORTENSE, *s'en allant.*

Je ne vous dirai plus rien; vous m'avez demandé la consolation de m'ouvrir votre cœur, & vous me trompez. Au lieu de cela, vous prenez la consolation de voir dans le mien; je sai votre secret, en voilà assez; laissez-moi garder le mien si je l'ai encore.

Elle se sauve plutôt qu'elle ne sort; puis elle revient un instant après, & dit à Lelio: j'oubliais à vous informer d'une chose. La Princesse vous aime, vous pouvez aspirer à tout, je vous l'apprends de sa part, il en arrivera ce qu'il pourra, adieu. Elle veut s'échapper encore; mais Lelio l'arrête pour lui dire: Madame, ma réponse est que je vous adore, & je vais de ce pas la porter à la Princesse. Hortense l'arrête,

& lui dit: que voulez-vous que je fasse de ces sentimens?

LELIO.

Que vous les honoriez d'un peu de retour.

HORTENSE.

Je ne veux point, car je n'oserais.

LELIO.

Je réponds de tout, nous prendrons nos mesures & je suis d'un rang. . . ,

HORTENSE.

Votre rang est d'être un homme aimable & vertueux, c'est là le plus beau rang du monde; mais je ne vous aimerai point, je n'en conviendrai jamais: qui, moi? vous aimer . . . vous accorder mon amour pour vous empêcher de régner, pour causer la perte de votre liberté, peut-être plus! . . . mon cœur vous ferait-là de beaux présens; cachez votre tendresse, ne me demandez plus la mienne, vous vous exposeriez à l'obtenir. Je vous aime trop pour vous perdre, je ne peux pas mieux dire, adieu (*elle s'échappe*).

Lorsque Lelio se livre aux transports que lui cause l'amour d'Hortense, il est

interrompu par un Courtiſan qui vient lui demander baſſement ſa protection, & il le mépriſe, non parce qu'il ſait que ce Courtiſan a mal parlé de lui à la Princeſſe, mais par l'aviliſſement où il s'eſt réduit pour obtenir ſa faveur ; le Courtiſan inſiſte & lui offre ſa fille en mariage.

LELIO.

Votre fille devenir la femme d'un Avanturier ! Ah ! je vous demande grace pour elle, j'ai pitié de la victime que vous voulez ſacrifier à votre ambition ; c'eſt trop aimer la fortune.

Le COURTISAN.

Je crois offrir ma fille à un homme d'honneur, & d'ailleurs vous m'accuſez d'un plaiſant crime, d'aimer la fortune ; qui eſt-ce qui n'aimerait pas à gouverner ?

LELIO.

Celui qui en ſerait digne.

Le COURTISAN, *picqué.*

Ne vous flattez pas tant, l'on peut tomber de plus haut que vous n'êtes, & la Princeſſe vera clair un jour.

LELIO.

Ah! vous voilà dans votre figure naturelle, je vous vois le visage à présent, il n'est pas joli; mais cela vaut encore mieux que le masque que vous portiez tout-à-l'heure.

La Princesse arrive & offre à Lelio la place de Secrétaire d'Etat, qui était briguée par le Courtisan. Lelio se défend de l'accepter, mais la Princesse le presse & l'engage à lui donner la main pour la conduire à une fête que le Peuple lui donne pour le jour de sa naissance.

Le Courtisan Frédéric forme la résolution de perdre Lelio à quelque prix que ce soit. Il commence par vouloir séduire Arlequin, qui se défend longtems, malgré l'argent qu'il lui donne; mais il ne peut résister à une jolie fille qu'il lui promet. Il ouvre le second acte avec cette fille, qui lui fait accroire qu'elle a consulté un Devin, qui lui a prédit qu'elle épouserait un beau brunet, avec lequel elle serait fort heureuse, ce qui détermine Arlequin à trahir son Maître en faveur de Lisette, & de l'étoile qui lui annonce tant de bonheur.

Lelio arrive réveur & ſe promenant ſur le théâtre, & Arlequin l'épie.

ARLEQUIN, *à part.*

Il ne me voit pas, voyons ſa penſée.

LELIO.

Je tremble que la Princeſſe pendant la fête, n'ait ſurpris mes regards ſur la perſonne que j'aime.

ARLEQUIN, *à part.*

Il tremble à cauſe de la Princeſſe ; ce friſſon-là eſt une affaire d'Etat.

LELIO.

Sa jalouſie me la dérobera peut-être.

ARLEQUIN.

Oh ! oh! me la dérobera! il traite la Princeſſe de friponne; Monſieur le Conſeiller fera bien ſes orges de ce que je ramaſſe.

Cependant les ſcrupules lui reviennent depuis que la jolie fille eſt partie, & il ne peut ſe réſoudre à trahir un ſi bon Maître ſans ſon aveu ; il le lui demande. Lelio eſt indigné de la lâcheté de Fréderic ; mais il permet à Arlequin d'en profiter pour faire ſa fortune.

Lorſqu'il eſt parti, la Princeſſe parait ſuivie d'Hortenſe, qui la ſatisfait médiocrement ſur la maniere dont il a reçu ſa confidence. La Princeſſe a d'abord quelques ſoupçons ſur l'intelligence de ſa parente avec ſon Amant; mais ils ſe diſſipent bien-tôt, & elle les laiſſe enſemble après avoir dit à Lelio, que c'eſt à lui ſeul à décider ſi elle doit épouſer le Roi de Caſtille. Cette ſcène produit une de ces ſituations, qui ont été ſouvent répétées dans pluſieurs Tragédies, ſans en être moins intéreſſantes; celle-ci eſt très-vive, Lelio y jouit de tout l'embarras & de toute l'inquiétude dont Hortenſe eſt agitée par la tendreſſe & la crainte qu'elle reſſent pour lui; il finit par lui apprendre ſon rang, & lorſqu'ils ſont prêts à prendre de nouvelles meſures, l'Ambaſſadeur de Caſtille arrive conduit par Frédéric. Leur converſation eſt extrêmement vive, & le Prince traveſti y ſoutient avec beaucoup de dignité la nobleſſe de ſon caractere & même celle de ſon rang, ſans cependant ſe faire connaître, & il les quitte aſſez mécontents de lui.

Frédéric voudrait faire entrer l'Ambaſſadeur dans la conſpiration qu'il a faite contre Lelio; mais celui-ci s'en

défend parce qu'il a conçu beaucoup d'eſtime pour ce Miniſtre. Arlequin conſole Frédéric, par les bonnes nouvelles qu'il lui apporte, & il ne manque pas de les lui faire déclarer devant la Princeſſe qui parait. La Princeſſe indignée de la trahiſon qu'il fait à ſon Maître, le menace de le faire enfermer pour le reſte de ſes jours. Arlequin ſe prend à pleurer, & raconte à la Princeſſe tous les moyens dont Frédéric s'eſt ſervi pour le ſéduire; ce fourbe veut le nier, mais Arlequin montre la bague que ce Courtiſan lui a donnée, & dit à la Princeſſe, ſi on vous donnait autant d'argent, de penſions, de bagues, & un joli garçon, eſt-ce que vous y pourriez tenir?

La naïveté d'Arlequin ne montre pas moins ſon innocence, que les préſens & l'embarras de Frédéric ne prouvent ſes artifices; & la Princeſſe indignée, ſe retire après l'avoir menacé de la punition qu'il mérite. Hortenſe veut la ſuivre, mais elle la refuſe. Frédéric prie Hortenſe, d'obtenir ſa grace; mais celle-ci lui répond, que la plus grande que l'on puiſſe accorder à un méchant comme lui, eſt celle de lui ôter la vie, pour le délivrer du malheur d'être dé-

tefté de tous les hommes. Lelio arrive étonné de l'accueil que les Gardes & les Courtifans lui font depuis un inftant ; mais on lui apprend tout ce qui s'eft paffé. Frédéric cherche à fe juftifier par des raifonnemens fort adroits, & des difcours fort captieux, par lefquels il prétend que fon but a toujours été le bien de l'État. Lelio lui pardonne avec générofité, & Arlequin dit en pleurant, il n'y aura donc que moi qui refterai un fripon, faute de favoir faire une harangue. Lelio & Hortenfe finiffent l'acte par une converfation fort tendre, mais qui ne décide de rien, comme c'eft la coutume des Amoureux qui n'ont d'efprit que pour exprimer leur paffion.

Au troifieme acte la Princeffe fe fert d'Arlequin, pour porter à Lelio une lettre, qu'elle lui ordonne de remettre de la part d'Hortenfe, & de lui apporter la réponfe que Lelio lui fera.

Les Rivalles ont enfemble une converfation auffi embarraffante que leur fituation eft forcée ; comme la Princeffe n'a point encore reçu la réponfe qu'Arlequin doit lui remettre, elle n'ofe fe livrer tout entiere à la jaloufie que lui infpire Hortenfe ; mais Arlequin lui remet la lettre devant elle, & la Princeffe

outrée, sort pour méditer sa vengeance. Hortense reste livrée au désespoir, & ne sachant plus à qui s'adresser, elle prie Frédéric, qui paraît, de leur être favorable; mais ce Courtisan qui vient d'apprendre la disgrace de Lelio, insulte à ses malheurs & se promet bien, toujours pour l'intérêt de l'Etat, de ne rien oublier pour le perdre; Hortense est plus heureuse auprès de l'Ambassadeur de Castille, dont l'ame est plus généreuse que celle de Frédéric. Et dès que la Princesse paraît, il lui parle en faveur de Lelio, qui avait déjà trouvé grace devant elle; elle le fait appeller, & son amour cédant à sa générosité, elle lui accorde la main d'Hortence, & promet la sienne au Roi de Castille, dont elle conçoit, dit-elle, une idée bien favorable sur le choix qu'il fait faire de ses Ministres.

L'AMBASSADEUR, *l'interrompant.*

Madame, il ne me sierait pas d'en entendre davantage, c'est le Roi de Castille lui-même qui reçoit le bonheur dont vous le comblez.

La PRINCESSE.

Vous Seigneur! ma main est bien

due à un Prince qui la demande d'une maniere si galante & si peu attendue.

LELIO.

Pour moi, Madame, il ne me reste plus qu'à vous jurer une reconnaissance éternelle; vous trouverez dans le Prince de Leon, tout le zele qu'il eut pour vous en qualité de Ministre, je me flatte qu'à son tour le Roi de Castille voudra bien accepter mes remercimens.

LE ROI DE CASTILLE.

Prince, votre rang ne me surprend point, il répond aux sentimens que vous m'avez montrés, &c.

Cette Piece fit beaucoup de plaisir; elle eut dix-huit représentations, & l'on ne reprocha à M. de Marivaux, que d'y avoir mis trop d'esprit. Il l'a mise depuis en cinq actes, c'est la premiere qui ait été donnée au théâtre Italien sans être affichée, pour éviter la cabale dont elle était menacée. M. de Boissi s'est depuis servi plusieurs fois de cette ruse avec succès.

AMADIS LE CADET.

Parodie en un acte, 24 Mars 1724. (1)

D'AMADIS DE GRECE.

AMADIS le cadet paraît en guêtres & en redingotte, & le Prince de Thrace, en chemise & en bonnet de nuit; celui-ci demande à Amadis, qui peut lui mettre la puce à l'oreille si matin? Vous sortez, lui dit-il, furtivement d'un Château où l'on vous traite à bouche que veux-tu, sans vous demander un sol, comme un gascon sortirait d'une auberge après trois mois de crédit. Amadis tire de sa poche le Portrait de sa Maîtresse & chante :

Considére bien l'objet
De la peine que j'endure.

Le PRINCE.

Et comment voir ce Portrait?
Ture lure,
Pendant cette nuit obscure
Robin ture lure, lure.

(1) Le théâtre représente une nuit dans un Jardin.

AMADIS

Il a ma foi raiſon, il me manque une lanterne; mais partons, j'ai hâte.

Le PRINCE.

Je vais faire mon pacquet (1), au moins je ne vous quitte pas ſans vous rendre raiſon de mon départ; (*bas*) allons avertir l'amoureuſe Meliſſe, de la banqueroute d'Amadis.

Amadis ſeul, chante: dormez roulette, &c.

La nuit ſe diſſipe, une clarté magique éclaire les Jardins, & une Troupe ruſtique envoyée par Meliſſe, vient s'oppoſer au départ d'Amadis.

AIR: *Je ne ſuis né ni Roi, ni Prince.*

Quel ſpectacle ! qui vous appelle ?
D'où vient qu'une clarté nouvelle
Eclate ici de toutes parts ?
Quel jour à la nuit fait la nique ?
Ce ſont, je crois, des Savoyards,
Avec la lanterne magique.

Un Lutin lui dit: nous ſommes des

(1) Dans l'Opéra, le Prince de Thrace s'en va à propos de rien.

garçons d'un lendemain de nôce, si vous voulez, nous vous régalerons de la bonne Vielle du Pays.

AMADIS.

Je suis pressé d'aller voir ma Niquette;
J'ai pour cela délogé sans trompette;
Mais que je trouve une Musette,
Je ne partirai jamais.

Melisse arrive en déshabillé, & dit aux Acteurs du divertissement qui se disposent à chanter, retirez-vous vous autres, vous chanterez & vous danserez quand cela sera plus de saison. (*à Amadis.*) Je t'avais envoyé ces Violons & ces Vielles, pour t'amuser pendant que je me coëfferais; mais j'ai réfléchi que tu pourrais n'être pas assez enfant pour baguenauder avec des Paysans, lorsque tu t'échappes la nuit de chez moi, & je viens te chercher sans mon panier & mes pompons.

AMADIS, *à part.*

C'est ma faute, si j'essuye ses reproches, il ne tenait qu'à moi de m'en aller, & cela aurait épargné bien de l'ennui au Public.

Melisse continue à lui faire des re-

proches ſur l'amour qu'il a pour Niquette ; il en convient, s'obſtine à partir, & Meliſſe le conduit avec des imprécations, & lui prédit que ſes épaules pâtiront des ſottiſes de ſon cœur.

Le théâtre change & repréſente le Perron enflâmé de la gloire de Niquette; il eſt défendu par des Huiſſiers, des Archers, & des Procureurs.

SCARAMOUCHE, *en Géant, Procureur.*

AIR : *Prenez garde à votre Cotillon.*

Archers, Sergens & Procureurs,
Monſtres choiſis pour défenſeurs
De Niquette & de ſa priſon ;
Mes amis, prenez bien garde
A ſon beau Cotillon.

Le CHŒUR D'ARCHERS.

Mes amis, prenons bien garde
A ſon beau Cotillon. . . .

Le GÉANT.

Il y a par le monde un certain quidam, qui veut, dit-on, revendiquer la gentille Niquette, & la retirer de notre Greffe où nous l'avons dépoſée avec une liaſſe de Princeſſes enchantées, que nous avons toutes paraphées *ne varientur*,

Le CHŒUR.

Mes amis, prenez bien garde
A ſon beau Cotillon.

Un Huiſſier accourt avertir qu'Amadis n'eſt pas loin.

Le GÉANT.

S'il nous bat, nous verbaliſerons, c'eſt la pratique & la coutume. Rangeons-nous en bon ordre, & ne branlons pas que nous n'ayons reçu au moins chacun cent coups de canne; il faut toujours mettre les gens dans leur tort.

Le PRINCE DE THRACE.

Quel ſpectacle! des Archers, des Procúreurs, & un grand feu! apparemment, voilà les Enfers.

AMADIS.

Quoi! Je trouve encore un Géant! ils ne finiſſent pas.

Le PRINCE.

Oui, vous voyez un Procureur qui ne ferait qu'une bouchée du patrimoine de vingt familles.

Le Prince s'aſſied par terre, les bras

croiſés, tandis qu'Amadis combat le Géant & ſa ſuite, & les met tous en fuite. Il veut après, paſſer le Perron enflâmé, au-deſſus duquel il y a cette inſcription.

L'Amant le plus généreux
Peut ſeul paſſer dans ces feux.

Amadis s'y diſpoſe; mais le Prince l'arrête en lui diſant :

Combats dans le Prince de Thrace, ton Rival & ton Ennemi.

AMADIS.

Conte-moi donc quelle furie
Peut contre moi te tranſporter ?

Le PRINCE.

Lorſque je veux t'ôter la vie,
C'eſt bien le tems de jabotter.

AMADIS.

Je ne punirai ton amour
Et ton deſſein feroce,
Qu'en te forçant d'être en ce jour,
Un garçon de ma nôce.

Amadis paſſe au travers du Perron enflâmé, le Prince veut le ſuivre; mais il eſt repouſſé par un Lutin, qui met le feu à ſa Perruque. Le Perron ſe briſe au

bruit du tonnerre, & Niquette paraît dans sa gloire tenant Amadis par la main, au milieu des Chevaliers, Princes & Princesses enchantés; après qu'ils ont chanté fort long-tems, Niquette s'avise de dire : mais je crois que nous serions plus sagement de déménager sans bruit, que de nous amuser à danser des sarabandes & chanter des brunettes dans un tems où la cruelle Melisse peut nous surprendre.

En effet, elle paraît dans un nuage montée sur un Dragon; elle fait enlever Niquette par des Démons, & Amadis la suit en pleurant.

Le théâtre change & représente une plaine coupée de quelques ruisseaux, au milieu desquels on voit la Fontaine de Vérité d'Amour, ornée de colonnes & de statues. Amadis y regarde & voit son Rival cajoler Niquette, il se jette sur un lit de gason & s'y pâme de douleur; Melisse paraît & chante.

Eh bien, es-tu contente, Inhumaine Melisse ?
Cruelle, assouvis-toi de son dernier supplice.
Ciel ! tout mourant qu'il est, qu'il m'inspire d'amour !
Ah ! s'il se portait bien, que ferais - je en ce jour?

Amadis

Amadis, Amadis, ſe peut-il qu'un Héros tombe dans un pareil évanouiſſement? Amadis ... Amadis, quand ce ſerait une femme, Amadis, Amadis. ...

AMADIS, *ſe réveillant.*

Et je vis, pendant que j'ai à mon côté un ſabre de Damas! allons, mourons; expédions cette petite affaire.

MELISSE, *l'arrêtant par le bras.*

Tout beau, Amadis, tout beau.

AMADIS.

AIR: *J'ai fait une Maîtreſſe.*

Mes maux ſont votre ouvrage,
Je ſens qu'à chaque inſtant
Je vous hais davantage.

MELISSE.

Que ce vers eſt galant!
Tu contrains peu ta haine;
Après des mots ſi doux,
Par ma foi, notre ſcène
Doit finir par des coups.

Je n'appellerai pourtant pas encore les Diables, il faut les épargner ici, on les fatigue aſſez à l'Opéra; mais viens

dans mon Palais, tu y verras ta Niquette entre les bras de ton Rival.

Le théâtre change & repréſente une belle campagne, où l'on voit Niquette & le Prince de Thrace, qui paraît être Amadis à ſes yeux.

NIQUETTE.

A qui en avez-vous, mon cher Amadis ? Tout nous favoriſe. Meliſſe eſt converti & nous permet de nous marier ; & qui plus eſt, de nous aimer.

AIR : *Eſt-ce ainſi qu'on prend les Belles ?*

Que je vous dois de reproches !
Pourquoi cet air interdit ?
Quoi ! vos mains dans vos poches,
Et rien ne vous dégourdit !
Eſt-ce ainſi qu'on prend les belles ?
Lon, lan, la,
Au gué, lon, la.

Le PRINCE, *paraiſſant Amadis.*

AIR : *De mon pot je vous en répond.*

Si j'étais moins amoureux,
Je ſerais plus heureux ;
Mon trouble eſt l'effet de ma flâme.
Ne creuſez point ceci, Madame,

De mon cœur je vous en répond,
De mon minois, non, non.

NIQUETTE.

AIR : *Ne m'entendez-vous pas.*

Nous ſommes ſeuls, hélas !
Et vous faites la mine ;
Qui diantre vous chagrine ?
Nous ſommes ſeuls, hélas !
Ne m'entendez-vous pas ?

A quoi rêvez-vous, mon cher Amadis ? je ne vous cauſe que des diſtractions ; venez voir une fête de Matelots que Meliſſe a fait préparer pour notre nôce.

Le PRINCE.

Une fête de Matelots en pleine campagne, & pour une nôce ; il aurait été plus convenable de raſſembler une troupe de Traiteurs ; allons voir cette judicieuſe fête marine. J'y trouverai peut-être Amadis, car il aime à baliverner ; ſi je le rencontre, il faudra lui demander fierement un tête à tête ... Mais ne ferai-je pas mieux de profiter de celui que j'ai actuellement avec Niquette ? ... Sortons ſans dire adieu, &

allons rougir quelque part de mon imbécillité.

Niquette reſte étonnée de tant de ſottiſes ; mais elle l'eſt bien davantage, lorſque Meliſſe lui apprend que ce n'étoit que le Prince de Thrace, ſous la figure d'Amadis, & qu'il vient d'être tué par le véritable. Elle le fait amener avec les menottes.

NIQUETTE.

Ah ! mon cher Amadis, où vous mene-t-on ?

AMADIS, *pleurant.*

Que ſais-je ? peut-être aux galeres, j'en ai déjà la petite-oye.

Niquette s'évanouit, & Amadis tombe aux pieds de Meliſſe, qui dit :

Ma foi, ſans les enchantemens,
Sans les évanouiſſemens,
Notre Roman n'eût duré guère,
Tous trois nous n'aurions ſu que faire.

AMADIS.

A la fin je mourrai ſérieuſement.

Meliſſe évoque les mânes du Prince de Thrace, & chante :

Prince de Thrace, à ma priere,
Reſſuſcite & viens m'appuyer,
Quoique tu ſois peu néceſſaire
Pour aſſommer un Priſonnier.

L'OMBRE DU PRINCE.

En mauvais rôle tu m'épuiſes,
Je viens pour punir ton tranſport,
Des Amans que tu tyranniſes
T'annoncer enfin l'heureux ſort.

MELISSE.

Va-t-en à tous les Diables, maudit Trépaſſé, qu'ai-je affaire de toi pour me venger? N'ai-je pas un poignard à la main? & cette main ne vaut-elle pas mieux que celle d'un défunt!

NIQUETTE.

Ah! ma chere tante Zirphée, où êtes-vous? Vous avez bien la mine de nous apporter de la moutarde après-dîner.

Meliſſe veut frapper Niquette; mais elle eſt arrêtée par un pouvoir inviſible.

NIQUETTE.

Que vois-je? C'eſt enfin ma tante Zirphée; on voit bien qu'elle eſt venue à pied à notre ſecours, car ſi elle avait

été portée sur un nuage, elle aurait fait plus de diligence.

Car ma tante, car ma tante,
Comme tante d'Opéra,
Est une tante obligeante.

AMADIS, *se jettant à son col.*

Ah! ma tante! ah! ma tante!

ZIRPHÉE.

Mais, mon neveu, vous m'étouffez!

MÉLISSE, *à part.*

Perfectionnons ma vengeance, & donnons à ces futurs une fête qui les dégoûte du mariage. (*aux Amans.*) O ça, mes enfans, pour marque d'une parfaite réconciliation, je veux vous donner cette fête d'un lendemain de nôces, dont je prétendais tantôt régaler Amadis, lorsqu'il est sorti de chez moi si malhonnêtement; ce divertissement sera ici moins déplacé.

Les filles & les garçons du lendemain de nôces, dansent & chantent:

L'Hymen surfait à nos desirs,
Il ne tient pas ce qu'il avance;
On s'attend à de grands plaisirs,

Ils ſont plus petits qu'on ne penſe.
Quel rabais le lendemain ! &c.

*

L'Hymen a des fruits aigres - doux ,
Qui viennent plutôt qu'on ne penſe ;
Tel aujourd'hui ſe fait Epoux ,
Qu'on fait, contre ſon eſpérance,
Pere , dès le lendemain , &c.

Cette Parodie eſt de Fuſelier, elle fut faite à la repriſe de cet Opéra, du 2 Mars 1724. Elle fut très-bien reçue du Public, qui la regarda comme une très-bonne critique du Poëme d'Amadis de Grèce, dont Lamotte était l'Auteur; celui du Mercure était ſans doute ſon ami, car il n'y a que cette circonſtance qui puiſſe juſtifier l'éloge exceſſif qu'il fait de cet Opéra, & le mépris outré qu'il montre pour cette Parodie, qui fut jouée huit fois avant Pâques, & dix après.

Cette Piece eſt la derniere de Fuſelier, qui en a fait un grand nombre pour tous les théâtres de Paris; celles qu'il a données à l'Opéra, ſont :

Les Amours déguiſés, Ballet en trois actes, avec un prologue, muſique de Bourgeois, 1713.

Hypsise & Jason, Entrée ajoutée au Ballet précédent, musique du même, 1714.

Arion, Tragédie en cinq actes, avec un prologue, musique de M. Matho, 1714.

Les Ages, Ballet en trois actes, avec un prologue, musique de M. Campra, 1718.

Les Fêtes Grecques & Romaines, Ballet héroïque en trois actes, avec un prologue, musique de Colin de Blamont, 1723.

La Reine des Peris, Comédie Persanne en cinq actes, avec un prologne, musique de M. Aubert, 1725.

Les Amours des Dieux, Ballet héroïque en quatre actes, avec un prologue, musique de M. Mouret, 1727.

Les Amours des Déesses, Ballet héroïque en trois actes, avec un prologue, musique de M. Quinault, 1729.

L'Aurore & Cephale, quatrieme Entrée ajoutée au Ballet précédent, musique du même, 1729.

Le Caprice d'Erato, divertissement d'un acte, musique de M. Colin de Blamont, 1730.

La Fête de Diane, nouvelle Entrée ajoutée au Ballet des Fêtes Grecques

& Romaines, musique du même.

Les Indes Galantes, Ballet en trois actes, avec un prologue, musique de M. Rameau, 1735.

Les Sauvages, Entrée ajoutée au Ballet des Indes Galantes, musique du même, 1736.

L'Ecole des Amans, Ballet en trois actes avec un prologue, musique de M. Nieil, 1744.

Les Sujets indociles, Entrée ajoutée au Ballet de l'Ecole des Amans, musique du même, 1745.

Le Carnaval du Parnasse, Ballet héroïque en trois actes, avec un prologue, musique de M. Mondonville, 1749.

POUR LA SCENE FRANÇAISE.

Cornélie, Vestale, Tragédie, 1713.

Momus Fabuliste, ou les nôces de Vulcain, Comédie en un acte en prose, 1719.

Les Amusemens de l'Automne, divertissement composé de deux Pieces, d'un acte en prose, chacune précédée d'un prologue aussi en prose, 1725.

Le Procès des sens, Comédie en un acte en vers, 1732.

AU THÉATRE ITALIEN.

L'Amour, Maître de langue, Comédie en trois actes, précédée d'un prologue, intitulé *la Mode*, 1718.

La Méridienne, Comédie en un acte, avec un divertissement, 1719.

Le Mai, Comédie en un acte, suivie d'un divertissement, 1719.

La Mode, Comédie en un acte, suivie d'un divertissement, 1719.

La Rupture du Carnaval & de la Folie, Parodie en un acte de la Comédie-Ballet du Carnaval & la Folie, 1719.

Le Faucon, Comédie en un acte, 1719.

Melusine, Comédie en trois actes, avec trois divertissemens, 1719.

Hercule filant, Parodie en un acte, de la Tragédie Lyrique d'Omphale, précédée d'un prologue, 1722.

Les nôces de Gamache, en un acte, 1722.

Le vieux monde ou Arlequin somnambule, en un acte, 1722. Ces deux Pieces précédées d'un prologue, & suivies de divertissemens.

Arlequin Persée, Parodie en trois

actes, de la Tragédie Lyrique de Persée, 1722.

Le Serdeau des Théâtres, Comédie critique en un acte, 1723.

Parodie, Tragi-Comédie critique, en un acte, 1723.

Les Saturnales ou le Fleuve Scamandre, Comédie en Vaudevilles & en trois actes, précédée d'un prologue, 1723.

Le Débris des Saturnales; Comédie en Vaudevilles & en un acte, 1723.

Amadis le cadet, Parodie en un acte de la Tragédie Lyrique d'Amadis de Grece, 1724.

Momus exilé ou les Terreurs paniques, Comédie en prose & en un acte, critique du Ballet des Élémens, 1725.

La Bague Magique, Comédie en un acte en prose, 1726.

Louis Fuselier était né à Paris; cet Auteur abondant mettait dans ses ouvrages plus de vivacité que de correction; aussi eut-il plus de chûtes que de succès, ce qui ne prouve rien contre son talent; mais seulement le peu d'estime qu'il avait pour le Public, qui avait applaudi les Pieces dont il faisait le moins de cas, & rejetté celle qu'il avait

le plus travaillées. Il eut part encore au Mercure, depuis la fin de 1744, jusqu'au mois de Septembre 1752, qu'il mourut âgé de 80 ans.

LA FAUSSE SUIVANTE

OU LE FOURBE PUNI.

Comédie en trois actes en prose, 8 Juillet 1724. (1)

UNE Dame de Paris à qui l'on veut faire épouser Lelio, veut le connaître avant de s'unir à lui; elle se travestit en Cavalier, sans avoir mis personne dans son secret, hors un vieux Domestique dont elle connaît la discrétion; ce Domestique appellé Frontin, retrouve dans le village où se passe la scène, un de ses anciens amis, nommé Trivelin, à qui il demande comment il a passé son tems depuis qu'ils ne se sont vûs.

TRIVELIN.

Tantôt Maître, tantôt Valet, toujours prudent, toujours industrieux,

---

(1) La scène est dans un village auprès de Paris.

ami des fripons par intérêt, ami des honnêtes gens par goût, traité poliment ſous une figure, menacé d'étrivieres ſous une autre, changeant à propos de métier, d'habits, de caracteres, de mœurs; riſquant beaucoup, réſiſtant peu, libertin dans le fond, réglé dans la forme; démaſqué par les uns, ſoupçonné par les autres; à la fin équivoque à tout le monde. J'ai tâté de tout; mes Créanciers ſont de deux eſpeces; les uns ne ſavent pas que je leur dois, les autres le ſavent & le ſauront long-tems. J'ai logé par-tout, ſur le pavé, chez l'Aubergiſte, au Cabaret, chez le Bourgeois, chez l'homme de qualité, chez moi, chez la Juſtice, qui m'a ſouvent recueilli dans mes malheurs; mais ſes appartemens ſont trop triſtes, & je n'y faiſais que des retraites forcées. Enfin, mon ami, après quinze ans de ſoins, de travaux & de peines, ce malheureux paquet eſt tout ce qui me reſte, voilà ce que le monde m'a laiſſé. L'ingrat! après ce que j'ai fait pour lui, tout ce paquet ne vaut pas une piſtole.

Il lui apprend encore qu'il était au ſervice d'un amateur de l'antiquité, dont la femme aimait tout le contraire; lui,

Trivelin, concilia les deux goûts, en aimant le vin vieux & les jeunes filles. Tout le reste de la scène porte sur la fameuse querelle qui régnoit alors entre les Partisans des anciens & ceux des modernes. Frontin finit par arrêter Trivelin au service de son Maître ou plutôt de sa Maîtresse, dont il laisse échapper une partie du secret; mais comme il lui fait mystere de sa qualité, & que le nom de Suivante, n'inspire pas beaucoup de respect à Trivelin, il en agit un peu cavaliérement avec le prétendu Chevalier, qui se voyant découvert, s'assure de son secret autant qu'elle le peut, en lui donnant quelques Louis.

Le faux Chevalier est supposé avoir déjà lié une amitié assez intime avec Lelio, & avoir donné dans les yeux à la Comtesse. Lelio s'ouvre à lui & lui demande s'il n'est pas trop scrupuleux sur une infinité de bagatelles qui arrêtent les sots. Il lui demande, par exemple, si un Amant qui duppe sa Maîtresse pour se débarrasser d'elle, lui en paraît moins honnête-homme.

Le PRÉTENDU CHEVALIER.

Quoi! il ne s'agit que de tromper une femme?

LELIO.

Non vraiment.

Le CHEVALIER.

De lui faire une perfidie ?

LELIO.

Rien que cela.

Le CHEVALIER.

Je croyais pour le moins que tu voulais mettre le feu à une ville. Eh ! comment donc ! trahir une femme, c'eſt avoir une action glorieuſe par devers ſoi.

LELIO, *gaiement.*

Oh ! parbleu, puiſque tu le prends ſur ce ton-là, je te dirai que je n'ai rien à me reprocher, & ſans vanité, tu vois un homme couvert de gloire.

Lelio pouſſe le Chevalier plus loin, & lui demande s'il ne ſerait pas homme à profiter d'une occaſion que le ſort lui préſenterait pour s'établir & ſe mettre en poſſeſſion d'une femme aimable & de douze mille livres de rente. Le Chevalier ſe montre de ſi bonne compoſition, que Lelio acheve de lui ouvrir ſon cœur ; il lui apprend que, malgré

l'engagement qu'il a avec la Comteſſe, il prête l'oreille à des propoſitions qu'on lui fait d'un autre mariage, avec une Dame de Paris, qui a deux fois autant de bien. Le Chevalier lui demande d'où vient qu'il fait cette infidélité à la Comteſſe, & veut ſavoir de lui adroitement, ſi ce ſont les charmes de la Dame de Paris qui lui ont donné dans la vûe. Point du tout, répond Lelio, je ne connais pas cette derniere; mais je prétends épouſer ſon bien plutôt que ſa perſonne. Le reſte de la converſation roule ſur le même ton, & eſt plus que ſuffiſant pour engager le prétendu Chevalier à s'applaudir de la précaution qu'il a priſe.

Il continue avec la Comteſſe ſur le ton de galanterie, ſur lequel Lelio a monté la converſation en la quittant, il le porte juſqu'à faire une déclaration à la Comteſſe, qui la reçoit d'aſſez bonne grace, & cet acte eſt terminé par un divertiſſement de Payſans qui chantent pluſieurs couplets, dont voici les ſeuls paſſables.

Un PAYSAN.

Que dis-tu, gente Mathurine,
De cette nôçe que tu vois?

T'agace-t-elle un peu ? pour moi
Il me femble voir à ta mine,
Que tu fens un je ne fai quoi :
L'ami Lucas & la Coufine,
Riront tant qu'ils pourront tous deux,
En fe gauffant des Médifeux;
Dis la vérité, Mathurine,
Ne ferais-tu pas bien comme eux ?

MATHURINE.

Voyez le biau difcours à faire !
De demander en pareil cas,
Que fais-tu ? Que ne fais-tu pas ?
Eh ! Colin, fans tant de myftere,
Marions-nous, tu le fauras;
A préfent fi j'étais fincere,
Je vais fouvent dans le valon,
Tu m'y fuivrais, malin garçon,
On n'y trouve point de Notaire,
Mais on y trouve du gafon.

Trivelin s'applaudit d'avoir trouvé une condition qui lui procure beaucoup d'argent & une jolie Maîtreffe, car la fauffe Suivante a été obligée de fe prêter à fa galanterie, pour ne pas fe découvrir tout-à-fait. La Comteffe & Lelio ont une converfation enfemble, dans laquelle la premiere met

beaucoup de coquetterie & Lelio beaucoup de mauvaiſe foi, par la jalouſie qu'il affecte; de propos en propos, ils s'aigriſſent au point qu'ils ſe ſéparent très-mécontens l'un de l'autre, du moins en âpparence de la part de Lelio, qui ne demande pas mieux que d'avoir d'un côté le dédit, & de l'autre, épouſer les douze mille livres de rente. Trivelin vient le trouver, & fait avec lui une ſcène très-plaiſante, mais qui eſt trop longue pour être tranſcrite, & qui porte ſur une fourberie de Trivelin qui croit trahir le Chevalier, en apprenant à Lelio qu'il eſt amoureux de la Comteſſe; mais celui-ci récompenſe ſi mal ſon zele, & reçoit cette nouvelle d'une maniere ſi indifférente, qu'il le ſoupçonne d'être d'intelligence avec ſon Maître. Pour s'en aſſurer, il s'adreſſe à Arlequin, Valet de Lelio, qui ne peut lui donner aucun éclairciſſement.

Le Chevalier reproche à Trivelin, l'indiſcrétion qu'il a eue envers Lelio; Trivelin s'en excuſe en avouant ſon tort, & en convenant de bonne foi que c'était pour gagner quelqu'argent dont il avait beſoin. Le Chevalier le lui donne de bon cœur, en lui recommandant

de mieux garder ſon ſecret; mais Arlequin qui l'a écouté, tend la main & prend l'argent, ce qui oblige le Chevalier à payer ſon nouveau confident. La Comteſſe ſurvient, & le faux Chevalier qui s'apperçoit aiſément des progrès qu'il fait à chaque inſtant ſur ſon cœur, ſe plait à la pouſſer à bout.

La COMTESSE.

Eh bien, que voulez-vous ?

Le CHEVALIER.

Vous plaire.

La COMTESSE.

Il faut eſpérer que cela viendra.

Le CHEVALIER.

Moi, me jetter dans l'eſpéranceJe ne donne point dans un pays perdu, je ne ſaurais où je marche.

La COMTESSE.

Marchez, marchez, on ne vous égarera pas.

Le CHEVALIER.

Donnez-moi votre cœur pour compagnon de voyage, & je m'embarque.

La COMTESSE.

Nous n'irions peut-être pas loin.

Le CHEVALIER.

Par où devinez-vous cela ?

La COMTESSE.

C'est que je vous crois volage.

Le Chevalier la rassure avec vivacité, & lui montre des craintes bien contraires fondées sur le peu d'espérances que son peu de mérite lui laisse concevoir.

La COMTESSE.

Eh bien, fiez-vous à moi, je suis généreuse, je vous ferai grace.

Le CHEVALIER.

Rayez le peut-être, ce que vous dites en sera plus doux.

La COMTESSE.

Laissons-le, il n'est peut-être là que par bienséance.

Le CHEVALIER.

Le voilà un peu mieux placé, par exemple.

La COMTESSE.

C'eſt que j'ai voulu vous raccommoder avec lui.

Le CHEVALIER.

Venons au fait, m'aimerez-vous ?

La COMTESSE.

Mais au bout du compte, m'aimez-vous vous-même ?

Le Chevalier employe tous les lieux communs de l'amour ou plutôt de la galanterie.

La COMTESSE.

En voilà aſſez, rendez-moi ma main; elle n'a que faire là, vous parlerez bien ſans elle.

Le CHEVALIER.

Vous me l'avez laiſſé prendre, laiſſez moi-la garder.

La COMTESSE.

Courage, j'attends que vous ayez fini.

Le CHEVALIER.

Je ne finirai jamais;

La COMTESSE.

Vous me faites oublier ce que j'avais à vous dire. . . . Revenons: vous m'aimez, voilà qui va fort bien; mais comment ferons-nous? Lelio eſt jaloux de vous.

Le CHEVALIER.

Moi je le ſuis de lui, nous voilà quittes.

La COMTESSE.

Il a peur que vous ne m'aimiez.

Le CHEVALIER.

C'eſt un nigaud d'en avoir peur, il devrait en être ſûr.

La COMTESSE.

Il craint que je ne vous aime.

Le CHEVALIER.

Il fallait lui dire que vous m'aimiez, pour le guérir de ſa crainte.

La COMTESSE.

Lelio commence bien à me déplaire.

Le CHEVALIER.

Qu'il acheve donc, & nous laiſſe en repos.

La COMTESSE.

C'eſt le caractere le plus ſingulier!

Le CHEVALIER.

L'homme le plus ennuyant !

La COMTESSE.

Et bruſque avec cela, toujours inquiet; je ne ſais quel parti prendre avec lui.

Le CHEVALIER.

Le parti de la raiſon.

La COMTESSE.

La raiſon ne plaide plus pour lui, non plus que le cœur.

Le CHEVALIER.

Il faut qu'il perde ſon Procès.

La COMTESSE.

Il en faudra venir-là.

Le CHEVALIER.

Oui; mais de votre cœur, qu'en ferez-vous après?

La COMTESSE.

De quoi vous mêlez-vous?

Le CHEVALIER.

Parbleu, de mes affaires.

La Comteſſe ne bat plus que d'une aîle, le Chevalier la preſſe, & lui fait prononcer le mot deſiré, de la maniere la moins équivoque.

Le CHEVALIER.

Je ſuis content.

La COMTESSE.

J'étais pourtant venue pour vous dire de me quitter, Lelio m'en avait priée.

Le CHEVALIER.

Laiſſons-là Lelio, ſa cauſe ne vaut rien.

Lelio les ſurprend & feint beaucoup de colere, la Comteſſe s'en offenſe, ſe retire, & Lelio eſt enchanté du train que prennent ſes affaires.

A la premiere ſcène du troiſieme acte, Arlequin fait ſoupçonner à Lelio le ſexe du Chevalier, celui-ci s'adreſſe à Trivelin, pour en être mieux éclairci ; mais il n'a pas aſſez bien payé ce fourbe, de la premiere confidence qu'il lui a faite, pour en obtenir une ſeconde. Trivelin ſe mocque de lui, & il le congédie

gédie ſans pouvoir en rien tirer. Lelio pour aſſurer ſes ſoupçons, veut faire mettre l'épée à la main au Chevalier; mais loin d'être intimidé, celui-ci le reçoit en brave; & Lelio eſt retombé plus que jamais dans ſon incertitude, lorſqu'Arlequin vient tout découvrir. Le Chevalier eſt obligé d'avouer ſon déguiſement; mais il ne découvre point ſon rang, & il ſe donne ſimplement pour la Suivante de la Dame de Paris, que Lelio doit épouſer, & qu'il a chargée d'éprouver ſon caractere. Lelio l'engage à lui en rendre un bon compte, & il lui offre 2000 écus avec ſon amitié.

Le CHEVALIER.

Oh! pour cette nippe-là, je vous la troquerai pour cinquante piſtoles.

LELIO.

Contre cent, ma chere fille.

Le CHEVALIER.

Vous êtes généreux, car elle ne les vaut pas.

Lelio lui donne ſa bague pour les cent piſtoles du troc; mais le Chevalier veut ſa ſûreté pour les deux mille écus, & Lelio lui remet le dédit de

trente mille livres que lui a fait la Comteſſe: ils ſe ſéparent lorſqu'elle arrive. Le Chevalier continue à lui parler d'amour & à la preſſer ſi vivement, qu'elle eſt obligée de lui avouer qu'elle a pris des engagemens avec Lelio. Leur ſcène eſt encore fort longue, & remplie d'équivoques adroites ſur l'erreur où la Comteſſe eſt, du ſexe du prétendu Chevalier; enfin il lui tourne la tête au point qu'elle conſent à perdre les dix mille écus de bon cœur. Le Chevalier la raſſure ſur cet objet, lui recommande de feindre de vouloir toujours épouſer Lelio, & lui promet de lui faire rentrer ſon dédit. La Comteſſe ſuit exactement ce conſeil, & le fourbe Lelio ſe trouve très-embarraſſé. Il croit ſe tirer d'affaire à force d'impudence, & il avoue à la Comteſſe qu'il ne l'aime plus; mais qu'il ne laiſſera pas de l'épouſer.

La COMTESSE.

Allez, je vous mépriſe & ne veux point de vous.

LELIO.

Et le dédit, Madame, vous voulez donc bien l'acquitter?

La COMTESSE.

Qu'entens-je? Lelio, où est la probité?

Le CHEVALIER.

Monsieur ne pourrait guère vous en dire des nouvelles, je ne crois pas qu'elle soit de sa connaissance; mais il n'est pas juste qu'un misérable dédit vous brouille ensemble: tenez, ne vous gênez plus ni l'un ni l'autre, le voilà rompu. Ha! ha! ha!

LELIO.

Ah le fourbe!

Le CHEVALIER.

Ha! ha! ha! consolez-vous, Lelio, il vous reste une Demoiselle de douze mille livres de rente, ha! ha! On vous a écrit qu'elle était belle, on vous a trompé; car la voilà, mon visage est l'original du sien.

Le CHEVALIER, *à la Comtesse.*

Voilà bien de l'amour perdu, mais en revanche, voilà une bonne somme de sauvée.

Elle ajoute à cela toutes les choses

qui peuvent consoler la Comtesse & humilier Lelio, qui se trouve puni par la même fourberie qu'il avait imaginée pour les tromper toutes deux, & la bague qu'elle avait reçue de lui, elle la donne à Arlequin & à Trivelin, pour la vendre & la partager entre eux.

Cette Piece finit sans mariage, contre l'usage, qui est presque devenu une regle à notre théâtre : cependant le dénouement n'en est pas moins heureux. La Piece était aussi terminée par des couplets qui sortent assez bien du fond de la Piece.

Jurer d'aimer toute sa vie,
N'est pas un rigoureux tourment ;
Savez-vous ce qu'il signifie ?
Ce n'est ni Philis ni Silvie,
Que l'on doit aimer constamment ;
C'est l'objet qui nous fait envie.

✱

Mesdames, vous allez conclure,
Que tous les hommes sont maudits ;
Mais doucement & point d'injure,
Quand nous ferons votre peinture,
Elle est, je vous en avertis,
Cent fois plus drôle, je vous jure.

Cette Piece où l'on reconnaît aisément le dialogue de M. de Marivaux, fut accueillie du Public. Elle ne fut cependant jouée que douze fois; mais elle a souvent été reprise. M. Parfait l'aîné, l'un des Auteurs de l'Histoire du Théâtre Français, a aussi part à cette Piece, dont il a fait le Divertissement.

LE DÉDAIN AFFECTÉ.

Comédie en trois actes en prose, 26 Décembre 1724. (1)

ARLEQUIN paraît chargé de la halte d'une chasse qu'il pose à terre en maudissant la passion des Chasseurs qui l'ont fait courir toute la journée; il se délasse à son ordinaire, c'est-à-dire, en buvant & mangeant toujours, en attendant ses Maîtres, aux risques de recevoir quelques coups de bâton. Colombine le surprend dans cette occupation, & lui apprend qu'elle est au service de Silvia, qui vit dans la retraite avec son pere, & une vieille

(1) La scène est dans un petit bois voisin de la Maison de campagne de Pantalon.

tante qui ne fait que touffer pour toute converfation. Arlequin eft étonné de ce train de vie de Silvia, qui menait autrefois celle d'une franche coquette; il lui apprend qu'il eft avec Lelio fon Maître, qui chaffe dans le voifinage avec Mario fon ami, chez qui ils logent depuis deux jours. Colombine continue à interroger Arlequin, qui ne peut rien lui apprendre des deffeins ni de la conduite de fon Maître, parce qu'il ne confie point fes fecrets à fes Domeftiques. Cependant Arlequin a trouvé une lettre dans la chambre de Lelio, par laquelle il eft aifé de conclure qu'il fe marie inceffamment avec une Baronne; ils font encore confirmés dans cette opinion, par tous les ajuftemens, rubans, éventails & autres colifichets qu'il a apportés de Paris.

Silvia appelle Colombine au fond du théâtre, & la querelle de ce que rien n'eft prêt de tout ce qu'il lui faut pour aller à l'affemblée à laquelle Mario les a conviés.

COLOMBINE, *étonnée.*

Pour les foins que vous apportez à vos ajuftemens depuis quinze jours que

vous êtes ici, il ne faut pas tant de tems.

SILVIA.

Mais puisque je fais tant que d'y aller, encore ne faut-il pas être d'un négligé à faire peur. Ne manque-t-il rien à ma coëffure? . . . Tu ne devinerais jamais qui est ici . . . Lelio.

Arlequin éternue, & Silvia va le trouver derriere le buisson où Colombine l'avait fait cacher à son arrivée: Silvia gronde Colombine de ce mystere, & demande à Arlequin ce que son Maître vient faire en ces lieux. Arlequin répond, chasser, se divertir. Colombine ajoute, & se marier *incognito* avec une certaine Baronne. . . . Silvia accuse Colombine de vision & de jugement téméraire, elle ne veut point imaginer que Lelio puisse se marier; cependant elle demande à Arlequin si cette Baronne est aimable, celui-ci lui en fait un portrait très-flatteur, & ajoute qu'elle doit être de la fête que Mario doit donner le soir, qu'il ne tient qu'à elle de l'y voir. Colombine répond pour sa Maîtresse, qu'elle n'y manquera pas, puisqu'elle a promis de s'y rendre; mais Silvia dit avec aigreur, qu'elle ne

savait pas le sujet de cette belle fête; lorsqu'elle s'est engagée à y aller. Cependant elle ne veut toujours point croire que Lelio se marie, parce qu'elle se rappelle les assiduités qu'il a eues pour elle, & la maniere brusque avec laquelle il l'a quittée sans raison; mais Colombine lui fait voir la lettre qu'Arlequin lui a montrée, elle la lit avec des mouvemens de dépit qu'elle tâche d'étouffer. Qu'on vienne, dit-elle, à cette heure m'assurer qu'il n'y a point d'assiduités sans amour. Je verrais à l'heure qu'il est une homme mourir pour une femme, que je ne le croirais pas amoureux.

On entend Lelio dans la coulisse, qui dit à Mario; souvenez-vous que vous devez vos empressemens à la Baronne, faites vos confidences à M. Pantalon, je vous attends ici. Silvia veut se retirer; mais comme elle sort, Lelio entre par la même coulisse & ils se rencontrent.

LELIO.

Mademoiselle. . . .

SILVIA.

Monsieur.

LELIO.

J'ignorais que vous fussiez en ces lieux, & je ne dois qu'au pur hasard le bonheur de vous revoir; j'y suis cependant aussi sensible que si c'était de votre consentement; j'aime à aimer mes amis, quoique je ne trouve pas en eux le même retour, ils me sont également chers.

SILVIA.

Voilà un étalage de magnifiques sentimens; il n'y manque qu'une bagatelle à laquelle il ne faut pas s'attacher avec de certaines gens; c'est la réalité. Et quoique ce soit votre tic, de faire ostentation d'une amitié à toute épreuve, vous vous tirez assez mal d'affaire dans la Pratique.

LELIO.

Si vous vouliez me faire la grace de m'expliquer en quoi j'ai manqué?

Silvia lui reproche d'une maniere plus tendre qu'elle ne voudrait, la façon mal honnête avec laquelle il l'a quittée, sous un prétexte qu'un écolier aurait eu honte de prendre, & lui demande si on reconnaît à ce procédé, un homme qui aime à aimer & à qui ses

amis sont toujours chers. Elle le prie cependant de ne pas regarder cette simple observation comme un reproche sur son absence, qu'il peut demander à Colombine si elle a fait mention de lui.

COLOMBINE, *interrompant la conversation qu'elle a avec Arlequin.*

Ah! Monsieur, rien n'est plus vrai; pendant plus de deux mois, Mademoiselle, tous les jours régulièrement, m'a demandé si vous n'aviez point envoyé savoir de ses nouvelles, ou si vous n'y étiez pas venu.

SILVIA, *piquée.*

L'impertinente! vous voyez bien qu'elle ne sait ce qu'elle dit & qu'elle n'est seulement pas au fait de ce qu'on lui demande; je vous assure que je ne vous ai jamais considéré, que comme faisant nombre & à peu près comme un fauteuil de plus ou de moins dans mon appartement.

LELIO.

Et vous me demandez des raisons de mon absence?

SILVIA.

Je ne vous en demande point, je les ſais auſſi bien que vous, & m'en embarraſſe fort peu ; apprenez ſeulement qu'il faut aller prôner ailleurs, une amitié qui n'a qu'une très-mince écorce.

LELIO.

Que ne m'eſt-il permis de me juſtifier !

SILVIA.

Je ne vous le conſeillerais pas, vous prendriez trop de peine inutile.

LELIO.

Oui, car je vous convaincrais par des raiſons ſans répliques, que j'aurais encore tort.

SILVIA.

Voilà bien celle d'un homme qui n'en a que de mauvaiſes à donner.

LELIO.

La vérité offenſe ; je ne vous déplais déjà que trop, ne me mettez point, je vous prie, en occaſion de vous déplaire davantage.

SILVIA.

J'attens avec impatience ces raisons sans réplique.

Lelio lui rappelle toutes les contradictions & même les humiliations qu'elle affectait de lui faire éprouver, & le congé formel qu'elle lui avait donné dans leur derniere querelle, pour avoir fait l'éloge d'une femme de sa connaissance, dont tout le monde vantait les charmes aussi bien que lui ; que cependant c'était sur lui seul qu'elle avait fait tomber sa mauvaise humeur.

SILVIA.

Sont-ce là toutes vos raisons, Monsieur ?

LELIO.

En voulez-vous de meilleures, Mademoiselle ?

SILVIA.

Non, Monsieur, je vous conseille d'aller rejoindre la Baronne.

ARLEQUIN, *à part.*

Ouffe, je suis perdu si je ne détourne la conversation. . . .

Monsieur ; un grand malheur qui est

arrivé, un gros chien en paſſant, a flairé le Jambon & caſſé une bouteille.

Lelio le repouſſe ſans l'écouter, & Silvia continue à lui reprocher la Baronne, dont il vante toujours l'excellent caractere; mais cependant ſans faire connaître l'eſpece d'intérêt qu'il y prend, ils continuent à ſe quereller réciproquement de la maniere la plus intéreſſante. Pantalon arrive en diſant à Mario, vous pouvez compter ſur la parole que je vous ai donnée. Il reproche enſuite à Lelio, d'être venu chaſſer ſi près du Château de ſa ſœur, ſans les venir voir, & il l'invite à y faire ſa halte; ce que Lelio accepte avec plaiſir: Il offre ſa main à Silvia pour la conduire; mais elle le refuſe & prend celle de Mario. Arlequin reſté ſeul avec Colombine, parodie avec elle dans la ſcène ſuivante, celle que ſon Maître vient d'avoir avec Silvia; mais ils ſe quittent meilleurs amis, lorſque Lelio arrive furieux de la conduite que Silvia vient de tenir avec Mario, qu'elle n'a ceſſé d'agacer, & il ſort en jurant de ne la revoir de ſa vie.

Pantalon ordonne qu'on mette les chevaux à ſon caroſſe, pour aller faire ſa viſite à Madame la Baronne; il s'em-

porte contre ceux qui ne peuvent garder un secret, & s'applaudit de n'avoir revelé qu'à sa sœur, celui que Mario vient de lui confier sur son mariage, qu'il a de grandes raisons de tenir caché. Il propose à Silvia de l'accompagner dans cette visite; mais elle en est fort éloignée, & prétend que c'était à la Baronne à venir les trouver la premiere, comme étant la derniere arrivée.

PANTALON.

Oh! je vous dis qu'il faut absolument que j'aille voir Madame la Baronne, avec qui j'ai une affaire de la derniere importance; est-il nécessaire que je vous dise que je vais servir de témoin à son mariage? .... Qu'il ne vous arrive pas au moins d'en ouvrir la bouche, car j'ai promis le secret, & j'aimerais mieux mourir que de lui manquer.

Silvia veut le détourner de cette démarche: il convient bien en effet qu'il y trouve quelque chose qui le choque; mais il dit qu'il a donné sa parole, & il sort en recommandant bien à sa fille, de ne pas parler de ce qu'il vient de lui dire.

Silvia déplore ſon malheur, & maudit ſa fatale étoile qui l'oblige à être témoin du mariage du ſeul homme pour lequel elle ſe ſoit jamais ſentie de l'inclination ; mais elle s'applaudit d'avoir ſu conſerver aſſez de fierté pour le payer de ſon ingratitude.

COLOMBINE.

Mademoiſelle? Mademoiſelle?

SILVIA, *avec humeur.*

Eh bien, Mademoiſelle. . . . je ne pourrai pas reſter ſeule un moment! qu'y a-t-il?

COLOMBINE.

Je venais ſavoir quelle robe vous voulez mettre pour la fête de ce ſoir?

SILVIA.

La blanche.

COLOMBINE.

Cela ſuffit.

SILVIA.

Il n'eſt pas beſoin de la tirer, car j'ai réſolu de n'y point aller.

COLOMBINE.

Vous l'avez cependant promis.

SILVIA.

Oui, j'ai promis; mais je n'irai pas, il faut bien que quelqu'un fasse ici compagnie à ma tante, & je ne la laisserai pas seule.

COLOMBINE.

Vous avez raison.

SILVIA.

Elle serait fâchée qu'il y eût au monde une fille plus bête qu'elle, il faut tout lui dire. . . . Allez vous-en, vous me déplaisez. . . . Attendez. . . . Tirez-moi tout ce que j'ai de plus beau; habits, garniture & bijoux. Elle y viendra cette Baronne; Dieu sait comme elle sera sous les armes; & je veux voir si je ne vaux pas autant qu'elle. . . . Colombine avoue que je suis bien extravagante, je suis un enfant qui cherche à me tromper moi-même, & je ne puis y réussir; je perds par mes mauvais procédés, un homme qui aurait pu m'aimer.

Colombine demande si la chose est sans ressource, si ce mariage est bien certain; Silvia répond qu'il ne l'est que trop, & que son pere vient de partir

pour y ſervir de témoins. Ainſi le ſecret de Mario ne ſe trouve qu'en quatrieme confidence, & toujours par maniere de converſation & ſans manquer à la diſcrétion qui lui a été promiſe.

COLOMBINE.

Ou je me trompe fort, ou M. Lelio, malgré ſa tranquillité naturelle ou affectée, a le cœur pris ailleurs.

SILVIA.

Oui, Colombine, tu as raiſon.... Il ne l'aime pas, il ne l'épouſe que par intérêt, ils ſeront malheureux enſemble & j'en ſerai ravie ; que j'aurai de plaiſir ! Mais quelle eſt donc cette autre Beauté que tu crois qu'il aime ?

COLOMBINE.

Vous, Mademoiſelle.

SILVIA.

Ma pauvre Colombine, ſi je le croyais, nous irions tout-à-l'heure le trouver ; va-t-en vîte faire mettre les chevaux au caroſſe. . . . Mais il n'eſt plus tems.

COLOMBINE.

J'apperçois Arlequin, il nous apprendra peut-être des nouvelles.

SILVIA.

Appelle-le.

Arlequin vient chercher Pantalon de la part de la Baronne, pour finir ce qu'il fait. Il annonce aussi à Silvia que son Maître veut lui parler.

SILVIA, *à Arlequin.*

Vous n'avez qu'à le renvoyer & lui dire que j'irai si loin, que je n'entendrai plus parler de lui; faites-lui bien sentir tout cela au moins .... (elle s'en va & revient) Colombine, écoutez, renvoyez le.... sans le renvoyer.

COLOMBINE.

Si Mademoiselle voulait s'expliquer davantage.

SILVIA.

Ah que vous êtes bête! oui, renvoyez-le sans le renvoyer; & sans faire semblant de rien, faites le parler à moi, malgré moi; je ne lui ai pas bien dit tout ce que j'ai sur le cœur. (*elle sort.*)

LELIO, *d'un air rêveur.*

Ah! bonjour, Colombine.

COLOMBINE.

Eh! Monſieur, comme vous voilà eſſoufflé.

LELIO.

C'eſt que j'ai marché avec action ; fais-moi, je t'en prie, parler à ta Maîtreſſe.

COLOMBINE.

Monſieur, elle n'y eſt pas.

ARLEQUIN.

Monſieur, elle y eſt.

COLOMBINE.

Oui, elle y eſt ; mais elle n'y eſt pas pour Monſieur.

LELIO.

Allons, Colombine, finiſſons ce badinage ; car je n'ai ni envie de rire, ni de tems à perdre.

COLOMBINE.

Je ne badine point, j'ai ordre de ma Maîtreſſe, de vous dire, tout autant de fois que vous viendrez ici, qu'il n'y a perſonne.

LELIO.

Ah! parſembleu, tu me mets au

comble de la joie, & cela m'épargnera la peine de venir dans un endroit où la ſimple politeſſe m'attirait. Adieu, (il s'en va & revient.) Il n'y a donc pas abſolument moyen de la voir ? (Il ſort, il rentre, il va, il vient).

COLOMBINE.

Mais, Monſieur, ſi vous vouliez attendre.....

LELIO.

Ah! parſembleu celui-là n'eſt pas mauvais......Non, Colombine, laiſſe-moi aller. (Il ne fait pas un pas pour ſortir).

COLOMBINE, *en ſe mocquant.*

Monſieur, reſtez encore un inſtant.

LELIO.

Il faudrait que je fuſſe un grand lâche; je ne te demande qu'une grace, c'eſt qu'elle ne ſache pas que je ſuis venu.

COLOMBINE.

Monſieur, la voilà; ſauvez-vous donc.

SILVIA.

Je vois, Monſieur, ce qui vous fâ-

che; on vous a rendu compte de l'ordre que j'avais donné en cas que vous vinssiez.

LELIO, *affectant un air serain.*

Oui, Mademoiselle; mais bien loin de m'en fâcher, j'en plaisantais avec Colombine.

COLOMBINE.

Monsieur, comment faites-vous quand vous vous fâchez?

LELIO, *impatient.*

Comme il me plaît.

SILVIA.

Je suis ravie que vous m'assuriez que cela ne vous a fait nulle peine.

LELIO.

Nulle, en vérité, Mademoiselle; le hasard qui en passant m'a fait rencontrer votre femme-de-chambre, m'a donné occasion de demander si vous étiez visible.

SILVIA.

Arlequin, pourquoi nous avez-vous donc dit que Monsieur devait venir me parler?

ARLEQUIN.

Monsieur, j'ai tout dit.

LELIO, *après un moment de silence.*

Hé bien, Mademoiselle, je venais vous remercier des complimens que vous m'avez faits au sujet de Madame la Baronne, & vous faire en même-tems les miens sur le voisinage de M. Mario, qui ne m'a pas paru vous être indifférent.

Ils s'expliquent ou plutôt se querellent au sujet de la Baronne & de Mario, & Silvia veut sortir lorsque son pere la fait rentrer pour écouter l'éloge qu'il fait de la Baronne; la situation est fatigante pour Silvia, qui ne s'épargne pas les sarcasmes sur le compte de cette pauvre Baronne. Piquée au dernier point, elle veut sortir encore; mais son pere l'oblige à rester avec Lelio, pour recevoir la Baronne.

SILVIA.

Mon pere, je suis un peu indisposée.

PANTALON.

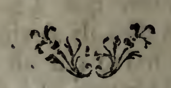
Les femmes sont toujours indispo-

ſées, quand il s'agit de recevoir d'autres femmes.

Silvia s'obſtine à vouloir ſortir; mais Lelio la retient & lui avoue qu'il a beau faire, qu'il ne peut plus cacher la paſſion qu'il a juſqu'à préſent renfermée dans ſon cœur. Silvia après l'avoir écouté avec des marques d'un mépris violent, lui jette à la tête la lettre qui cauſe ſon erreur, & elle s'évanouit de rage. Lelio veut la ſecourir; mais Colombine le repouſſe, & Arlequin aide à la tranſporter. Lelio reſte dans un étonnement inconcevable; il ſort pour éclaircir ce myſtere, & il y a apparence qu'il n'eſt pas plus inſtruit au troiſieme acte, qu'il commence, en voulant tuer Arlequin qui n'oſe lui avouer ſon indiſcrétion, & au ſecours duquel Pantalon vient heureuſement. Lelio a enſuite une ſcène avec Colombine, où l'équivoque de ſon mariage avec la Baronne, eſt très-ingénieuſement ménagée, & elle ne ſe développe pas d'une maniere moins adroite, quoique fort naturelle. Dans la ſcène ſuivante que Lelio a encore avec ſa Maîtreſſe, ils s'expliquent avec cette vérité naïve qui eſt toujours le langage de l'amour; leur cœur trop plein des ſentimens qu'ils y tenaient

renfermés depuis si long-tems, s'épanchent de la maniere la plus intéressante, & la piece se termine à la satisfaction des Amans & à celle des Spectateurs, qui ne peuvent manquer de prendre intérêt à leur sort.

Cette Comédie également simple & ingénieuse, est de Mademoiselle Monicau, qui garda quelque tems l'anonyme par une modestie estimable qui ajoutait encore à ses talens; quelques envieux voulurent alors lui en ôter le mérite : injustice affreuse que son sexe n'a que trop souvent éprouvée! On doit seulement s'étonner qu'une personne qui connaissait si parfaitement le théâtre & le cœur humain, se soit bornée à cette seule Piece, malgré le succès qui dut l'encourager. Elle eut seize représentations, & a souvent été reprise. Elle fit l'ouverture du théâtre qui avait été fermé pendant quinze jours à cause du Jubilé.



ARMIDE.

ARMIDE.

Parodie en un acte en prose, mêlée de Vaudevilles, 21 Janvier 1725. (1)

SIDONIE félicite Armide, ſur les conquêtes que ſes armes & ſa beauté lui ſoumettent; mais Armide lui avoue que Renaud eſt le ſeul qui pourrait la flatter. Elle lui apprend qu'elle a cru le voir dans un ſonge, prêt à lui percer le cœur; Hidraot ſon oncle, vient auſſi lui faire ſon compliment, & l'engage à choiſir un époux pour leur laiſſer de ſa progéniture. Armide lui répond qu'elle ne pourra conſentir à donner ſa main qu'au vainqueur de Renaud. Les Harangeres s'approchent auſſi pour faire leur compliment à Armide; mais Aronte vient troubler la fête, en apprenant que les Chevaliers qu'il tenait priſonniers, ont été délivrés par Renaud. Armide & Hidraot jurent de ſe

(1) Le théâtre repréſente un arc de triomphe, élevé à la gloire d'Armide, & pour célébrer ſon triomphe.

venger. Renaud paraît dans le fond du théâtre, & ils se disputent la gloire de le poignarder; mais ils lui cedent la place.

RENAUD, *essuyant son épée sur sa manche.*

Ouf, je viens de faire un grand ouvrage.

AIR: *Quand le péril est agréable.*

Sans que personne me seconde,
N'ayant que mon bras pour appui,
L'histoire me fait aujourd'hui
Bien assommer du monde.

(En s'étendant comme un homme qui a envie de dormir).

En forme il faut que je sommeille;
Faisons bien cet office-là,
Car on m'a dit qu'à l'Opéra,
L'on dormait à merveille.

Je suis si las du combat de tantôt, quee je me sens tout je ne sais comment.

(En se couchant sur le lit.)

AIR: *Laire la, laire lan laire.*

Puiſque tout m'invite au repos,
Sommeil, par tes charmants pavots,
Viens fermer enfin ma paupiere,
Lair la, &c.

On joue ici l'air, dormez roulette. Il s'endort, & des Bouquetieres danſent autour de lui en chantant:

Un petit Maître amoureux
Fait tout pour ſe rendre heureux,
S'il le faut même, il l'achete;
Qu'une Coquette, entre nous,
En fait mettre à ſes genoux,
Le tout pour une fleurette!

On danſe.

Pour plaire, un jeune plumet
Se vante d'être diſcret;
Mais en arriere il caquette.
Plus inconſtant que le vent,
On le voit changer ſouvent,
Le tout pour une fleurette.

ARMIDE, *un couteau à la main.*

Quel tapage faites-vous donc ici? Belle façon d'endormir les gens, en faiſant un carillon du Diable. (*ſortez*).

Courage, Armide, venge-toi,
Fais voir plus de hardiesse;
Mais d'où me vient cette foiblesse
Qui peut ainsi parler en moi?
Ah! c'est un certain je ne sais qu'est-ce.
Ah! c'est un certain je ne sais quoi.

Non, ... il m'est impossible.

Turelututu rengaîne, rengaîne, rengaîne,
Turelututu rengaîne, rengaîne ton couteau.

Vengeons-nous autrement, & tâchons de nous en faire aimer, & moi, s'il m'est possible, que je le haïsse; . . . mais non, Armide, tu ne le pourras, il est inutile d'y penser, ... je me sens bien peut-être.

Elle l'enchaîne de fleurs, & ordonne aux Démons de se transformer en Zéphirs, & de le porter au bout de la terre. Les Zéphirs qui ne peuvent le soulever, le traînent dans la coulisse.

Ubalde & le Chevalier Danois arrivent; le premier tient un sceptre d'or que lui a donné un Magicien, pour vaincre les enchantemens d'Armide, & le second porte une épée. Des Monstres s'opposent à leur passage, les Chevaliers les combattent; ces Monstres s'abîment, & ils parviennent dans le

Palais d'Armide. Cette Princeſſe paraît ſeule, & ſe plaint du peu de progrès qu'elle a fait ſur le cœur de Renaud. Elle implore Bacchus à ſon ſecours; mais lorſqu'il eſt arrivé & qu'il a chanté pluſieurs airs à boire, répetés par un chœur de Satires, elle lui chante :

Je n'ſaurais;
Bacchus il m'eſt impoſſible,
J'en mourrais.

Bacchus lui demande ſi elle l'a fait venir pour ſe mocquer de lui. Il ſort fort en colere en diſant :

N'eſpere pas qu'en ces retraites
Le Dieu du vin revienne un jour;
Va, je te quitte ſans retour,
Adieu paniers, vendanges ſont faites.

Sidonie vient apprendre à Armide, que Renaud eſt devenu ſubitement amoureux d'elle; mais Armide répond.

AIR : *Des Feuillantines.*

S'il a pour moi de l'ardeur
Pour mon cœur,
C'eſt un bien foible bonheur.
Que peut un Amant, ma mie,
Qui n'agit que par magie? (*Bis.*)

Renaud paraît, & Sidonie se retire. Les deux Amans font une scène de tendresse à peu près aussi sotte que dans l'Opéra, & lorsqu'Armide est sortie, Ubalde & le Chevalier Danois arrivent & lui chantent :

Ah ! Renaud, réveille, réveille,
Ah ! Rénaud, réveille-toi.

Il sent renaître son courage, prend le bouclier de la main d'Ubalde, & l'épée de celle du Chevalier Danois ; mais lorsqu'il est prêt à partir, Armide revient, le tire par le bras ; Ubalde en fait autant de son côté, & Renaud en se démenant, les fait tomber tous deux par terre. Armide se releve & lui fait de tendres reproches.

RENAUD.

La gloire veut que je vous quitte ; ce n'est pas ma faute à moi, belle Armide, ne vous fâchez donc pas.

AIR : *Quand le peril est agréable.*

Je m'empresserai de vous plaire,
Et de bon cœur vous aimerai ;
Mais ce sera . . . . quand je n'aurai
Rien de meilleur à faire.

Armide s'évanouit, Renaud court à elle & la couche sur un lit de gazon ; mais les Chevaliers lui disent,

Eh allons donc, hâtez-vous de partir ; pour un Héros, vous faites-là un sot personnage.

RENAUD, *en pleurant.*

Allons, armons, armons, ... armons-nous de courage.

AIR : *Tout cela m'est indifférent.*

Partons, mais généreusement,
Et paraissons être content,
Afin qu'à jamais l'on s'écrie ;
Que Renaud mille fois montra
Plus de cœur dans la Parodie,
Qu'il n'en fit voir à l'Opéra.

(*Ils s'en vont.*)

Armide revient & fait éclater des transports qui sont plutôt d'une insensée que d'une Amante trahie ; elle évoque les Démons, qui transformés en Huissiers & en Sergens, détruisent son Palais, & au lieu de s'envoler sur un char comme à l'Opéra, elle se sauve dans une brouette poussée par un Savoyard.

Cette Parodie fut très-bien reçue; elle eut vingt repréſentations; le choix des Vaudevilles & l'application heureuſe des refrains, en fit le mérite. Elle fut jouée à la repriſe d'Armide, du 9 Novembre 1724, & eſt de Bailly, qui n'a point donné d'autres ouvrages au théâtre Italien; mais qui a compoſé pluſieurs Opéra Comiques.

LE FAUCON ET LES OYES DE BOCACE.

Comédie en trois actes en proſe, précédée d'un Prologue & ſuivie d'un Divertiſſement, 6 Février 1725.

Le Prologue eſt dialogué entre la Comédie & un Auteur; il ne ſert qu'à prévenir le Public ſur le choix du ſujet que l'Auteur déſapprouve, parce qu'il a déjà été traité pluſieurs fois; la Comédie lui répond judicieuſement que l'on peut être plagiaire & imitateur ſervile dans un ſujet tout nouveau lorſqu'on le traite ſans invention, & que l'on peut au contraire être inventeur & original dans un ſujet inventé & connu.

LE FAUCON.

Flaminia remercie Pierrot, Berger des environs, des offres d'hoſpitalité qu'il lui fait, parce que ſa chaiſe qui s'eſt rompue ne peut être raccommodée le même jour. Pierrot s'excuſe ſur ce qu'elle ſera mal logée, & lui apprend qu'elle aurait pu l'être beaucoup mieux dans une petite maiſon du voiſinage; mais qu'elle eſt habitée par un ſolitaire ſauvage, qui n'a avec lui qu'un Valet innocent à qui il perſuade que les femmes ſont des oyes, & qui ne veut pas permettre qu'elles approchent de ſa demeure. Flaminia ſurpriſe de ce qu'elle vient d'entendre, ſe propoſe de paſſer tout le reſte du jour dans cette forêt, pour s'y donner la Comédie aux dépens du Maître ſauvage & du Valet innocent. Colombine lui dit que ce Maître, ſi ennemi des femmes, pourrait bien avoir eu quelque Maîtreſſe auſſi cruelle qu'elle l'a été envers le pauvre Lelio, qui après avoir dépenſé tout ſon bien pour lui plaire, a diſparu pour toujours à ſes yeux; déſeſpérant de l'attendrir jamais. Flaminia lui répond qu'elle eſtimait Lelio, mais qu'elle aimait encore plus ſa liberté, & ſur les reproches

que sa Suivante lui fait d'avoir permis qu'il se ruinât pour elle, sans en pouvoir recueillir aucun fruit; elle répond que les femmes ne doivent point de reconnaissance aux hommes qui ne font ces folles dépenses que pour tendre un piege à leur liberté.

Silvia, jeune Bergere, arrive effrayée, en disant qu'un Voleur la poursuit, & Arlequin paraît se glissant le long des arbres, pour tâcher de les surprendre sans être vu.

FLAMINIA, *à Silvia.*

Ne craignez rien, il semble qu'il ait peur de nous effaroucher. (à Colombine.) Je gage que c'est le jeune homme qui nous prend pour des oyes; je veux m'en éclaircir. Approchez, mon ami.

ARLEQUIN, *effrayé.*

Miséricorde, des oyes qui parlent.

FLAMINIA.

Où allez-vous?

ARLEQUIN.

Je suis perdu! malheureux que je suis, pourquoi n'ai-je pas suivi les conseils de mon Maître!

Elles l'appellent, mais il se garde bien d'approcher; à la fin Colombine le saisit. Il montre d'abord un grand effroi; Silvia qui est déjà revenue de sa peur, le caresse, & il s'apprivoise à son tour. Flaminia veut l'instruire; elle lui apprend que les femmes sont nées pour les hommes, comme les hommes sont faits pour les femmes, puisque ce sont à elles qu'ils doivent le jour, & que sans elles il n'y en aurait point.

ARLEQUIN, *à Silvia.*

Si cela est ainsi, vous pouvez faire des hommes aussi bien que les autres; faites-en donc un pour me faire plaisir, & après cela je vous croirai.

Silvia est fort embarrassée, & Flaminia ajoute que c'est encore pour plaire aux hommes, que la nature a donné de la beauté aux femmes.

ARLEQUIN.

C'est donc pour cela qu'elle a fait cette petite si jolie?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il faut avouer que la nature a bien

de l'esprit. (à Silvia) Venez, car puisqu'elle vous a fait belle pour me plaire, je veux voir tout ce que vous avez de joli. Qu'est-ce que cela?

SILVIA.

Tout beau, vous êtes bien hardi; on ne touche pas là.

ARLEQUIN.

Pourquoi? cela me fait plaisir.

FLAMINIA.

La modestie ne veut pas que Silvia souffre ces libertés-là.

ARLEQUIN.

Et de quoi se mêle la modestie?

FLAMINIA.

Parlons d'autre chose, car ces questions à la fin nous embarrasseraient. Quel homme est-ce que votre Maître?

ARLEQUIN.

C'est un fort honnête homme, quoiqu'ignorant, puisqu'il vous prenait pour des oyes.

FLAMINIA.

Comment le nommez-vous?

ARLEQUIN.

Monſieur Lelio.

Flaminia étonnée, regarde Colombine, & par les autres réponſes d'Arlequin, elle ne peut plus douter que ce ne ſoit ſon Amant; elle demande à Arlequin comment ils vivent.

ARLEQUIN.

De la chaſſe de notre Faucon & des fruits de notre Jardin; M. Lelio le cultive & je lui aide.

COLOMBINE.

Le pauvre garçon! cela me fend le cœur.

FLAMINIA.

Je t'avoue, Colombine, que ſon état me touche ſenſiblement; je veux le voir, tâcher de ſoulager ſes peines & de le conſoler.

COLOMBINE.

Je ſouhaite que la pitié faſſe chez vous, ce que l'amour n'a pu faire.

Flaminia forme le projet de voir Lelio, mais ſans en être connue; pour l'exécuter, elle ſe déguiſe en Berger, & emmene avec elle Arlequin, pour

engager son Maître à le venir chercher.

Pierrot qui aime Silvia, & qui par conséquent est le Rival d'Arlequin, ouvre le second acte avec lui, & lui fait une définition des femmes assez juste, mais à sa maniere rustique, à laquelle Arlequin ne peut rien comprendre non plus qu'au portrait qu'il lui a fait de l'amour; mais il lui offre de le lui faire concevoir par un exemple qu'il va lui en donner avec Silvia qui arrive. Il veut la caresser; mais elle le rebute, & lorsqu'Arlequin veut en faire autant, elle le reçoit de bonne grace. Pierrot joue grossiérement avec elle, elle le repousse; Arlequin l'imite, elle reçoit ses caresses avec douceur. Pierrot veut la baiser, elle lui donne un soufflet; Arlequin qui l'imite dans tout ce qu'il fait, la baise, & elle en rit.

SILVIA, *à Arlequin.*

Vous êtes bien hardi!

ARLEQUIN.

C'est que je vous fais l'amour, & que j'apprends à le faire de Pierrot.

PIERROT.

Oui, je sommes son Maître.

SILVIA.

Si vous voulez vous faire aimer, ne prenez point de ses leçons.

ARLEQUIN.

Il faut bien que j'en prenne, car je ne sais pas faire l'amour, moi.

SILVIA.

Vous faites mieux l'amour que lui.

ARLEQUIN.

Vois, vois, Pierrot, je fais mieux l'amour que toi, ah! ah! ah!

Arlequin continue à la caresser; elle reçoit avec plaisir ses caresses, qu'il fait remarquer à Pierrot, qui sort fort en colere.

ARLEQUIN.

Voilà un grand Belître, il m'apprend à faire l'amour, & ensuite il se fâche parce que je l'ai bien appris.

SILVIA.

Il est insupportable.

ARLEQUIN.

Je suis bien aise que vous m'aimiez mieux que lui, cela m'aidera à profiter de vos leçons, car ce n'est plus que

de vous que je veux apprendre à faire l'amour.

Silvia répond qu'elle ignore comment il se fait, & Arlequin, cela étant, lui promet d'être son Maître.

SILVIA.

Comment vous y prendrez-vous ?

ARLEQUIN.

La chose est bien facile; on m'a dit que pour bien faire l'amour, il faut commencer par bien aimer.

SILVIA.

Vous avez raison.

ARLEQUIN.

Or, je vous aime de tout mon cœur, voilà déjà la moitié de la chose faite; il ne reste plus qu'à me faire aimer de vous, & quand on s'aime bien tous deux, Pierrot m'a dit que le reste allait de suite: à propos, dites-moi ce que c'est que le reste ?

SILVIA, *souriant & tournant la tête.*

Je n'en sais rien, rien.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus.

SILVIA.

Ne parlons pas de cela.

ARLEQUIN.

Eh bien, laiſſons-le là juſqu'à ce que nous l'ayons deviné ; j'y penſerai tant, que peut-être à la fin je l'attraperai. Mais voici mon Maître qui me diſait que vous étiez des oiſeaux ſi dangereux; faites-moi bien des careſſes pour lui faire voir ſa ſottiſe.

Lelio paraît & veut emmener Arlequin malgré lui. Silvia dit que cela eſt bien mal, & qu'elle va appeller les Bergers des environs ; en effet, elle crie au voleur, au ſecours, & Flaminia arrive déguiſée en Berger. Elle reproche à Lelio l'ignorance dans laquelle il a laiſſé Arlequin, & il lui répond que c'eſt par des voies de ſageſſe qui lui ſont inconnues.

FLAMINIA.

Vous avez raiſon de dire qu'elles me ſont inconnues. J'ai cru juſqu'à préſent que la nature était ſage, & qu'il n'y avait rien à réformer à l'ordre qu'elle a établi ; mais je vois bien que vous êtes plus habile.

Lelio trouve avec raiſon, que Flaminia a beaucoup d'eſprit pour un Berger, & elle lui apprend qu'elle eſt en effet un homme de condition, qu'un amour malheureux a réduit à cet état. Lelio l'invite à lui conter ſon hiſtoire, & Flaminia ne fait point de difficulté de lui apprendre que ſon amour pour une perſonne aimable, mais inſenſible, lui ayant fait conſommer ſa fortune ſans avoir pu la toucher, ni par l'excès de ſa magnificence, ni par celui de ſa paſſion, elle ſe trouve réduite à vivre dans ces bois ſous un nom inconnu. Lelio eſt étonné de ce rapport de ſituations, & il s'en emporte davantage contre les femmes. Flaminia plaide ſa cauſe avec des raiſonnemens très-ſenſés ; mais on conçoit aiſément que Lelio eſt encore trop outré contre le ſexe, pour ſe rendre à ſes premieres attaques. Il ſort pour chercher Arlequin, qui profitant de l'attention que ſon Maître donnait à l'hiſtoire de Flaminia, s'eſt ſauvé avec Silvia.

Flaminia apprend à Colombine combien elle eſt piquée de la haine que Lelio lui a montrée ; elle projette de s'en venger & de le ramener encore une

fois à ses pieds, désavouer tout ce qu'il vient de lui dire.

Lelio paraît au troisieme acte avec Arlequin, à qui il ne peut faire goûter ses conseils.

LELIO.

Cependant tu n'en eus jamais un si grand besoin.

ARLEQUIN.

Je vous en quitte de bon cœur; je n'ai besoin que de Silvia.

LELIO.

Mais, que lui trouve-tu de si agréable?

ARLEQUIN.

Tout. Elle ne peut remuer le bout de son pied, sans me faire plaisir; si elle rit, elle répand la joie dans mon ame, elle me charme, même quand elle fait la mine à Pierrot.

LELIO.

Et si elle riait à Pierrot & qu'elle te fît la mine, la trouverais-tu bien aimable?

ARLEQUIN.

Elle m'aime trop pour cela, elle me l'a dit.

LELIO.

Quel eſt ton garant?

ARLEQUIN.

Sa petite bouche qui eſt trop charmante pour faire une trahiſon.

Lelio lui apprend qu'il a été amoureux auſſi-bien que lui, qu'il n'a ménagé ni les ſoins ni les dépenſes pour ſe faire aimer, & Arlequin lui répond que c'eſt apparemment qu'il faiſait l'amour de mauvaiſe grace comme Pierrot, qui arrive, & qui pour ſe venger, lui dit que Silvia ſe mocquait de lui, & qu'elle eſt avec les autres filles à rire à ſes dépens.

ARLEQUIN.

Ecoute, ſi tu ne changes de diſcours, je t'aſſomme.

PIERROT.

Si vous voulez que j'vous trompions com' Silvia, vous n'avez qu'à dire.

Lelio veut profiter de cette circonſtance, pour rendre à Arlequin ſa tran-

quillité; mais il ne prévoit pas qu'il eſt prêt lui-même à perdre la ſienne, lorſque Pierrot lui apprend qu'une belle Dame nommée Flaminia, doit venir lui demander à ſouper.

Lelio paraît d'abord déſeſpéré de cette nouvelle; mais il demande enſuite avec empreſſement à Arlequin, ce qu'il pourra lui donner à ſouper.

ARLEQUIN.

Il y a un bon expédient; délogeons au plus vîte & emportons notre Faucon.

LELIO.

Le Faucon! Tu me donne une bonne penſée.

Pierrot, va vîte vers Flaminia, & dis lui que je l'attends avec impatience. (*à Arlequin.*) Toi, va prendre le Faucon.

ARLEQUIN, *l'interrompant.*

Ah! ah! ah! que j'aurai de plaiſir quand elle viendra, & qu'elle trouvera les moineaux dénichés.

LELIO.

Oui . . . . Va prendre le Faucon & tue-le.

ARLEQUIN.

Comment!

LELIO.

N'entends-tu pas? Je te dis de le tuer pour donner à ſouper à Flaminia, puiſque je n'ai pas autre choſe.

ARLEQUIN.

Eh! fi donc, vous voulez rire; ſongez-vous bien que nous n'avons que cet oiſeau pour nous aider à vivre, & que ſi nous le tuons, il faudra mourir de faim?

LELIO.

Qu'importe, la vie m'eſt à charge; je n'ai plus que ce ſacrifice à faire à Flaminia, il faut l'achever.

Arlequin a beau jeu de ſe mocquer de lui. Lelio confeſſe ſa foibleſſe; mais il prend ſa revanche un inſtant après. Lorſque Silvia arrive, Arlequin veut d'abord la bouder; mais elle ſe juſtifie bien facilement, & il retombe plus amoureux d'elle que jamais. Tandis qu'ils ſe careſſent innocemment, Lelio a les bras croiſés, & paraît occupé des réflexions que ſa ſituation & celle de ces jeunes gens lui font faire.

ARLEQUIN, *à Silvia.*

Vous ne vous en irez pas ſitôt?

SILVIA.

Non, je ſouperai ici avec Mademoiſelle Flaminia.

ARLEQUIN, *avec joye.*

Quoi ! vous venez ſouper ici ? (Il tire ſon Maître par la manche) Monſieur, il faut tuer le Faucon.

LELIO.

Eh ! pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que Silvia ſoupe ici.

LELIO.

Ah ! nous y voilà ! le pauvre oiſeau n'a plus de protecteur ; tu me diſais il n'y a qu'un moment, que j'étais fou de le vouloir tuer.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai ; mais je ne ſavais pas alors que Silvia en mangerait.

LELIO.

Mais tu ſais à préſent comme alors, que nous ne ſubſiſtons que de ſa chaſſe,

& que nous ferons exposés à mourir de faim dans ces bois.

ARLEQUIN.

N'importe, nous ferons comme nous pourrons ; il faut donner à souper à Silvia.

Il l'emmene avec lui pour aider à préparer le souper, & Lelio continue ses réflexions sur la foiblesse humaine, jusqu'au moment où Flaminia paraît ; il court au devant d'elle ; elle le reçoit avec assez de douceur, mais elle lui reproche la haine qu'il a pour elle, après tous les sermens qu'il lui a faits de l'aimer éternellement. Lelio veut s'en défendre ; mais elle lui avoue que c'est à elle-même qu'il en a fait la confidence. Lelio avoue ses torts, se confesse indigne de ses bontés, & veut pour jamais se priver de sa présence. Flaminia l'arrête, lui offre son amitié, & l'engage à partager ses amusemens dans une Maison de campagne qu'elle a achetée dans le voisinage, & où elle se rendait lorsque sa chaise s'est cassée. Elle lui apprend qu'elle s'y occupe de la lecture & qu'elle s'y dissipe de la chasse, ce qui lui rappelle qu'Arlequin lui a dit que son Maître avait un excellent Faucon,

Faucon, & l'engage à le prier de le faire voler devant elle. Lelio appelle Arlequin, qui répond plusieurs fois derriere le théâtre, & qui arrive enfin en tenant à la main l'oiseau qu'il se hâte de plumer.

Lelio apprend tristement à Flaminia, qu'il n'avait rien pour lui donner à souper, qu'il était trop tard pour chasser, & que dans cette extrêmité il a fait tuer son Faucon; il ajoute que comme il doit être la victime de tout ce qu'il a fait pour elle, son malheur veut qu'il la prive de la seule chose qu'il possédait & qui pouvait lui faire plaisir.

COLOMBINE.

Hélas! le pauvre garçon; je ne puis m'empêcher de pleurer.

FLAMINIA.

Je suis vaincue, Lelio; mes yeux s'ouvrent, & je me repens de toutes les injustices que je vous ai faites. L'amour attendait ce dernier sacrifice pour vous donner mon cœur; recevez-le avec ma main, je vous offre l'un & l'autre sincérement.

COLOMBINE.

Ah ! Madame, la bonne action que vous faites-là !

LELIO.

Quels transports imprévus succedent à ma douleur ! n'est-ce point un songe qui me séduit ? Vous m'aimez, Madame ?

FLAMINIA.

Oui, Lelio, & de tout mon cœur.

LELIO.

Je suis le plus heureux des hommes !

COLOMBINE.

Je pleure de joie.

FLAMINIA.

Je ne puis aussi retenir mes larmes ; Lelio, oublions le passé, & ne songeons plus qu'à vivre heureux ensemble.

LELIO.

Mon cœur & mon esprit sont absorbés par la joie. Je ne puis vous exprimer ce que je ressens.

ARLEQUIN.

D'où vient que vous êtes si content ?

LELIO.

Flaminia m'aime, Arlequin, & je l'épouse.

ARLEQUIN.

Vous l'épousez, dites-vous, & cela vous fait plaisir?

LELIO.

Oui, cela met le comble à ma félicité.

ARLEQUIN.

Dites-moi, n'est-ce pas-là par hasard le reste de l'amour ?

LELIO.

Oui, c'est-là où il doit aboutir.

COLOMBINE.

Et où il joue souvent de son reste.

Flaminia promet à Arlequin & à Silvia de les marier ensemble & de se charger de leur fortune. Elle fait avancer les Bergers qui l'ont accompagnée, & ils terminent la Piece par leurs chants & par leurs danses.

DIALOGUE.

En Italien & en Français.

Une BERGERE.

Semprè inſtabile è l'amore,
La conſtanza non gli piace,
Per tenere il Dio fugace.
Fra diletti lo avolgete;
E non ſol lo fermarete
Ma ſara voſtro Seguace.

Le BERGER.

Fixez l'amour par des douceurs;
Pour arrêter ſon inconſtance,
Semez tous ſes pas de fleurs.

La BERGERE.

Bambino è l'amorè.

Le BERGER.

Il aime les jeux.

La BERGERE.

Scherzate, ridete,
Felici ſarete.

Le BERGER.

Jouez & riez, vous ſerez heureux.

Enſemble.

La BERGERE. Bambino è l'amore,
Scherzate, ridete,
Felici ſarete.

Le BERGER. Il aime les jeux,
Jouez & riez, vous ſerez heureux.

Le BERGER.

Les plaiſirs par d'aimables nœuds,
Le ſoumettront à votre empire.

La BERGERE.

Si ride l'amore.
Fù lieto ogni core.

Le BERGER.

Qui ſait l'art de le faire rire,
Diſpoſe à ſon gré de ſes feux.

VAUDEVILLE.

En vain voudroit-on empêcher
L'Amour de nous inſtruire ;
La nature a ſoin de nous dire
Tout ce que l'on veut nous cacher.
Pour l'animal le plus ſauvage,
Et pour l'homme le plus parfait,

L'Amour n'a qu'un même langage ;
Dès qu'il parle il est au fait.

❀

Quand ma mere, par ses leçons
Me défend la tendresse,
Je n'entens rien à sa sagesse,
Et ne comprens point ses raisons.
Mais quand sous un épais feuillage,
J'écoute l'Amant qui me plaît,
J'entens clairement son langage ;
Dès qu'il parle je suis au fait.

Cette Piece est de Delisle, qui s'était déjà fait connaître par les succès d'Arlequin Sauvage, & de Timon Misantrope ; celle-ci n'en méritait pas moins, & n'en obtint cependant pas autant. Elle n'eut d'abord que treize représentations ; mais par la suite, le Public lui rendit plus de justice, & la vit pendant long-tems avec plaisir. On doit sur-tout admirer l'adresse avec laquelle l'Auteur a réuni les deux Contes de Bocace, qui avaient déjà plusieurs fois été traités separément au théâtre Français. Savoir : le Faucon, par Mademoiselle Barbier, en société avec l'Abbé Pellegrin ; depuis au théâtre Italien par

Fuſelier ſeul, qui n'avait pas réuſſi ; & les Oyes de Bocace qui avaient été employés dans la Coupe enchantée, par la Fontaine & Champmêlé.



L'ISLE DES ESCLAVES.

Comédie en un acte en prose, 5 Mars 1723. (1)

IPHICRATE ayant fait naufrage avec Arlequin son Valet, reconnaît qu'il est dans l'Isle des Esclaves (2), & invite Arlequin à se sauver, s'il est possible, d'un rivage si dangereux; parce que tous les Maîtres y sont traités avec la derniere rigueur. La sévérité de cette loi n'étant que pour les Maîtres, & non pour les Esclaves, Arlequin ne veut pas sortir d'un heureux séjour, où il va être Maître à son tour; il se fait par avance un plaisir d'avoir sa revanche des mauvais traitemens qu'Iphicrate lui a fait essuyer. Son Maître le veut

(1) Le théâtre représente une mer & des rochers d'un côté; & de l'autre, quelques arbres & des maisons.

(2) Ce sont des Esclaves de Grece, révoltés contre leurs Maîtres, qui sont venus depuis cent ans s'établir dans cette Isle, & qui pour se venger des mauvais traitemens qu'ils en ont reçus, tuent tous les Maîtres qui abordent dans leur Isle, ou les réduisent à l'esclavage.

punir de ſon inſolence; mais Arlequin le menace de le faire punir lui-même des menaces qu'il oſe lui faire.

Trivelin avec cinq ou ſix Inſulaires, conduiſant une Dame & ſa Suivante, accourent à Iphicrate, qu'ils voyent l'épée à la main, & le déſarment. Après s'être inſtruits du ſujet de la querelle, ils font ſelon leur coutume, changer d'état & de nom au Maître & au Valet, en faiſant obſerver au dernier; que c'eſt moins pour réjouir ſa vanité, que pour corriger ſon Maître de ſon orgueil.

ARLEQUIN.

Oui, oui, corrigeons, corrigeons.

IPHICRATE.

Moi, l'eſclave de ce miſérable!

TRIVELIN.

Il a bien été le vôtre.

ARLEQUIN.

Hélas! il n'a qu'à être bien obéïſſant, j'aurai mille bontés pour lui.

Iphicrate outré de colere, demande un bâton.

ARLEQUIN.

Camarades, il demande à parler à

mon dos, je le mets ſous la protection de la République, au moins.

CLEANTHIS, *à Trivelin.*

Monſieur, je ſuis auſſi eſclave, moi. Ne m'oubliez pas.

TRIVELIN.

Non, ma belle enfant; mais laiſſez-moi achever ce que j'avais à dire à Arlequin.

Arlequin croyant qu'on l'appelle hem .... à propos, je m'appelle Iphicrate.

Trivelin leur apprend que dans les premieres années de leur établiſſement, le reſſentiment des outrages qu'ils avaient reçus de leurs Patrons, les portait à ôter la vie à tous les Maîtres que le haſard ou le naufrage conduiſait dans leur Iſle; mais cette loi que la vengeance avait dictée, la raiſon l'a abolie. Ils ſe contentent de les réduire trois ans dans l'eſclavage, pour les rendre ſenſibles aux maux qu'on y éprouve; vous êtes moins, ajoute-t-il, nos eſclaves que nos malades, & nous ne prenons que trois ans pour vous rendre ſains de cœur & d'eſprit, c'eſt-à-

dire, humains, raiſonnables & généreux pour toute votre vie.

ARLEQUIN.

Et le tout *gratis*, ſans purgation, ni faignée ; peut-on de la ſanté à meilleur compte ?

TRIVELIN.

Commencez votre nouveau régime de vie, par la patience. Il les congédie & s'adreſſe aux femmes, à qui il demande le nom. Cleanthis dit le ſien, & ajoute qu'elle a auſſi des ſurnoms que ſa Maîtreſſe Euphroſine lui a donnés, comme ſotte, ridicule, bête, butorde, imbécille, &c.

EUPHROSINE, *en ſoupirant.*

Impertinente que vous êtes !

CLEANTHIS.

Tenez, en voilà encore un que j'oubliais.

Elle continue comme de raiſon à inſulter au malheur de ſa Maîtreſſe ; mais Trivelin lui fait modérer ſes diſcours, & Cleanthis répond que quand elle aura querellé Euphroſine une douzaine de fois, elle lui promet qu'elle en ſera quitte ; mais il lui faut au moins

cela : elle lui répete toujours les propos qu'elle avait coutume de lui tenir, soit dans sa bonne, soit dans sa mauvaise humeur, & lui fait le portrait au naturel d'une coquette vaine & minaudiere.

TRIVELIN, *à Euphrosine.*

Courage, Madame, profitez de cette peinture-là; car elle me paraît fidelle.

EUPHROSINE.

Je ne sais où j'en suis.

CLEANTHIS.

Vous en êtes aux deux tiers; & j'acheverai pourvu que cela ne vous ennuie pas.

TRIVELIN.

Achevez, achevez; Madame soutiendra bien le reste.

CLEANTHIS.

Un jour qu'elle pouvait m'entendre & qu'elle croyait que je ne m'en doutais pas, je parlais d'elle & je disais : oh pour cela, il faut l'avouer, Madame est une des plus belles femmes du monde; que de bontés pendant huit jours ce petit mot-là ne me valut-il pas! J'essayai

en pareille occaſion de dire queMadame était une femme très-raiſonnable ; oh je n'eus rien , cela ne prit point , & c'était bien fait , car je la flattais.

EUPHROSINE.

Monſieur, je ne reſterai point, ou l'on me fera reſter par force ; je ne puis en ſouffrir davantage.

TRIVELIN.

En voilà donc aſſez pour à préſent.

CLEANTHIS.

J'allais parler des vapeurs de mignardiſe auxquelles Madame eſt ſujette à la moindre odeur ; elle ne ſait pas qu'un jour je mis à ſon inſçu des fleurs à la ruelle de ſon lit pour voir ce qu'il en ferait ; j'attendais une vapeur, elle eſt encore à venir ; le lendemain en compagnie une roſe parut , crac , la vapeur arrive.

Enfin Trivelin prend un peu pitié d'Euphroſine, & congédie Cleanthis. Il demande à la premiere ſi elle convient de tous les petits reproches de coquetterie que la derniere lui a faits. Euphroſine eſt très-éloignée de les

avouer ; mais Trivelin lui apprend que ce ſerait une grande eſpérance qu'elle donnerait de ſa correction, & par conſéquent un acheminement prochain à ſa liberté. Euphroſine fait beaucoup de difficulté, convient qu'il y a bien quelque choſe de vrai par ici, par-là. Trivelin l'encourage ; enfin après bien des cérémonies, elle convient de tout, & Trivelin l'aſſure qu'elle verra dans peu l'exécution de ſes promeſſes ; elle le quitte dans cette confiance.

Arlequin & Iphicrate reviennent après avoir changé d'habits. Arlequin paraît avoir bû raiſonnablement du vin de la République, il entre en chantant & en tenant par la main ſon Maître, qu'il veut faire danſer. Trivelin lui demande s'il eſt content de ſon Eſclave, Arlequin lui répond que oui, à quelques ſoupirs près qui lui échappent & que je lui défends (dit-il) car je ne veux lui ordonner que de la joye.

TRIVELIN.

Fort bien, je ſuis charmé de vous voir ſatisfait d'Arlequin ; vous n'aviez pas beaucoup à vous plaindre de lui dans ſon pays, apparemment?

ARLEQUIN.

Là-bas, je lui voulais ſouvent un mal de Diable, car il était quelquefois inſupportable; mais à cette heure que je ſuis heureux, tout eſt payé, je lui ai donné quittance.

TRIVELIN.

Je vous aime de ce caractere, vous me touchez, c'eſt-à-dire que vous jouirez modeſtement de votre bonne fortune, & que vous ne lui ferez point de peine.

ARLEQUIN.

De la peine, ah! le pauvre homme; peut-être que je ſerai un petit brin inſolent à cauſe que je ſuis le Maître, voilà tout.

Trivelin approuve le caractere naïf & bienfaiſant d'Arlequin, & le prie de lui apprendre quel eſt celui de ſon Maître. Arlequin ne ſe fait pas prier, & dit qu'Iphicrate eſt, comme tous ſes pareils, vilain quand il faut être libéral; libéral quand il faut être vilain; bon emprunteur, mauvais payeur, honteux d'être ſage, glorieux d'être foux, mocqueur des bonnes gens, avantageux

avec ceux qui ne le connaissent pas; & modeste avec les autres.

Trivelin exige qu'Iphicrate ratifie la petite déclaration d'Arlequin; il fait d'abord la même cérémonie que la Dame. Trivelin le presse par les mêmes raisons. Iphicrate convient de moitié pour se tirer d'affaire. Trivelin lui dit, *va tout*, & Iphicrate y tope.

Arlequin & Cleanthis ont une conversation qu'ils égayent un peu aux dépens d'Iphicrate & d'Euphrosine, qu'ils congédient avec la hauteur convenable à de nouveaux parvenus. Ils font ensuite une scène d'amour, qu'ils tâchent de rendre la plus honnête qu'ils peuvent; mais ils retombent toujours malgré eux dans leur ton naturel, Ils projettent pour comble d'impudence, de faire une déclaration d'amour; Arlequin à Euphrosine, & Cleanthis à Iphicrate. Cette insolence met le comble à la douleur de leurs Maîtres; mais le bon caractere d'Arlequin ne peut tenir long-tems aux larmes d'Iphicrate.

IPHICRATE.

Les Dieux te puniront, Arlequin,

ARLEQUIN.

Et de quoi veux-tu qu'ils me puniſſent? d'avoir eu du mal toute ma vie ?

IPHICRATE.

De ton audace & de tes mépris envers ton Maître ; rien ne m'a été ſi ſenſible. Tu es né, tu as été élevé avec moi dans la maiſon de mon pere ; le tien y eſt encore ; il t'avait recommandé ton devoir en partant ; moi-même je t'avais choiſi par un ſentiment d'amitié, pour m'accompagner dans mon voyage. Je croyais que tu m'aimais, & cela m'attachait à toi.

ARLEQUIN.

Et qui eſt-ce qui te dit que je ne t'aime plus? Parce que je me mocque un peu de toi. Tu diſais bien que tu m'aimais lorſque tu me faiſais battre ; eſt-ce que les étrivieres ſont plus honnêtes que les mocqueries ?

IPHICRATE.

Je conviens que j'ai pu quelquefois te maltraiter ſans trop de ſujet ; mais par combien de bontés ai-je réparé cela ?

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas de ma connaiſſance.

IPHICRATE.

D'ailleurs, ne fallait-il pas te corriger de tes défauts ?

ARLEQUIN.

J'ai plus pâti des tiens que des miens. Mes plus grands défauts c'était ta mauvaiſe humeur, ton autorité, & le peu de cas que tu faiſais de ton pauvre Eſclave.

IPHICRATE.

Va, tu n'es qu'un ingrat; au lieu de me ſecourir, de partager mon affliction, de montrer à tes camarades l'exemple d'un attachement qui les eût touchés, qui les eût engagés peut-être à renoncer à leurs coutumes, & qui m'eût pénétré moi-même de la plus vive reconnaiſſance.

ARLEQUIN.

Tu veux que je partage ton affliction, & jamais tu n'as partagé la mienne; mais je dois avoir le cœur meilleur que toi, car il y a plus long-tems que je

ſouffre. Tu m'as battu par amitié ; puiſque tu le dis, je te pardonne. Je t'ai gagné par bonne humeur, prens-le en bonne part & fais-en ton profit. Je parlerai en ta faveur à mes camarades, & s'ils ne veulent pas te renvoyer, je te regarderai comme mon ami, car je ne te reſſemble pas ; je n'aurais point le courage d'être heureux à tes dépens.

IPHICRATE, *embraſſant Arlequin.*

Va, mon cher enfant, oublie que tu fus mon Eſclave, & je me reſſouviendrai toujours que je ne méritais pas d'être ton Maître.

ARLEQUIN.

Ne dites donc pas comme cela, mon cher Patron, ſi j'avais été à votre place, je n'aurais peut-être pas mieux valu que vous, c'eſt à moi à vous demander pardon du mauvais ſervice que je vous ai toujours rendu ; quand vous n'étiez pas raiſonnable, c'était ma faute.

IPHICRATE, *la larme à l'œil.*

Ta générofité me couvre de confuſion.

ARLEQUIN

Mon pauvre Patron, qu'il y a de

plaisir à bien faire ! (il déshabille son Maître).

IPHICRATE.

Que fais-tu, mon cher ami ?

ARLEQUIN.

Rendez-moi mon habit & reprenez le vôtre, je ne suis pas digne de le porter.

IPHICRATE.

Je ne saurais retenir mes larmes ; fais ce que tu voudras.

La scène d'Euphrosine avec Cleanthis n'est pas moins touchante. Trivelin qui survient, les trouve tous en larmes, & lui-même attendri, leur promet de demander bientôt à la République la permission de retourner dans leur Patrie, ce qu'il obtient, & la Piece finit par un Ballet d'Esclaves qui se réjouissent de ce qu'on a brisé leurs chaînes.

Le mérite de cette Comédie est d'être pleine d'intérêt & de philosophie. M. de Marivaux n'eut pas lieu d'être moins content de l'accueil que le Public fit à sa Piece, que le Public lui-même ne le parut pendant vingt-une

repréſentations auxquelles il courut avec affluence. Il y en eut neuf avant Pâques, & douze après la rentrée.

Les Comédiens Italiens firent l'ouverture de leur théâtre le 10 Avril par une Piece nouvelle, intitulée *l'Arbitre des différends*, Comédie Françaiſe en trois actes, précédée d'un Prologue, ornée d'un Divertiſſement. Cette piece n'a été jouée que deux fois. A la fin de la premiere repréſentation, la Demoiſelle Flaminia entra ſur le théâtre en habit de ville; & s'adreſſant à Lelio, qui venait de finir la Piece, lui dit qu'il oubliait de donner à l'Aſſemblée, des témoignages de ſon zèle & de celui de tous ſes camarades, par un compliment qu'il devrait faire, comme cela ſe pratique ordinairement à l'ouverture du théâtre. La Demoiſelle Flaminia voyant Lelio un peu embarraſſé, lui dit: je vois bien que l'habit comique avec lequel vous venez de finir la Piece, cauſe votre embarras, & qu'il n'eſt pas aſſez décent pour faire un compliment ſérieux. Je fais donc grace à votre ſilence en faveur de votre reſpect; mais il n'eſt pas juſte que ce Parterre qui

nous honore ſi conſtamment de ſa faveur, ignore les ſentimens qui nous animent, & je vais parler pour vous; j'eſpere qu'on voudra bien excuſer les fautes de mon diſcours.

Meſſieurs, nous entrons dans une nouvelle carriere: faut-il vous prier de nous continuer toujours vos bontés? Ce ſerait vous faire une injure; les cœurs généreux ne reprennent point ce qu'ils ont une fois donné, & il y a neuf ans que nous jouiſſons de ce don précieux.

Si nous avions le bonheur d'être entendus dans notre langue, comme nous avons celui de jouir de votre indulgence, dans la repréſentation des Pieces Françaiſes, langage toujours étranger pour nous, je vous promettrais, Meſſieurs, des marques aſſurées de notre zele, & nous n'emprunterions rien d'autrui pour contenter la délicateſſe de votre goût. Le théâtre Italien eſt ſuſceptible d'une variété infinie; il s'accommode de tout, & il ſe fait à tout: au tragique, au comique; aujourd'hui purement Italien, demain dans le goût Français: quelquefois Eſpagnol, quelquefois Anglais; enfin c'eſt la toile d'un Peintre, ſur laquelle

il employe toutes ſortes de couleurs & de figures. Quel amuſement pour un Public ! quelle reſſource pour les Acteurs ! hélas, Meſſieurs, nous ſentons que nous ne pouvons, malgré tous nos ſoins, vous plaire par où nous le pourrions le mieux. Vous voulez donc du Français & des nouveautés ? Voici donc ma priere, favoriſez vos Auteurs, encouragez-les ; pardonnez-leur des fautes qui ne naiſſent que du deſir qu'ils ont de vous plaire ; banniſſez des Spectacles un concert fâcheux qui fait tout à la fois l'humiliation des Auteurs & le découragement des Acteurs ; protégez vos Ecrivains ; leur progrès ſera votre ouvrage, & nous tâcherons de mériter & de partager avec eux ces heureux applaudiſſemens, qui ſeuls peuvent flatter notre eſpérance.

Ce compliment ingénieux fut fort goûté & fort applaudi.

Romagnezi, petit-fils de Cynthio, fameux Comédien de l'ancienne Troupe Italienne, débuta le premier d'Avril 1725, par le rôle de Lelio, dans la Surpriſe de l'Amour, qu'il joua avec beaucoup d'intelligence, & dans lequel

il fut fort applaudi. Le Public l'ayant goûté de plus en plus, il fut reçu peu de tems après dans la Troupe, à laquelle il fut fort utile, tant en qualité d'Acteur, que comme Auteur de plusieurs Pieces qui eurent pour la plûpart beaucoup de succès, & dont nous réservons le catalogue, ainsi que l'histoire de sa vie, au moment de l'époque de sa mort, qui arriva à Fontainebleau le 11 Mai 1742.



LE MAUVAIS MÉNAGE.

Parodie en un acte en vers, de la Tragédie d'Hérode & Marianne, de M. de Voltaire, 19 Mai 1725. (1)

SIMONE, sœur de Barbarin, Prevôt de Normandie, ouvre la scène avec Marodin, Procureur. Cette Simone, qui parodie le rôle de Salome dans la Tragédie, est ennemie de Marianne, & Marodin qui tient celui de Mazael, est intéressé dans la haine de Simone, par des motifs faciles à supposer dans un homme de sa profession. Il paraît qu'il est fort allarmé du retour de Barbarin, mari de Marianne, jaloux & amoureux à la rage de cette innocente persécutée; ils craignent qu'il ne se réconcilie avec elle, malgré les mauvaises impressions qu'ils ont cherché à lui donner. Mais Simone rassure Marodin, en lui apprenant que Barbarin son frere, lui a envoyé un plein pouvoir pour la

(1) La scène est dans une ville de Normandie, sur le bord de la Mer.

faire embarquer & transporter en Amérique, ou la faire enfermer dans une Maison de force ; ils craignent cependant que Cléon, Colonel de Dragons, qui est logé chez Marianne, ne s'oppose à l'exécution de leurs desseins. Il arrive en effet, & menace Marodin de le faire mourir sous le bâton. Jolicœur, son Maréchal des Logis, lui apprend comment il a sauvé Marianne, qui allait être enlevée par un Exempt suivi d'Archers, qu'il a mis en fuite.

Et leurs jambes alors leur servant à propos,
De cent coups de bâton ont garanti leurs dos.

Cléon avoue à Jolicœur, qu'il lui a rendu la vie en sauvant Marianne, dont il est amoureux. Il en fait ainsi le portrait.

Jamais dans son maintien aucun air affecté,
Jamais dans ses discours la moindre fausseté ;
Cette rare vertu, de tous les lieux bannie,
L'aimable vérité, qui dans la Normandie
N'avait pu jusqu'ici trouver d'appartement,
Sur ses levres habite & loge incessamment.

Cependant Cléon aussi timide qu'un Ecolier, n'ose d'abord parler de son

amour à Marianne, qui vient lui demander un nouveau ſecours, & le prier de lui donner une eſcorte pour la conduire juſqu'à Paris, où elle eſpere trouver un aſyle contre la fureur de ſon époux. Enfin Cléon s'enhardit, & lui déclare ſa paſſion, que Marianne écoute ſans colere. Elle ſort en lui diſant:

Pour la premiere fois c'eſt vous donner beau
jeu,
Si vous m'entendez mal, c'eſt votre faute; adieu.

Jolicœur reproche à ſon Colonel ſa timidité ridicule, & Cléon répond:

Hélas! lorſqu'à Paris j'étais Petit-Colet,
Je n'aurais pas été ſi ſage & ſi diſcret.

Arlequin qui fait le perſonnage de Nabal, dit qu'il eſt envoyé par Marianne, pour ſavoir ſi bientôt les chevaux & le Cocher ont mangé l'avoine, parce qu'elle veut partir tout-à-l'heure.

CLÉON.

Enfin cette beauté va donc partir d'ici!
Grêle, vents furieux, tonnerre, pluye, orage,
Gardez-vous de troubler le jour de ſon voyage;
Soleil luì ſur ſa route, afin de la ſécher,

Chevaux qui la traînez, gardez-vous de broncher.
Et vous qui conduisez à Paris cette Belle,
Que vous serez heureux, vous vivrez auprès d'elle !

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! vous aimez donc Marianne ? indiscret ?
Quel besoin de m'apprendre ainsi votre secret ?
Vous êtes bien badaut, s'il faut que je le dise,
Mais bast, ce n'est pas la derniere sottise
Que vous ferez peut-être avant la fin du jour.

On annonce l'arrivée de Barbarin. Cléon évite sa présence, & le premier se plaint à Simone, des mépris qu'il vient de recevoir de son épouse, qui s'est refusée à ses embrassemens. Cependant il n'en impute la faute qu'à soi-même, & aussi faible qu'Hérode l'est dans la Tragédie, il veut absolument se réconcilier avec sa chere Marianne ; pour y parvenir, il prie sa sœur Simone de sortir de sa maison. Celle-ci lui reproche sa faible complaisance, pour une épouse indigne de son amour. Elle tranche enfin le mot, & lui dit :

C'eſt peu que Marianne orgueilleuſe & ſévere,
Dans ſes rigueurs pour vous juſqu'au bout perſévere,
Et que de ſes mépris vous ſoyez convaincu;
C'eſt peu de vous haïr, elle vous fait cocu.

BARBARIN.

Elle me fait cocu? Pouvez-vous bien, cruelle,
Annoncer à mon front une telle nouvelle?
Nommez-moi, nommez-moi l'indigne ſuborneur.

SIMONE.

Vous le voulez?

BARBARIN.

Parlez; je l'ordonne.

MARODIN, *accourt.*

Ah! Monſieur,
Venez, ne ſouffrez pas que le crime s'acheve;
Votre épouſe vous fuit & Cléon vous l'enleve.

BARBARIN.

Ah tête! ah ventre! ah mort! courons à la vengeance,
On verra ce que c'eſt qu'un Prevôt qu'on offenſe.

Surprenons l'Infidele ; & quant à ſon Mignon,
Je prétends lui jouer un tour de ma façon ;
Déjà pour commencer dans l'ardeur qui m'enflâme,
Je vais dire par-tout qu'il couche avec ma femme.

Il ordonne à Marodin de la lui amener, & lorſqu'il eſt ſeul, il ſe livre à ces réflexions.

Epoux infortuné, faut-il pour t'animer,
Que ta femme elle-même oſe le confirmer ?
Vas-tu lui demander, pour mieux ſavoir la choſe,
Qui ? Quoi ? Par quels ſecours ? Le tems, le lieu, la cauſe ?
Comment ? . . . Ah ! ſans vouloir chercher plus de clarté,
Ne te ſuffit-il pas de l'avoir mérité ?
Si les meilleurs Maris & les plus raiſonnables,
Ne ſont pas à couvert de diſgraces ſemblables,
Cruel, brutal, jaloux, oſais-tu te flatter
Que de la Confrairie on voulût t'excepter ?
Rends-toi, rends-toi juſtice, & ſans tant de ſcrupule,
Comme ceux que tu vois, avalle la pilulle.

MARIANNE, *soutenue par deux Servantes.*

Que vois-je ? Où suis-je ? Où vais-je ? Ah ! ma force succombe ;
Filles, soutenez-moi, de peur que je ne tombe.
Ah ! j'ai cru voir le Diable en voyant mon Epoux,
Eh bien ! pour quel dessein ici m'appellez-vous ?
Est-ce pour m'assommer, dépêchez au plus vîte. . . .

Barbarin lui demande pour quelle raison elle se sauvait. Elle lui répond que c'est pour éviter

Vos cruels traitemens, vos bisarres caprices ;
Mais vous aviez pour femme un phénix en vertu,
Et qui vous eût aimé, si vous l'aviez voulu.

Barbarin lui pardonne tout & lui rend sa tendresse.

En me voyant si bon, en revanche aime moi ;
Va, touche dans la main.

MARIANNE.

Ah ! que voulez-vous faire ?

Songez que votre main a maltraité mon pere.

BARBARIN.

Oui, ton pere expira sous mes coups de bâton. . . .
Mais tu dois oublier un si sensible outrage ;
Songes qu'à cet oubli mon repentir t'engage.,
L'effort de ces vertus que renferment ton sein,
Consiste à pardonner sur-tout à ton prochain.

MARIANNE.

Ah ! si ce repentir était bien véritable !

. . . .

BARBARIN.

Quelle preuve veux-tu de mon amour extrême ?
Veux-tu me voir pleurer ? Me voir battre moi-même ?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux,
Veux-tu que je me tue ? Oui, dis ; si tu le veux,
Je suis tout prêt ? . . . .

GRIFFON.

Monsieur, Cléon est dans la place ;

Il fait le Diable, il jure, il tempête, il menace,
Il vient, il va paraître, & veut dans ſon dépit. . . .

BARBARIN.

Hola! je me dédis de tout ce que j'ai dit.
Ah! perfide, ah! guenon, ah! traitreſſe, ah! friponne,
Quoi! dans le même tems que mon cœur vous pardonne. . . .

MARIANNE.

Allez, vous radotez, un ſi prompt changement
Révolte tout le monde, & n'a nul fondement.
Mais ſuppoſez tantôt que je fuſſe coupable,
Depuis votre pardon qu'ai-je fait de blâmable?

. . . .

Puiſqu'ainſi ſans ſujet s'enflâme votre bile,
Cette ſcène ſi tendre était bien inutile.

BARBARIN.

J'agis ſans regle, moi, je me mets au-deſſus;
Mais c'eſt trop écouter des diſcours ſuperflus;
Qu'on me la garde ici liée & garrottée.

Il fait raſſembler ſa Maréchauſſée, la Pouſſe & le Guet, pour s'oppoſer aux entrepriſes de Cléon.

SIMONE, *arrive.*

Mon frere, où courez-vous ?
Ah ! voici les Dragons qui viennent, ſauvons-nous.
Ils veulent de vos mains arracher Marianne,
Marodin a déjà reçu cent coups de canne.

BARBARIN.

Allons ... je veux ... j'ordonne ... il faut .. ah ! malheureux,
Je m'égare, & ne ſais, ma foi, ce que je veux !

MARIANNE, *ſeule.*

Tandis que l'on ſe bat, & qu'un moment me reſte
Compoſons quelques vers ſur mon deſtin funeſte ;
Les ſtances n'étant plus à préſent de ſaiſon,
En vers alexandrins faiſons notre oraiſon.

Elle fait en effet un fort long monologue, dans lequel elle étale ſa naiſſance, tous les partis qui la recherchaient lorſqu'elle était fille ; la malheureuſe préférence que ſon pere donna à Barbarin, la reconnaiſſance que

ce Scélérat en eut en lui faiſant trente Procès, & en finiſſant par l'aſſommer. (*On enfonce ſa porte*).

Que vois-je ? C'eſt Cléon.
Il vient me ſecourir, hélas ! qu'en dira-t on ?

CLÉON.

Archers, diſparaiſſez; fuyez, Troupes pagnottes,
Et vous braves Dragons, mettez-leur des menottes.
(*à Marianne*).
Le tems preſſe, venez.

MARIANNE.

Alte-là, s'il vous plaît.
Reſpectez mon honneur, laiſſez-le tel qu'il eſt;
Les ſoupçons d'un époux n'y font que trop d'outrage,
Sans que l'on aille encor l'altérer davantage.
Quand Barbarin combat & ſe trouve en danger,
Je dois moins que jamais de ces lieux déloger :
De mon époux encor la perſonne m'eſt chere;
Je tremble pour ſes jours.....

CLÉON.

La plaiſante chimere !

Quoi! cet époux cruel, furieux & jaloux. . . .

MARIANNE.

Tout ce qu'il vous plaira, c'eſt toujours mon
époux.

CLÉON.

Il ne s'en ſouvient plus.

MARIANNE.

Je m'en ſouviens encore,
Ce nom m'eſt précieux,

CLÉON.

Mais il le déshonore.

MARIANNE.

Eh bien, c'eſt ſon affaire.

CLÉON.

Il conſent aujourd'hui
A ne vous plus revoir.

MARIANNE.

Eh bien, tant-pis pour lui.

CLÉON.

Il vous hait à la mort.

MARIANNE.

Tant mieux, cela me flatte.

CLÉON.

Il peut vous maltraiter.

MARIANNE.

Et je veux qu'il me batte.

CLÉON.

Pour le Miſſiſſipi.

MARIANNE.

Je n'en ai point d'effroi.

CLÉON.

Il vous fait embarquer.

MARIANNE.

Vous n'irez pas pour moi.

CLÉON.

Ah ! je perds patience, & de bon cœur j'enrage ;
Mais c'eſt trop m'amuſer à tout ce badinage.
Retournons au combat qu'il fallait achever
Avant que de venir ici vous retrouver.

Il ſort, & Arlequin arrive pour conſeiller à Marianne de ſe ſauver. Elle veut au contraire aller porter ſa tête à ſon époux qui arrive d'un côté, tandis qu'elle s'eſquive de l'autre.

Barbarin apprend à Griffon, ou plutôt au Public, puisque celui-ci en était témoin, que ses Archers ont eûs le dessus, & que Cléon a été blessé d'un coup de pierre; mais Arlequin vient faire un récit bien autrement touchant.

Je ne saurais parler, tant ma douleur est forte,
Ma voix ne peut sortir & demeure à la porte.

BARBARIN.

Tous ces retardemens sont ici superflus,
Où Marianne est-elle ?

ARLEQUIN.

Hélas! elle n'est plus.

BARBARIN.

Qu'entends-je! Elle est partie ?

ARLEQUIN.

Apprenez davantage :
A mes yeux le vaisseau vient de faire naufrage.

BARBARIN.

Quoi! ma femme est noyée?

ARLEQUIN.

Il le faut bien juger;
A moins que par bonheur elle ne sût nager;

Je vous dirai bien plus, elle était innocente.

BARBARIN.

Ah ! que m'apprenez-vous ! mon déſeſpoir
augmente....
Elle était innocente ! Ah ! je veux me tuer.....

ARLEQUIN.

Souffrez auparavant que je puiſſe achever.

BARBARIN.

Achevez, achevez.

ARLEQUIN.

Alors qu'elle eſt partie,
Elle allait au combat pour vous ſauver la
vie ;
Et c'eſt dans ce moment que le traitre Zarès
L'a conduite à la mer.

BARBARIN.

O ſenſibles regrets !
Pourſuivez.

ARLEQUIN.

Que dirai-je ? en paſſant dans la rue,
On voyait ſur ſon front la vertu toute nue ;
La modeſte innocence & la chaſte pudeur
Regnaient ſur ſon viſage ainſi que dans ſon
cœur :

Son teint ſage & diſcret, ſa bouche ſcrupuleuſe,
La candeur de ſes yeux, ſa gorge vertueuſe...

BARBARIN.

Quel galimathias! finiſſez promptement.

ARLEQUIN.

Elle joint le vaiſſeau, le monte ſagement;
Il fait voile, & chacun lui criait bon voyage,
Quand ſoudain il s'éleve un furieux orage,
Dont le vaiſſeau ſurpris, tout prêt à ſe noyer,
Deſcendait à la cave & montait au grenier;
Tant enfin qu'il ſurvient un affreux vent de biſe,
Qui contre un fier rocher en cent morceaux le briſe.
Après cet accident vous voyez bien, hélas!
Que votre femme eſt morte & n'en reviendra pas.

Barbarin s'emporte contre ſa ſœur, qu'il accuſe de tout le mal qui eſt arrivé; il ſe jette dans un fauteüil où il tombe en pamoiſon; il extravague, il redemande ſa femme à tout le monde, & Scaramouche vient lui apprendre que des Matelots l'ont heureuſement

ſauvée, il s'en réjouit, & dit au Parterre :

A préſent que je ſais qu'elle fut toujours ſage,
Je prétends déſormais faire un meilleur ménage.
Meſſieurs, vous le voyez ce raccommodement,
D'une Piece comique eſt le vrai dénouement.
Il faut finir ainſi pour que la Parodie
Ne ſoit point confondue avec la Tragédie.

Cette Parodie dont Legrand & Dominique ſont les Auteurs, fut très-bien reçue, & eut dix-ſept repréſentations. Elle a ſur-tout le mérite d'avoir très-bien ſaiſi & très-agréablement critiqué les défauts de la Tragédie ; l'endroit ſur-tout où Barbarin, après avoir pardonné à ſa femme, s'emporte contre elle au même inſtant ſans en avoir de nouveaux ſujets, eſt très-judicieux : elle ne fit que confirmer l'opinion du Public, qui dès la premiere repréſentation de la Tragédie, avait fort bien ſenti combien ce retour d'emportement était ridicule.

Les Comédiens Français avaient auſſi appris une Parodie de la Tragédie de

Marianne; mais ils ne jugerent pas à propos de la jouer, lorſqu'ils virent le prodigieux ſuccès de celle-ci. On prétend qu'elle avait été faite par M. de Voltaire lui-même, qui, ſelon toute apparence, s'était ménagé, ce qui eſt aſſez naturel; lorſque l'on ſe châtie, on frappe à côté.

A commencer du 7 Juillet, tous les Spectacles furent fermés pendant quatre jours, à cauſe de la Proceſſion de ſainte Genevieve, dont la Châſſe fut deſcendue à l'occaſion de la ſéchereſſe qui durait depuis bien long-tems.



L'EMBARRAS DES RICHESSES.

Comédie en trois actes en prose, précédée d'un Prologue, & suivie d'un Divertissement, 9 Mai 1725. (1)

Le Prologue est entre un Auteur & un Paysan, il ne dit rien autre chose sinon qu'un Prologue est une chose inutile.

Trivelin botté & tenant un fouet à la main, ouvre la scène en maudissant l'amour & les Amoureux. Pamphile son Maître, l'appelle de dedans la maison, & paraît ensuite pour le charger d'une lettre qu'il lui ordonne de porter promptement à la charmante Florise sa Maîtresse. Trivelin rencontre Arlequin son ancien ami, à qui il donne rendez-vous au cabaret, où il lui promet de l'aller rejoindre.

Arlequin qui n'a d'autre occupation que son amour pour Chloé, & d'autre

(1) La scène se passe à Athènes. Le théâtre représente une rue. On voit dans l'enfoncement la cabane d'Arlequin, & sur l'un des côtés un Palais de Financier.

fortune qu'un petit Jardin, chante & se réjouit sans cesse; autrefois, dit-il, quand il fallait tirer de l'eau pour arroser mes fleurs, je trouvais que la corde était si rude, & le puits si profond; mais depuis que j'aime Chloé, & que c'est pour lui faire des bouquets, je n'ai qu'à toucher la corde du bout du doigt seulement, & cela vient tout seul.

Chloé vient aussi, & fait avec lui une scène fort naïve & fort touchante; lorsqu'elle est partie, après lui avoir promis de revenir bien-tôt le voir, il chante en cultivant son Jardin:

Vive mon joli Jardin; soir & matin,
J'y ris, j'y chante, j'y badine;
Ah! le favorable terrein!
La rose y croît sans épine.

Il répete souvent le dernier vers, tandis que Midas son voisin le Financier, le regarde les bras croisés, & s'impatiente de sa gaieté. Arlequin l'apperçoit enfin, & lui propose de se divertir avec lui.

MIDAS.

Tu me fais pitié, mon enfant! tu me fais pitié!

ARLEQUIN.

Je vous fais pitié! les Maltotiers ne ſont pourtant gueres pitoyables.

MIDAS.

Peux-tu être ſi joyeux, étant auſſi malheureux que tu es?

ARLEQUIN, *riant.*

Moi? je ſuis malheureux? Ah! ah! ah! Diable emporte ſi je l'aurais jamais cru; je dors bien, je mange bien, je bois bien, je ne crains rien, je ne ſouhaite rien, voilà pourtant un bon malheur. Voyons donc votre bonheur à vous.

Midas lui fait un grand étalage de ſes biens, qui ne cauſent à Arlequin qu'une envie de rire. Il n'eſt pas plus tenté de l'offre que le Financier lui fait de le recevoir parmi ſes Commis, ni de l'eſpérance qu'il lui donne de faire bien-tôt ſa fortune par ce moyen. Arlequin s'impatiente à la fin de tous ces faux raiſonnemens, & le quitte pour aller rejoindre Trivelin, qui l'attend au cabaret.

Madame Midas ſurvient, outrée de

ce qu'un manant comme Arlequin, ose l'éveiller tous les matins par ses chansons. Elle appelle tous ses Esclaves pour le faire assommer. Son époux & son fils ont beau vouloir la calmer, en lui représentant que le cas n'est pas assez grave pour faire punir ce malheureux comme elle le souhaite. Elle prétend elle, qu'éveiller une femme de sa sorte, est plus que suffisant pour faire pendre tous les Arlequins de la terre.

Plutus qui paraît, leur promet de trouver un moyen d'empêcher Arlequin de chanter si matin. Arlequin revient, & lui demande qui il est. Plutus lui répond qu'il est le Dieu des richesses. Arlequin l'assure qu'il ne le connaissait pas. Plutus lui exagere tous les avantages qui le suivent, & sur-tout ceux qu'il procure en amour. Autrefois, dit-il, ce n'était que par une constance aussi pénible qu'ennuyeuse, qu'un Amant parvenait à toucher le cœur de sa Maîtresse. A présent on fait l'amour comme quand on veut prendre une maison à loyer; on lit l'écriteau, on y entre, on dit cette maison-là est drôle, je crois que je m'y plairais; on se débat du prix, on en convient, on passe le bail, on s'y loge, & dès le lende-

main on voudrait en être délogé.

Arlequin ſéduit par les offres de Plutus, conſent à être un de ſes adorateurs, & reçoit un tréſor qu'il lui promet de bien conſerver. La ſuite de Plutus s'empreſſe à divertir Arlequin, & finit l'acte par le Vaudeville ſuivant.

VAUDEVILLE.

L'amour n'eſt plus comme au vieux tems,
Un Roman de longue lecture.
Souvent dix tomes rebutans,
Ne concluaient pas l'aventure ;
Mais à l'uſage des Traitans,
Plutus l'a réduit en brochure,
Turelure, &c.

PLUTUS.

Dans l'Univers tout ſuit mes loix,
Je tourne à mon gré la nature,
Pour ayeux je donne des Rois
A la plus abjecte roture ;
De Thémis je regle la voix,
Pour favoriſer l'impoſture,
Turelure, &c.

ARLEQUIN.

Vieilles, qui voulez plaire encor,
Malgré votre antique figure,

Choisissez-moi, c'est un trésor
Qu'un nigaud de mon encolure;
Mais commencez par parler d'or,
Sans cela point d'amour, j'en jure,
Turelure, &c.

Arlequin uniquement occupé du soin de son trésor, en a perdu toute sa joie & toute sa tranquillité; il ne sait où cacher ce présent funeste que Plutus vient de lui faire; tout lui paraît suspect, le moindre bruit l'épouvante, il croit voir un voleur en Trivelin, qui vient le chercher pour aller boire, & il brusque sa chere Chloé, qui l'invite à venir danser avec elle à la noce de sa cousine.

ARLEQUIN.

Vas, si tu veux, pour moi je n'ai pas envie de danser.

CHLOÉ.

Qu'as-tu donc?

ARLEQUIN, *boitant*.

Je suis boiteux.

CHLOÉ,

Tu es boiteux? Le pauvre Arlequin!

quin ! va mon ami, ce ne sera rien.....
Viens, tu chanteras.

ARLEQUIN, *parlant enrhumé.*

Je suis enrhumé.

CHLOÉ.

Tu es enrhumé ? J'en suis bien fâchée, Arlequin. . . . Viens toujours, tu verras les autres, cela te réjouira.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas le tems, adieu.

CHLOÉ, *le retenant.*

Quoi ! tu me quittes déjà, mon cher Arlequin ? Est-ce que tu ne me vois pas ? Je suis ta chere Chloé.

ARLEQUIN.

Sifait, sifait . . . diantre . . .

CHLOÉ.

As-tu bien le courage de t'en aller comme cela, sans me dire un seul mot ?

ARLEQUIN, *brusquement.*

Hé ! que diable veux-tu que je te dise ?

CHLOÉ.

Ce que tu as coutume de me dire ;

ce que tu me disais encore ce matin ; que tu me trouves belle, que tu m'aimes bien, & que tu m'aimeras toute ta vie.

ARLEQUIN.

Je te l'ai dit deux mille fois ; je ne saurais toujours recommencer la même chanson.

Chloé a beau lui marquer de l'empressement, à peine paraît-il se souvenir de l'avoir aimée. Il la congédie brusquement, elle le quitte en pleurant; tout cela ne l'attendrit pas. Son trésor est devenu le seul objet de son amour; mais il n'est pas plus tranquille lorsqu'elle est partie, il ne sait s'il doit aller travailler ; s'il y va, les Voleurs viendront pendant ce tems-là, & emporteront son trésor ; s'il n'y va pas, on dira dans la ville, Arlequin ne cultive plus son jardin, c'était pourtant la seule chose qui le nourrissait ; comment fait-il donc pour vivre ? Il faut qu'il ait un trésor : il semble, dit-il, que tout le monde l'a déjà deviné, car on me regarde & on m'ôte son chapeau dans les rues.

Pendant qu'il est occupé de ces réflexions, Chrisante arrive, & fait connaître par un *aparte*, qu'il est agité de

remords pour avoir frustré Arlequin d'une riche succession ; & pour s'acquitter envers lui, il prend la résolution de lui donner sa fille en mariage ; il l'aborde avec beaucoup de politesse, qu'Arlequin n'attribue qu'à la découverte de son trésor ; il se tue de lui dire qu'il n'a pas le sol & qu'il est un misérable ; mais il se confirme bien plus dans cette opinion, lorsque Chrisante lui offre sa fille en mariage.

ARLEQUIN.

Eh ! Monsieur Chrisante, songez que je n'ai rien.

CHRISANTE.

Vous êtes riche en vertus, cela me suffit ; ma fille sera trop heureuse de vous avoir. Vous donner à elle, c'est lui donner un trésor.

ARLEQUIN, *fuyant & courant par tout le théâtre.*

Un trésor, miséricorde ! ah je suis perdu, je suis assassiné, je suis enterré, je n'en ai point de trésor, je n'en ai point.

Chrisante lui fait entendre que ce n'est pas dans cette opinion qu'il lui

donne sa fille. Arlequin se calme & consent à l'épouser, en faveur d'une bourse de cent écus que son beau-pere futur lui donne pour acheter des habits de nôces. A peine Arlequin les a-t-il, qu'il sent le chagrin de les dépenser. Un Tailleur qui lui a été envoyé par M. Chrisante, frappe à sa porte.

ARLEQUIN.

Au Voleur.

Le TAILLEUR.

Monsieur, je suis un Maître Tailleur.

ARLEQUIN.

Au Voleur, au Voleur.

Il ne veut pas absolument le laisser entrer chez lui, & se fait prendre la mesure dans la rue; mais il craint qu'il ne lui dérobe ses cent écus, il lui dit de fermer les yeux, & il cache sa bourse sur sa tête & sous son chapeau, & met ses deux mains par dessus. Le Tailleur le prie de baisser les bras; mais Arlequin ne veut pas y consentir & dit que c'est-là sa posture favorite. Tandis que ce Tailleur lui prend sa mesure, il se fait petit, petit, parce qu'il faudra moins d'étoffe, & lorsque le Tailleur

prend ses ciseaux pour marquer la mesure, Arlequin effrayé, croit que c'est pour lui couper le cou & le chasse à coups de bâton.

Au troisieme acte, Arlequin ébloui par sa nouvelle fortune, veut chasser Midas de sa propre maison; un Procureur lui offre ses services, & lui demande sur quel sujet il veut lui intenter son Procès.

ARLEQUIN.

Il est trop petit.

Le PROCUREUR.

La taille d'un homme n'est pas matiere à Procès.

ARLEQUIN.

Il a une femme qui a de grands Seigneurs pour Amans.

Le PROCUREUR.

C'est louable, elle fait ce qu'elle peut pour ennoblir ses enfans.

ARLEQUIN.

Il ferme sa porte trop fort, & ébranle toute ma maison.

Le PROCUREUR.

Ah! voici une bonne raison.

ARLEQUIN.

Oh ! j'en ai bien une autre ; il m'a promis des coups de bâton parce que je chante toujours.

Le PROCUREUR.

Ah ! s'il vous les avait donnés.

(*Arlequin court chez Midas*).

Où allez-vous donc ?

ARLEQUIN.

Je vais le prier bien honêtement de me les donner.

Le PROCUREUR.

Demeurez, ce n'eſt pas la peine. Je vais lui faire manger en frais ſa maiſon, & avant qu'il ſoit quatre jours, il y aura peut-être plus de deux rames de papier produites contre lui ; mais ne perdons point de tems, donnez-moi une vingtaine d'écus pour commencer.

ARLEQUIN.

Une vingtaine d'écus ! Vous êtes un fripon.

Le PROCUREUR.

Monſieur, je ſuis Procureur.

Arlequin le roſſe & le chaſſe.

Il ſe paſſe pluſieurs ſcènes entre Pamphile, Floriſe, Trivelin & Chloé, qui projettent de faire accroire à Arlequin, que ſa Maîtreſſe doit épouſer Pamphile, & qui ſe flattent de le lui rendre par ce ſtratagême; mais Arlequin y eſt déjà plus diſpoſé qu'ils ne le croient; il veut rendre à Plutus ſon tréſor, qui ne lui a cauſé que des ſoins & des allarmes. Il ſe reproche ſur-tout ſon infidélité envers ſa chere Chloé, & ſe propoſe d'aller ſe jetter à ſes pieds pour obtenir le pardon de ſon inconſtance. Plutus paraît avec Midas, il remet bien vîte ſon tréſor au premier, qui cherche inutilement à le lui faire reprendre, il n'en veut pas même pour le donner à Chloé, qu'il aime trop pour lui faire connaître tous les chagrins qu'il a éprouvés. On entend les violons, on voit des Danſeurs, & Arlequin quitte Plutus & Midas pour ſe joindre à eux; mais ils lui apprennent qu'ils ſont de la nôce de Pamphile, qui vient d'épouſer Chloé. Cette nouvelle le frappe d'une violente douleur; les riches habits dont il la voit parée, ne le laiſſent plus douter qu'elle ne ſoit prête à de-

venir la femme de son Rival : cependant il n'ose s'en plaindre, il avoue qu'il a trop mérité qu'elle le quitte pour un autre. Les reproches qu'il se fait sont des plus touchans, & les larmes qu'il verse en abondance, sont vraiment intéressantes. Il supplie Chloé de vouloir bien le prendre au nombre de ses Domestiques, l'assurant qu'il sera trop heureux de la suivre par-tout, & d'avoir l'honneur de porter sa robe; il prie Pamphile de l'aimer toujours autant qu'elle est aimable. Alors les sanglots lui coupent la parole, il se retire pour pleurer dans un coin du théâtre. Chloé qui n'y peut plus tenir, le rappelle & lui apprend que son mariage n'était qu'une feinte, qu'elle lui rend son cœur ou plutôt qu'elle ne le lui avait jamais ôté. Arlequin se livre à la joie, & la Piece finit par un double mariage & par les couplets suivans.

VAUDEVILLE.

CHLOÉ.

Toute ma richesse est mon cœur,
Cher Arlequin, je te le donne,
Qu'il fasse à jamais ton bonheur,

C'eſt tout ce que j'ambitionne ;
Je ne changerais pas mon ſort
Contre celui de Vénus même,
Ah ! que c'eſt un charmant tréſor
Que de poſſéder ce qu'on aime.

ARLEQUIN.

Quelqu'un peut-être me dira,
Que ma Maiſon eſt trop petite ;
Mais je l'aime comme cela,
Et c'eſt moi tout ſeul qui l'habite.
Fy de tous ces grands logemens,
Je ne pourrais m'y reconnaître ;
Il y demeure tant de gens,
Qu'on n'en connaît pas le vrai Maître.

Cette Piece eut le plus grand ſuccès. Elle fut jouée vingt fois avant le voyage de Fontainebleau, & repriſe très-ſouvent pendant l'hyver. Elle eſt le premier ouvrage de Dalainval, qui en a donné pluſieurs autres depuis, tant au théâtre Français, qu'au théâtre Italien.



LE CAHOS.

Parodie des Elémens en quatre actes, précédée d'un Prologue & mêlée de Prose, de Vers & de Vaudevilles, 23 Juillet 1725. (1)

Un Vicomte a chargé un Avocat nouvellement arrivé de Paris, de lui composer une fête dans le goût du Ballet des Élémens. L'Avocat tâche de lui faire comprendre le plan de cette Piece & commence ainsi. Avant la naissance du monde: le Vicomte comme de raison le prie de passer promptement au déluge, & comme il ne peut rien comprendre au projet de sa Piece, il lui conseille de l'intituler *le Cahos*.

Le premier acte est celui de l'air.

Bourguignon, jadis Laquais, est devenu Commis d'un Financier; après que son Maître lui a fait l'honneur de l'admettre à sa table; nouvelle Ixion, il a la témérité de devenir amoureux de sa Maîtresse; on l'appelle Madame des Airs, elle paraît bien-tôt annoncée par une simphonie & suivie de Poëtes & de Musiciens, illustres nécessiteux,

(1) La scène est dans une ville de Province.

qui pour ſon argent chantent inceſſamment ſes louanges & élevent ſon nom juſqu'aux nues. Bourguignon attend pour déclarer ſa flâme, que les Poëtes & les Muſiciens ſoient retirés, & que l'on ait chanté ces paroles à ſa gloire.

Jamais femme de Parvenu
N'employa mieux ſon revenu;
La Muſique altérée
Par elle eſt enivrée,
Et le Poëte nud
Se trouve revêtu.

Madame des Airs jalouſe de ſon mari, charge Bourguignon de l'épier & de découvrir la fille qu'il entretient. Parcourez, dit-elle, tout Paris, & ſurtout le quartier de l'Opéra; informez-vous chez les Tapiſſiers, quelles filles ils ont meublées depuis peu; chez les Marchands, quelles étoffes ils ont vendues; chez les Traiteurs, quels repas ils ont portés en ville; enfin ne négligez rien pour découvrir ma Rivale, je veux la faire renfermer. Bourguignon conſeille à Madame des Airs, d'employer d'autres moyens de vengeance.

Mad. DES AIRS, *avec ſatisfaction.*

Que dites-vous, Bourguignon? Quel-

que gros Seigneur vous aurait-il chargé de me parler en sa faveur?

BOURGUIGNON.

Fi donc, Madame, il y a long-tems que je ne me mêle plus de ce métier-là, c'est pour moi-même que je vous parle.

Mad. DES AIRS, *avec colere.*

Qu'entends-je! quel outrage à ma pudeur! insolent, sortez tout à l'heure.

Bourguignon la presse, elle appelle au secours, M. des Airs arrive, & reproche à Bourguignon d'avoir non-seulement volé sa caisse, mais de vouloir séduire sa femme; il est suivi d'un Commissaire & d'une Troupe d'Archers, à qui il ordonne de faire leur devoir.

BOURGUIGNON.

Ah! voilà mon horoscope près d'être accomplie, on me l'avait bien prédit que je mourrais en l'air; mais ce qui me console, c'est que je sais toutes tes voleries, & que tu pourras bien périr dans le même élément.

L'EAU.

Un Muſicien de l'Opéra de Rouen (1), venant à Paris ſur un batteau chargé de vins de Bordeaux, qui fait naufrage ; ſe ſauve ſur un tonneau, & aborde en chantant :

Trop cruel élément ſuſpends ta violence,
Et laiſſe à bord arriver mon tonneau,
Sans lui tes flots devenaient mon tombeau ;
Mais Bacchus dont toujours j'honorai la puiſſance,
Par le ſecours du vin, m'a ſu tirer de l'eau.

Une Bateliere qui l'a déjà vu avant ſon naufrage & qui l'a entendu chanter, le reconnaît ſur le rivage, & il lui déclare ſubitement ſon amour.

LOLOTTE.

Comment M. Rigaudon, en ſortant de l'eau vous me déclarez d'abord votre amour ? Vous devriez plutôt aller changer de chemiſe.

RIGODON.

J'ai des raiſons pour n'en rien faire.

(1) C'était Arlequin qui jouait ce rôle.

LOLOTTE.

Et quelles raisons ?

RIGAUDON.

C'est que je n'ai que celle-là.

LOLOTTE.

Cependant vous devez être mouillé.

RIGAUDON.

Pardonnez-moi, les Musiciens sont toujours secs.

Il continue à lui parler de son amour, & Lolotte lui répond qu'elle dépend de Maître Nicolas, qui arrive suivi des tireurs d'oye, & apprend brusquement à Rigaudon qu'il est son pere.

RIGAUDON.

Cependant ma mere qui chantait autrefois dans les chœurs de l'Opéra de Rouen, ne m'en a jamais rien dit, elle devait pourtant le savoir mieux que vous.

Me. NICOLAS.

Sans doute qu'elle vous avait donné à quelque plus gros Seigneur que moi, car je travaillais dans ce tems-là aux machines de l'Opéra.

RIGAUDON.

Et apparemment votre mariage s'eſt fait dans les coulıſſes ?

Me. NICOLAS.

Il eſt inutile de vous inſtruire de tout cela, il ſuffit que je ſuis votre pere & que je vous marie avec ma filleule Lolotte. Elle chante, vous chantez auſſi, & vous jouez du violon, je tâcherai de vous faire entrer à l'Opéra.

Cette raiſon eſt plus que ſuffiſante, quoique le mariage ne ſe faſſe pas moins à l'impromptu que la déclaration d'amour & la reconnaiſſance, & il eſt célébré par les chants & les danſes des Bateliers qui terminent la Piece.

LE FEU.

Agnès qui eſt ſortie du Couvent depuis huit jours & qui doit y rentrer le lendemain, aime un jeune homme dont elle eſt tendrement aimée; ſa mere va courir le bal, & la charge d'avoir ſoin qu'elle trouve de la lumiere à ſon retour. A peine eſt-elle ſortie, que l'Amant qui n'attendait que ce favorable inſtant, s'introduit daus la maiſon, ſui-

vi d'Arlequin ſon Valet. Agnès lui reproche d'abord le peu de cas qu'il fait de ſon honneur, & répond aux offres qu'il fait de l'épouſer, qu'elle a promis à ſa mere de rentrer pour toujours dans le Couvent.

ARLEQUIN.

Bon, bon, l'amour doit vous relever de toutes vos promeſſes, vous ne ſeriez pas la premiere Veſtale qui aurait manqué de parole.

AGNES.

Qu'eſt-ce qu'une Veſtale?

ARLEQUIN.

Vous n'avez donc jamais été à l'Opéra? Oh! j'y ai été moi, & c'eſt là que j'ai appris que les Veſtales étaient de jeunes filles qui chantaient & danſaient dès le commencement du monde, & qui vivaient dans le feu comme le poiſſon dans l'eau...... Après le débrouillement du cahos.... Vous comprenez bien cela....

Valere le fait taire, & lui ordonne de prendre garde que perſonne ne vienne.

Arlequin va ſe coucher ſur une table,

& s'endort tandis que les Amans s'entretiennent de leur amour ; mais la mere revient, frappe à la porte ; Arlequin ſe réveille en ſurſaut, & renverſe la lumiere qu'il éteint.

VALERE.

Qu'as-tu fait, malheureux ?

ARLEQUIN.

Il n'y a qu'à appeller l'amour pour la rallumer.

VALERE.

Le Diable t'emporte, on heurte à la porte & tu cries comme un enragé.

ARLEQUIN.

On heurte à la porte ? Eh bien ! tant mieux, je vais prier ces gens-là de nous rallumer notre chandelle.

AGNES.

Et non, Arlequin, c'eſt ma mere ; je ſuis perdue ſi elle me trouve ſans lumiere.

ARLEQUIN, *ſoufflant ſur la bougie pour la rallumer.*

Ah ! morbleu, ſi nous avions quel-

que Veſtale ici qui eût bonne haleine...
attendez, attendez, je me ſouviens que Violette m'a fait préſent l'autre jour d'un briquet; quoique l'amour n'agiſſe ici que par bricole, cela vaudra bien le miracle qui ſe fait à l'Opéra, & cette allumette fera autant d'effet que ſon flambeau.

Il allume la bougie, & Agnès ouvre la porte à ſa mere qui entre accompagnée des Veſtales & des Romains. Elle eſt fort ſcandaliſée de la trouver avec Valere à l'heure qu'il eſt.

ARLEQUIN.

Monſieur vient demander votre fille en mariage, & moi je ſuis venu pour allumer le flambeau nuptial.

La MERE.

Qu'eſt ce que cela ſignifie? Voilà une belle heure pour demander une fille en mariage.

VALERE.

J'ai ſu que vous la mettiez demain dans un Couvent, & je ſuis accouru au plus vîte, pour vous dire que mon pere conſent que je l'épouſe ſans dot.

La MERE.

Sans dot! ah! c'eſt tout autre choſe. Ma fille eſt à vous.

VALERE.

Quel bonheur pour moi! venez Peuples, venez célébrer ce beau jour.

ARLEQUIN.

Comment donc ce beau jour? Avez-vous oublié que nous ſommes dans la nuit?

La MERE.

Nous avons heureuſement les violons, & nous avons inventé la plus jolie maſcarade du monde. Nos hommes ſont déguiſés en Romains, & nos femmes en Veſtales.

ARLEQUIN.

Des femmes déguiſées en Veſtales? Il y en a bien aujourd'hui qui prennent cette maſcarade là.

On chante & on danſe.

Tant que le monde durera,
Le flambeau du Dieu d'Hymenée
Fort peu brillera;
D'abord l'amour l'állumera,

Mais dès la ſeconde journée
Son feu s'éteindra.



Tant que Fillette fermera
L'oreille à qui voudra ſe plaindre,
Sa vertu luira;
Mais ſitôt qu'elle écoutera,
On verra ſa vertu s'éteindre
Comme à l'Opéra.

Tant qu'un Amant dépenſera
Près d'une Veſtale en détrempe,
Le feu durera.
Chaque préſent l'attiſera;
Mais ſi l'huile manque à la lampe,
Le feu s'éteindra.

LA TERRE.

Un jeune Jardinier appellé Floreſtan, eſt amoureux d'une belle Jardiniere nommée Pouponne; pour ſavoir s'il en eſt aimé, il prend les habits de Jacqueline, Confidente de ſa Maîtreſſe. C'eſt ſous ce déguiſement qu'il s'entretient avec elle; leur converſation eſt interrompue par un bruit de cors. Pa-

tapan, jeune Gentillatre & Seigneur du hameau, paraît avec une Troupe de Chaſſeurs, tenant à la main un bois de cerf qu'il préſente à Pouponne.

POUPONNE.

Que voulez-vous que j'en faſſe? Ce préſent-là ne convient gueres à une femme.

PATAPAN.

Et à qui voulez-vous que je l'offre? Tous mes amis en ont déjà une bonne proviſion.

POUPONNE.

Vous pouvez le garder pour vous.

FLORESTAN.

Eh! Mademoiſelle, acceptez le préſent de Monſieur, vous lui en ferez un autre.

POUPONNE.

Mais enfin que venez-vous faire ici?

PATAPAN.

Vous dire ſeulement en paſſant que je vous aime, & faire danſer mes gens dans votre Jardin pour les délaſſer des fatigues de la chaſſe.

POUPONNE.

Mais à quoi ſervira tout cela ?

PATAPAN.

A amener un divertiſſement à propos.

POUPONNE.

Le vôtre ne pouvait venir plus à contre-tems, vous m'avez fait une frayeur terrible, je ſuis prête de tomber en foibleſſe.

PATAPAN.

Eſt-ce pour moi ?

POUPONNE.

Non, en vérité.

PATAPAN.

N'êtes-vous pas raſſurée quand je dis que je vous aime?

POUPONNE.

Cet amour eſt bien inutile, puiſque je ne ſuis pas d'une condition égale à la vôtre, & que d'ailleurs je ne veux pas me marier.

PATAPAN.

Eh! parbleu ni moi non plus. Je ne

prétens faire l'amour qu'en courant; mais cela n'empêche pas que vous ne veniez vous asseoir auprès de moi pour voir le Divertissement.

Un CHASSEUR, *chante* :

L'Hymen est un Chasseur étrange
Qui ne chasse qu'avec froideur,
A tout moment il prend le change;
Ah! que c'est un mauvais Piqueur.
Il n'a point de route assurée
Pour suivre sa bête égarée;
Et sans qu'il y soit quelquefois,
Les Amours en font la curée;
Ou ne lui laisse que le bois.

VAUDEVILLE.

Ah! que la forêt de Cithère
Pour la chasse est un beau canton!
Dans l'hyver on n'y chasse guere,
Mais au Printems c'est la saison;
Ton, ton, ton, ton taine ton ton.

✕

Pour moi je vais toujours en quête
De quelqu'agréable Tendron,
A ses allures je m'arrête
Pour voir s'il est courable ou non.

✕

Pour me mettre bien ſur la voie ;
Je prends pour guide Cupidon ;
Je lui retiens, ou lui déploye
Le trait ſelon l'occaſion.

✻

Aux abois quand la bête eſt miſe,
A lever le pied je ſuis prompt ;
Mais je ne ſonne point la priſe
Comme bien d'autres Chaſſeurs font.

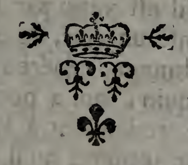
✻

Auſſi-tôt que la Fête eſt finie, Pouponne congédie Patapan, qui ſe retire de la maniere la plus complaiſante.

Elle renoue ſa converſation avec Floreſtan, qui n'a pas beaucoup de peine à lui faire avouer que c'eſt lui qu'elle aime. Alors il ſe decouvre, tombe à ſes genoux, & la Piece finit par leur mariage.

Ces quatre petits Divertiſſemens ne compoſent pas la meilleure Piece qui ſoit ſortie de la plume de Legrand, & cependant elle eut le ſuccès le plus complet, ſans doute à cauſe de la muſique charmante que Mouret avait faite à ce Divertiſſement. La Parodie eut 22 repréſentations avant le voyage de Fontainebleau,

Fontainebleau, & fut reprise presqu'autant de fois pendant l'année. Elle est, comme nous l'avons annoncé, la Parodie des Élémens, Ballet héroïque & pastoral, dont Roi a fait les paroles, & Lalande en société avec Destouches, en ont composé la musique. Il fut donné pour la premiere fois le 29 Mai 1725. Quoi qu'en dise Legrand, les paroles de ce Poëme & sur-tout celles du Prologue, sont regardées comme le chef-d'œuvre des Opéra modernes. Le premier acte est la fable d'Ixion; le second, celui d'Arion; le troisieme, l'histoire des Vestales; & le quatrieme, les amours de Vertume & Pomone.



L'HÉRITIER DE VILLAGE.

Comédie en un acte en prose, 19 Août 1725. (1)

BLAISE arrive en guêtres, ſuivi d'Arlequin portant un paquet. Claudine, la femme de Blaiſe, entre de l'autre côté. Dès qu'elle l'apperçoit, elle lui demande pourquoi il a reſté ſi long-tems à Paris? Blaiſe lui répond que c'était pour voir mourir ſon frere, & lui apprend qu'il lui a laiſſé cent mille francs. Elle a d'abord beaucoup de peine à le croire; mais elle ſe le perſuade facilement lorſqu'il lui apprend qu'il eſt venu par la voiture, qu'il a dépenſé un écu, & qu'il lui ordonne de donner généreuſement ſix ſols à Arlequin, qui a porté ſon paquet. Ils le retiennent à leur ſervice lorſqu'il leur apprend qu'il a demeuré huit ans à la Cour.

(1) La ſcène eſt dans un village.

BLAISE.

Allons, v'la de jolies affaires; je lui baillerons ma fille pour apprentie, il la fera Courtisanne.

ARLEQUIN.

Laissez-moi faire, je suis admirable pour élever une fille; je sais lire & écrire dans le latin, dans le français, je chante gros comme un orgue, & je verse à boire comme un robinet de fontaine.

Blaise qui a passé dix ans à Paris, donne à sa femme des leçons pour se conduire dans le beau monde.

Madame Damis & le Chevalier arrivent, & ne comprennent rien à la manie de Claudine, qui prétend qu'ils doivent la traiter avec respect. Blaise paraît, & Madame Damis se plaint à lui du procédé de sa femme; mais il n'est pas moins étonné lui même que personne ne le salue lorsqu'il entre.

Ses réponses sont de plus en plus impertinentes; celles de sa femme & de ses enfans ne leur cedent en rien, ce qui fait croire à Madame Damis & au Chevalier, qu'ils ont tous perdu la tête. Mais Blaise leur explique le

ſujet de cette nouvelle fierté, & le Chevalier le trouve très-ſuffiſant & très-raiſonnable. Il change de ton avec Madame Claudine, qu'il traite d'une maniere très-civile & même galante, ce qui la met dans le cas de faire uſage des leçons de politeſſe que ſon mari lui a données dans une ſcène précédente.

Madame Damis trouve cet événement ſinguliérement plaiſant, mais il fait naître au Chevalier des vues plus ſérieuſes; il imagine de profiter de la nouvelle fortune de Blaiſe, pour raccommoder la ſienne & celle de Madame Damis qui ſont un peu uſées. Madame Damis fait d'abord quelques petites façons; mais le Chevalier détruit ſes préjugés, & la détermine à offrir ſa main à Colin, en même tems qu'il demande pour lui celle de Colette. Ils accablent de complimens M. Blaiſe & Madame Claudine, qui peu accoutumés à des manieres ſi prévenantes, ſe laiſſent aiſément ſéduire & conſentent aux deux mariages. Avant que de les conclurre, Blaiſe prie Arlequin de dreſſer un petit brin ſes enfans ſelon leur qualité & ſuivant le biau monde.

Arlequin ſe recueille avec gravité

pour travailler à l'éducation de ses deux pupilles. Il engage Colin à feindre qu'il est amoureux de Colette, & il leur fait répéter une scène d'amour qu'ils feraient tout bonnement, naïve, & qui les rend très-ridicules. Au moment où les Futurs sont prêts à signer le contrat, en supposant qu'ils le sachent, M. Griffet, Clerc du Procureur de M. Blaise, lui remet une lettre qui lui apprend que M. Rapin, Usurier, entre les mains duquel il avait laissé ses cent mille francs, vient de faire banqueroute. Le Chevalier qui a lû la lettre, la replie, la rend à Blaise, en lui disant je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur. Il s'en va & emmene Madame Damis, Arlequin les reconduit avec une grande révérence, & revient demander à Blaise ses gages, sur le pied de cent écus par an, pour l'espace d'un jour qu'il a été à son service.

Cette Piece qui n'est qu'une mauvaise copie de l'Usurier Gentilhomme, n'était pas digne de la plume de M. de Marivaux, aussi n'eut-elle qu'un succès très-médiocre. Elle fut jouée neuf fois avant le voyage de Fontainebleau, pour lequel les Comédiens partirent

le 2 Septembre, & d'où ils revinrent le 24 Octobre. Ils eſſayerent alors de la remettre; mais inutilement. La premiere repréſentation ne fut point annoncée. Cette modeſtie de la part de l'Auteur, annonce aſſez le peu d'eſpérance qu'il en avait conçu, & le ſauve du reproche qu'aurait pu mériter une plus grande prétention.

Le 27 Octobre, les Comédiens Italiens donnerent *gratis* une repréſentation de Belphegor, pour la réjouiſſance des nôces de Sa Majeſté. Ils avaient avant leur départ pour Fontainebleau, donné une nouveauté des plus ſingulieres. Deux Sauvages amenés depuis peu de la Louiſianne, danſerent trois ſortes de danſes enſemble & ſéparément, d'une maniere à ne pas laiſſer douter qu'ils avaient appris leurs pas & leurs ſauts, très-loin de Paris.

Ce qu'ils prétendaient figurer, était ſans doute fort aiſé à entendre dans leur Pays; mais rien n'était plus difficile à pénétrer dans celui-ci. Tout ce qu'on en put à peu près entrevoir, était que le premier Danſeur repréſentait un Chef de ſa Nation, vêtu un peu

plus modeftement qu'on ne l'eft à la Louifianne; mais en forte que le nud du corps paraiffait affez, il portait fur la tête une efpece de couronne, pas riche, mais fort ample, & très-abondamment ornée de plumes de différentes couleurs. L'autre n'avait rien qui le diftinguât d'un fimple Guerrier. Le premier fit entendre à celui-ci, par fa façon de danfer & par fes attitudes cadencées, qu'il venait propofer la paix, il préfenta le calumet ou étendart à fon ennemi, & enfuite ils danferent enfemble la danfe de la paix.

La feconde danfe appellée de la Guerre, exprimait une affemblée de Sauvages qui vont prendre le parti de faire la guerre à tel ou tel Peuple, & l'on en fait voir toutes les horreurs; ceux qui font de ce fentiment, opinent en venant fe mêler à la danfe.

Dans la troifieme, le Guerrier allait d'abord à la découverte de l'ennemi, armé d'un arc & d'un carquois garni de fleches, pendant que l'autre affis par terre, battait en cadence fur un tambour ou efpece de timbale, pas plus gros que la forme d'un chapeau. Après avoir découvert l'ennemi, le

premier Sauvage revenait en donner avis à ſon Chef, il imitait enſuite le combat dans lequel il ſuppoſait avoir défait l'ennemi, après quoi ils danſaient enſemble la danſe de la victoire.

Ces deux Sauvages âgés d'environ vingt-cinq ans, étaient grands & bien faits, & paraiſſaient avoir beaucoup de force.



LE RETOUR DE LA TRAGÉDIE.

Comédie Françaiſe en un acte en proſe, 5 Janvier 1726. (1)

La Troupe qui était allée à Fontainebleau, y eſt perſonnifiée ſous le nom de la Tragédie. Elle eſt fort ſurpriſe de trouver ſur ſon théâtre une décoration auſſi nouvelle à ſes yeux que celle de Montmartre ; elle en demande la raiſon à Paſquin, qui lui dit que le pitoyable état où ſa ſœur la Comédie s'était trouvée réduite par le départ de ſes principaux Acteurs, l'avait obligée à donner quelque choſe qui pût rappeller le Public chez elle. La Tragédie apprend avec colere les baſſeſſes que ſa ſœur a faites ; mais elle eſt bien plus irritée quand elle voit approcher ſa ſœur ſous l'habit d'Arlequin. Sanglans reproches d'un côté, juſtifications plaiſantes de l'autre. Cette ſcène eſt interrompue par l'arrivée du Baron de Trin-

(1) Le théâtre repréſente Montmartre, & la ſcène eſt ſur le théâtre même des Comédiens Français.

quenbeg, qui est dans une colere épouvantable. Le sujet de ce grand courroux, c'est que M. l'Opéra veut faire assigner la Comédie Françaife, pour avoir joué sur son théâtre une Piece dévolue de plein droit à son frere l'Opéra Comique, ce qui donne lieu à la Tragédie d'évaporer encore sa bile contre une sœur par qui elle prétend avoir été deshonorée pendant son absence. Elle lui dit qu'outre ce Procès qu'elle lui fait de la part de l'Opéra, elle a porté les Comédiens Italiens à faire une Piece nouvelle, où leur vengeance éclatera. Le Baron prétend la rassurer de ce côté-là, en lui disant que cette Piece ne vaut rien, & qu'il vient d'en voir le Prologue qui a été très-mal reçu du Parterre. La raison qu'il en donne, c'est qu'on n'y a fait que rire depuis le commencement jusqu'à la fin. La Tragédie ne prend pas le change comme le Baron, elle ne voit que trop que ce Prologue où l'on n'a fait que rire a réussi, ce qui lui est confirmé sur le champ par un de ses amis, qui lui prouve par ses larmes combien le Public a ri au Prologue en question. La Tragédie le prie d'aller voir si la Piece aura le même succès,

& de renvoyer lui en rendre un compte fidele.

Arlequin, en Marquis Gaſcon arrive. Il peſte contre les Comédiens Italiens, & les trouve bien plaiſans de l'avoir fait rire dans le Prologue, pour l'en faire repentir dès la premiere ſcène du premier acte. Il dit qu'il n'y a pu tenir ni en voir davantage. Une femme ſurvient, qui dit qu'elle a vu toute la Piece, mais qu'elle n'y a rien compris, & qu'on y a fait un ſi grand bruit, qu'il lui a été impoſſible de juger ſi elle eſt bonne ou mauvaiſe. La Tragédie brûle d'impatience d'être mieux inſtruite du ſuccès d'une Piece qui lui tient ſi fort au cœur. Paſquin vient enfin la tirer d'une incertitude qu'elle ne peut plus ſoutenir. Le récit qu'il lui fait du mauvais ſuccès, eſt parodié partie de la conjuration de Cinna, partie du Cid.

PASQUIN.

Meſdames vous ſaurez qu'en ce danger preſſant,
Qui jette dans nos cœurs un effroi ſi puiſſant,
Une troupe d'Auteurs chez Procope aſſemblée,

Sollicita mon ame encor toute troublée ;
Mais je ne voulus point entrer dans le projet,
Et ſans rien haſarder j'en attendis l'effet.
Jamais contre une Piece entrepriſe conçue
Ne permit d'eſpérer une plus belle iſſue ;
Jamais de tant d'ardeur on n'en proſcrit le ſort,
Et Poëtes jamais ne furent mieux d'accord.
Ils partent & l'on voit leur cauſtique cohorte,
De l'Hôtel de Bourgogne environner les portes.
Ils entrent au parterre, y prennent leurs quartiers,
Aiguiſent leurs ſifflets, dérouillent leurs goſiers,
Animent leurs Amis entrés ſous leurs auſpices,
Et d'un tumulte affreux annoncent les prémices.
Le Prologue commence, où malgré leur ardeur,
Les Conjurés ſurpris ſont frappés de terreur ;
En ce triſte moment la cabale troublée
Semble s'être ſans fruit au Parterre aſſemblée :

Amis, dit l'un des Chefs, je ne vous connais plus,
Eſt-ce pour écouter que vous êtes venus ?
Rompez, rompez enfin un ſi lâche ſilence.
Chacun reprend courage, & la Piece commence :
On l'écoute d'abord aſſez tranquillement,
Attendant de ſiffler le bienheureux moment.
Il arrive bien-tôt, & la ſeconde ſcène
Pronoſtique à la Piece une chûte prochaine.
Ils agiſſent alors & tous en même-tems
Pouſſent juſqu'au Ciel mille cris éclatans.
Leurs Amis à ces cris d'un autre coin répondent ;
On les entend ſiffler, les Acteurs ſe confondent ;
Ils ne peuvent parler, leurs eſprits ſont glacés,
La cabale leur crie, annoncez, annoncez.
Le ſecond acte enfin n'a pas meilleure chance.
Un Criſpin y paraît, on lui donne audience ;
Pendant quelques momens on ſuſpend le fracas ;
Il eſt même applaudi, cela ne dure pas :
Et contraint de céder au deſtin de la Piece,
Il ne peut au Public redonner l'allegreſſe :
On n'écoute plus rien, & la confuſion

Augmente à chaque inftant, & malgré Pantalon,
Qui vient en bagnolette, on fiffle, on éternue :
Le Divertiffement paye fa bienvenue ;
Le milieu du Parterre, & fes coins & recoins,
Sont des champs de carnage où triomphent leurs foins.

Ce récit porte la joye dans le cœur de la Tragédie & de la Comédie fa fœur. Cette derniere dit qu'elle avait fi bien prévu la cataftrophe, qu'elle avait déjà fait faire une Piece à ce fujet. Elle en fait répéter le Divertiffement. Les Acteurs Français entrent gaiement d'un côté, & les Acteurs Italiens triftement de l'autre. Un Comédien Français dit à Arlequin qu'il prend une véritable part à fon infortune, & lui confeille de dire que c'eft la cabale qui a caufé la chûte de fa Piece. Arlequin lui répond par ce couplet.

D'une cruelle raillerie
J'éprouve tous les traits piquans,
Il faut agir felon le tems,
& je cede à fa tyrannie ;
Mais fongez que je vous attens
A la premiere Tragédie.

Ce qui donna lieu à cette petite Comédie, c'eſt celle que les Comédiens Français donnerent ſous le titre d'*Impromptu de la Folie*, dont Legrand était l'Auteur. Les Comédiens Italiens voyant que les Français avaient introduit ſur leur théâtre un Pantalon, un Arlequin & une Violette, voulurent en avoir raiſon. Ils donnerent d'abord une Piece qui avait pour titre l'*Italienne Françaiſe*, pour oppoſer à la Françaiſe Italienne, qui était une des deux Pieces de l'Impromptu de la Folie. Cette premiere n'ayant pas réuſſi, Romagneſi, reçu depuis Pâques dans la Troupe, compoſa celle dont nous venons de donner l'extrait. Elle eut plus de ſuccès, & dédommagea ſes camarades de la chûte de la précédente. Elle n'a cependant point été imprimée.

François Riccoboni, fils de Louis Riccoboni, & de la Demoiſelle Flaminia, débuta le 10 Janvier par le rôle de l'Amoureux dans la Surpriſe de l'Amour. Il ne faiſait que de ſortir du Collége, & ſon pere crut devoir prévenir les Spectateurs par un Diſcours propre à captiver leur bienveil-

lance; il était ſuperflu, car le jeune Riccoboni montra beaucoup de talens & eut beaucoup de ſuccès, ce qui fit adreſſer à ſon pere les vers ſuivans :

Pour ton fils, Lelio, ne ſois plus allarmé,
Il n'a pas beſoin d'indulgence,
D'un heureux coup d'eſſai le Parterre charmé,
N'a pu lui refuſer toute ſa bienveillance;
Pour ſes ſuccès futurs ceſſe donc de trembler,
Que nulle crainte ne t'agite,
Si ce n'eſt d'avoir dans la ſuite,
Un généreux Rival qui pourra t'égaler.



LE NAUFRAGE.

Comédie en cinq actes en prose, 14 Février 1726. (1).

LELIO qui ſait que Silvia eſt ſur mer pour le venir trouver à la Martinique, eſt allarmé d'un orage qui vient de ſe diſſiper Silvia & Spinette ſe ſauvent après que l'eſquif où on les avait fait deſcendre a été briſé contre le rocher que la décoration repréſente, & ne ſachant où trouver un aſyle, elles frappent à la porte de la Maiſon d'Horace, pere de Lelio, qui les reçoit chez lui. Arlequin en eſt content, parce que, dit-il, pour peu qu'on voye un cotillon voltiger dans une chambre, ç'a réjouit l'imagination. Le vieil Horace a des raiſons plus ſérieuſes pour recueillir Silvia, il en eſt devenu amoureux.

Tout ceci ſe paſſe ſans que Lelio en

(1) La ſcène eſt au Fort-Royal de la Martinique. La Décoration repréſente dans le fond du théâtre, une Mer extrêmement agitée, un grand Rocher, & ſur le derriere du théâtre, des Maiſons.

ſache rien, & ce n'eſt que par ſon Valet Trivelin, qu'il apprend que ſa chere Silvia eſt chez ſon pere; il y court, le rencontre, & a avec lui une converſation qu'il aimerait mieux avoir avec ſa Maîtreſſe, q oiqu'il ait pour ſon pere tous les ſentimens que le ſang & le devoir peuvent inſpirer à un fils vertueux. Cette converſation qui a commencé d'une maniere fort tendre, finit cependant par une querelle aſſez vive entre le pere & le fils, parce que le ſecond veut placer les deux Etrangeres chez une femme qui eſt de ſa connaiſſance, & que le premier veut abſolument qu'elles aillent chez une autre femme, qui eſt de la ſienne.

Dans la ſcène ſuivante, Lelio apprend à ſon ami Cinthio, les deſſeins de ſon pere & les raiſons qu'il a de s'y oppoſer : celui-ci lui promet de cacher Silvia chez la femme du Gouverneur, parente de Flaminia ſa belle-mere. De ſon côté le bonhomme Horace prie Fabrice ſon ami, qui eſt pere de Cinthio, de compâtir à ſa faibleſſe, & de cacher chez lui ſa nouvelle Maîtreſſe. Fabrice s'en excuſe d'abord à cauſe de la jalouſie de Flaminia ſa femme; mais comme elle eſt à la cam-

pagne, il y court enfin. Horace appelle Silvia & sa suivante, les remet entre les mains de Fabrice, & charge Arlequin de préparer un excellent souper. Arlequin resté seul, dispose l'ordre du repas. De deux cent francs que son Maître lui a donnés, il met d'abord cent francs pour du fromage, ensuite cinquante francs de macarons, & comme il ne reste plus que cinquante francs pour avoir le gras, le maigre & tous les différens vins qu'on lui a demandés, & qu'il voulait qu'il restât encore quelque chose pour lui; il reprend plusieurs fois son calcul, qu'il commence toujours par cent francs de fromage, ne pouvant se déterminer à rien rabattre sur cet article. Il imagine enfin d'aller tendre ses filets & de prendre du poisson qu'il vendra à son Maître pour le reste du repas.

Au troisieme acte, Flaminia arrive de sa Maison de campagne plutôt que son époux ne l'avait cru. Elle rencontre d'abord Lelio, qui après quelques complimens sur son retour, la quitte pour entrer dans la maison de son pere dont il voit la porte ouverte, & où il se flatte de trouver sa chere Silvia.

Cependant Rosette, suivante de Fla-

minia, qui eſt entrée la premiere dans la maiſon de ſa Maîtreſſe, en ſort toute étonnée, & vient lui apprendre que ſon mari y eſt avec deux filles. Flaminia entre tranſportée de jalouſie, & Lelio ſort accablé de douleur. Son ami Cinthio vient lui apprendre qu'il a obtenu de la femme du Gouverneur, la permiſſion de lui mener Silvia; Lelio lui apprend qu'il n'en eſt plus tems, & que ſon pere l'a enlevée; il ſort au déſeſpoir. Flaminia ſe plaint à Cinthio de la conduite ſcandaleuſe de ſon pere, ce qu'il ne peut ſe perſuader; il entre dans la maiſon pour s'en éclaircir, & revient à l'inſtant, après avoir vu que celle qui donne tant d'inquiétude à ſa bellemere, n'eſt autre que Silvia, l'Amante de ſon ami. Il veut raſſurer Flaminia ſur ſes ſoupçons, & lui promet qu'avant deux heures, celles qui les ont cauſés, ne feront plus chez elles. Flaminia feint de le croire, afin de le retenir dans ſes intérêts; mais elle ne renonce pas pour cela à ſes projets de vengeance. Fabrice ſort de ſa maiſon pour gémir des extravagances de ſon vieil ami, il eſt très-ſurpris de voir ſon épouſe qu'il n'attendait pas ſitôt, & qui

lui fait de ſanglants reproches. Dans le tems qu'il eſt prêt à lui tout révéler pour l'appaiſer, le Cuiſinier qui doit préparer le ſouper, arrive avec Arlequin. Ces apprêts d'un ſouper irritent encore plus Flaminia, qui ſans donner le tems à Fabrice de ſe juſtifier, bat Arlequin & le Cuiſinier, entre dans ſa maiſon & en chaſſe Silvia & Spinette. Horace les reprend, & leur rend leur premier aſile ou plutôt leur premiere priſon.

Lelio au déſeſpoir de trouver un Rival dans ſon pere, veut quitter pour jamais un pays qui lui eſt ſi fatal ; il ignore où eſt ſa chere Silvia. Cinthio, fils de Fabrice, vient lui en donner des nouvelles, l'ayant vue chez ſon pere avant l'arrivée de Flaminia. Il s'offre à conduire cet Amant déſeſpéré auprès de ſa Maîtreſſe ; mais ils ne la trouvent plus chez Fabrice, Flaminia l'en ayant fait ſortir. Ce dernier coup du ſort accable Lelio ; mais Cinthio lui rend quelqu'eſpérance, par le conſeil qu'il lui donne de venir chez ſon pere Fabrice, de l'inſtruire de tout ce qui ſe paſſe, de le prendre pour interceſſeur auprès d'Horace, & de mettre Flaminia même dans ſes intérêts ; Le-

lio consent à tout ce que son ami Cinthio exige de lui.

Arlequin revient de la pêche avec une cassette qu'il a trouvée dans ses filets ; il fait de grands projets de fortune. Il veut d'abord être Général d'Armée, mais les coups de canon le dégoûtent, il s'en tient à mener une vie commode & tranquille auprès d'une bonne table, & afin que sa mémoire dure long-tems, il veut faire bâtir une ville à laquelle il donnera le nom d'Arlequinople ; mais Trivelin qui l'a écouté, ne doute point que cette cassette ne soit celle de M. de la Boussole, Capitaine du vaisseau qui a fait naufrage, & qui s'est sauvé aussi bien que Silvia. Arlequin & lui se disputent & se battent à ce sujet. Horace qui survient, ayant écouté les raisons de part & d'autre, ordonne que la cassette soit portée dans son cabinet pour être rendue à son Maître.

Arlequin s'écrie.

Projets évanouis aussi-tôt que formés ! Trivelin se mocque de lui ; mais le vieil Horace toujours inquiet & jaloux, charge Arlequin de conduire Silvia & Spinette chez Argentine. Trivelin qui entend ce nouvel ordre contraire

à l'amour de ſon Maître, prend ſon parti ſur le champ, s'avance vers Arlequin le viſage couvert, & lui fait tant de peur, qu'il l'oblige de lui livrer les deux Demoiſelles.

Pendant ce tems-là, Fabrice a reconnu Silvia pour ſa niece. Des idées confuſes de reſſemblance, & la tendreſſe du ſang le lui ont d'abord perſuadé; mais on en trouve des preuves plus ſolides dans la caſſette qu'Arlequin a pêchée. Horace & Fabrice conſentent au bonheur de Lelio & de Silvia; la caſſette eſt rendue à M. de la Bouſſole, qui récompenſe Arlequin par qui elle a été trouvée. Arlequin régale les pêcheurs de ce rivage, qui finiſſent la Piece par une fête qu'ils font entr'eux.

L'intrigue de cette Piece n'eſt autre que celle de l'Eſclave perdue & retrouvée, Comédie Italienne, dont le ſujet eſt tiré de Plaute; elle eſt bien conduite & bien développée. Les ſcènes en ſont bien liées, les caracteres bien ſoutenus, & le comique eſt plus dans la ſituation que dans les mots; mais le Public accoutumé aux dialogues brillans & ſpirituels de M. de Marivaux, ne rendit pas à cette Piece toute la juſtice qu'elle méritait. Elle fut cepen-

dant jouée dix fois & fort applaudie ; elle est de Madame Riccoboni, qui sous le nom de Flaminia, a fait long-tems les délices du théâtre Italien. Elle est actuellement encore vivante, & c'est à l'époque de sa retraite que nous projettons de rendre un compte plus détaillé de ses talens.



LE

LE TOUR DE CARNAVAL.

Comédie en un acte en prose, suivie d'un Divertissement, 24 Février 1726. (1)

MADAME Richard veut marier sa fille Marianne à M. de Sotenrobe, Marianne l'assure qu'elle est prête à lui obéir, & sa mere lui ordonne de s'aller habiller pour un bal que son époux futur lui donne, tandis qu'elle va faire quelques emplettes pour emporter à Gisors, où le mariage se doit terminer.

Marton témoigne sa surprise à Marianne, sur le consentement qu'elle vient de donner à un mariage avec le plus grand benêt de tout le Royaume, tandis qu'elle oublie les tendres sermens qu'elle a faits à Clitandre, lorsqu'il est parti pour l'armée. Marianne lui répond qu'elle n'a pu se dérober aux persécutions de sa mere, que par cette feinte obéissance; elle ajoute que Cli-

(1) La scène est à Paris, dans un Anti-Chambre d'un Hôtel garni.

tandre eſt arrivé de l'armée, qu'elle vient de le voir, qu'il n'a oſé l'aborder, mais qu'elle a bien remarqué qu'il la faiſait ſuivre par Sans-Quartier ſon Valet.

Sans-Quartier vient, comme Marianne l'a prévu; on l'informe de tout ce qui ſe paſſe, & lorſqu'on lui nomme Sotenrobe, il ſe rappelle ſur le champ d'avoir été ſon camarade d'étude, c'eſt-à-dire, d'avoir été Laquais d'un Procureur, dont il était le Clerc. Il ne doute point qu'il ne ſoit homme à donner facilement dans le panneau le plus groſſiérement tendu. Il avertit Marianne, que ſon Maître viendra bien-tôt ſous une forme qui ne le rendra point ſuſpect. Sans-Quartier ſe retire. On entend Sotenrobe crier derriere le théâtre, ah les fripons! les marauts! les canailles! Il paraît en robe, ſans perruque, ſans chapeau & avec un rabat tout chiffoné; il continue à crier: inſulter de la ſorte un Aſſeſſeur! en appercevant Marianne, il lui dit qu'elle a bien manqué d'être veuve, avant que d'être mariée. Marton en étouffant de rire, & Marianne en tâchant de s'en empêcher, le prient de leur apprendre ce qui lui eſt arrivé.

SOTENROBE.

J'étais il n'y a qu'un moment dans la place du Palais Royal, & comme je me baiſſais pour ramaſſer un écu qui était cloué à terre, un petit coquin m'eſt venu donner ſur le dos d'une latte où il y avait un rat, je l'ai payé ſur le champ d'un ſoufflet ; mais malheureuſement il était fils de trois ou quatre Fiacres qui étaient ſur la Place, ils m'ont arraché ma perruque & mon chapeau. J'ai eu beau leur dire que j'étais Aſſeſſeur de Giſors, ils ne m'ont répondu qu'à grands coups de fouet ; j'ai fui ; ils m'ont pourſuivi toujours fouettant, mille Badaux ſe ſont mis en haye pour me faire des ha ho !

MARTON.

Je le crois bien ! le ſpectacle était des plus nouveaux, de voir paſſer un homme en robe par les verges.

MARIANNE.

Voilà de grands coquins !

SOTENROBE.

Les Cochers ont arrêté leurs carroſſes, j'entendais de maudits Laquais

grimpés derriere, qui criaient aux Fiacres, fouettez, fouettez, c'eſt un Commiſſaire : enfin je me ſuis ſauvé dans le Palais Royal, je l'ai traverſé, j'ai demandé en ſortant un Commiſſaire pour faire ma plainte, on m'a dit de tirer une corde que l'on m'a montrée, je l'ai fait, croyant que c'était la corde d'une ſonnette, & il eſt tombé ſur moi un ſceau d'eau.

Apeine Sotenrobe eſt-il ſorti pour aller chercher une perruque & un chapeau, que Clitandre, Amant de Marianne, arrive traveſti en hautte-à-bas avec une malle ſur le dos. Après un petit jeu de théâtre il eſt reconnu par ſa Maîtreſſe; il la preſſe de conſentir à une tromperie qu'il veut faire à ſon Rival. Marianne donne les mains à tout ce qui peut aſſurer le bonheur de ſon Amant.

Sotenrobe revient & veut rentrer en voyant le Marchand, parce qu'il craint de dépenſer de l'argent.

SOTENROBE.

N'achete rien de ce drôle-là, ma petite femme, il t'affronterait.

MARTON.

Ne craignez-rien de ce côté-là, je

le connais, & je ſuis ſûre que toute ſa marchandiſe eſt de bon aloi.

CLITANDRE.

Monſeigneur, ne voulez-vous rien du nôtre ? . . . des peignes pour bien peigner votre perruque.

MARIANNE.

Expliquez-moi, je vous prie, cet éventail ?

CLITANDRE.

C'eſt un Gaſcon qui ſe ſauve dans un naufrage ſur ſa valiſe.

MARTON.

En guiſe de Calebaſſe . . . & celui-ci? Que veulent dire tous ces gens vêtus de noir? Qu'ils ont l'air triſte !

CLITANDRE.

C'eſt une troupe d'Auteurs qui viennent de la premiere repréſentation d'une Piece qu'ils ont eû la douleur de voir applaudir.

SOTENROBE.

L'ami, dites-moi un peu ce que chantent ces trois oiſeaux-là ?

CLITANDRE, *à Marianne.*

Voyez cela s'il vous plaît, Mademoiſelle, l'Oiſeau que vous voyez au milieu eſt un Moineau éperdûment amoureux de cette aimable Fauvette qui eſt à ma droite, le Moineau s'eſt couvert de plumes étrangeres pour ne point donner d'ombrage au Coucou ſon Rival, que vous voyez à ma gauche. Le Moineau veut faire entendre adroitement à la Fauvette, qu'il viendra tantôt l'enlever au Coucou, ſi elle y conſent.

SOTENROBE.

Ah! ah! cela eſt plaiſant, cela eſt plaiſant!

MARTON.

Monſieur le Marchand, n'auriez-vous pas un éventail où l'on eût peint un Aſſeſſeur fouetté par quatre Fiacres?

Pendant cette ſcène, Marianne, Marton & Clitandre, ſous prétexte de voir des éventails, parlent de leurs affaires. Sans-Quartier revient, renouvelle connaiſſance avec Sotenrobe, & l'amuſe par des contes qu'il lui fait, pour donner le tems à Clitandre d'entretenir ſa Maîtreſſe; il prie Sotenrobe

de vouloir bien en faveur de leur ancienne amitié, permettre que ſon Maître, qui eſt un Officier fort eſtimé, vienne à ſon Bal, où il a un rendez-vous avec ſa Maîtreſſe, qu'il doit enlever pour l'arracher à la tyrannie de ſes parens.

SANS-QUARTIER.

Actuellement que je vous parle, mon Maître eſt auprès de ſa Maîtreſſe; ils prennent enſemble des arrangemens pour cette expédition, tandis que la pauvre dupe ſe laiſſe amuſer par un fripon, ſans qu'il ſe doute de rien.

SOTENROBE.

Oh le ſot! le ſot! nous rirons bien.

MARIANNE.

Adieu Marchand; que je ſuis charmée que nous nous ſoyons accommodés! cela me coûte un peu, mais j'eſpere que je n'aurai pas lieu de me repentir de cette emplette.

CLITANDRE.

Aſſurément, Mademoiſelle; vous verrez que je ſuis un Marchand de bonne foi, & que je ne ſuis pas de ces

Forains qui attrapent à droite & à gauche ; pour moi j'épouſe mes pratiques. Votre ſerviteur Mademoiſelle.

L'enlévement propoſé s'exécute de cette maniere. Pendant que Madame Richard danſe avec ſon Gendre futur, Clitandre maſqué enleve Marianne habillée en Amazone. Quelque tems après l'enlévement, Sans-Quartier déguiſé en femme, vient ſe plaindre de ce qu'on a enlevé ſa fille. Sotenrobe ne répond à ces plaintes, qu'en riant d'une choſe à laquelle il s'eſt prêté, & ce qui trompe Madame Richard, plus clairvoyante que lui, c'eſt qu'elle croit toujours voir ſa fille dans le Bal, parce qu'un Maſque habillé comme elle a pris ſa place. La fauſſe mere de la fille enlevée, menace de faire pendre tout le monde, ſi on ne lui rend ſa fille.

Clitandre ramene Marianne maſquée en Domino, il s'adreſſe à Sans-Quartier, qu'il prie de lui donner ſa fille en mariage. Sans-Quartier ſe fait tenir à quatre, & ſe rend enfin aux prieres de Sotenrobe & de Madame Richard, qui lui dit connaître le nom & les facultés de Clitandre ; elle aſſure que c'eſt un fort bon parti. On préſente un contrat de mariage tout dreſſé, Madame

Richard ne balance pas de le ſigner comme témoin, non plus que Sotenrobe qui trouve l'avanture très-plaiſante. Marianne ôte ſon Domino, & fait voir à ſa mere, qu'elle eſt cette même fille enlevée dont elle vient de ſigner le contrat. Après quelques plaintes, Madame Richard ſe laiſſe fléchir & conſent au mariage, n'ayant point de meilleur parti à prendre après un enlévement dont il y a eu tant de témoins : & tout le monde étant ſatisfait, on ſe livre au plaiſir malgré le départ de M. Sotenrobe.

On danſe & l'on chante :

Le Carnaval en ces lieux vous appelle,
Volez tendres Amours, venez régner ſur nous,
Enchaînez la raiſon cruelle,
Endormez les Argus & bercez les Jaloux.
Qu'en ces lieux tout chante, tout danſe;
Que Bacchus à grands flots répande ſa liqueur,
Et qu'aujourd'hui Comus amene l'abondance
Juſques chez l'Uſurier & chez le Procureur.

Une VIEILLE.

Dans ma jeuneſſe
La vérité régnait,

La vertu dominait,
La constance brillait,
La bonne foi réglait
L'Amant & la Maîtresse;
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
Ce n'est qu'injustice,
Trahison, malice,
Changemens, caprice,
Détours, artifice,
Et l'amour va,
Cahin, caha.

Un VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Les Veuves, les Mineurs
Avaient des défenseurs,
Avocats, Procureurs,
Juges & Rapporteurs,
Soutenaient leur faiblesse;
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
L'on gruge, l'on pille,
La Veuve, la Fille,
Majeure & Pupille,
Sur tout on grapille,
Et Thémis va,
Cahin, caha.

Une VIEILLE.

Dans ma jeunesse

Quand deux cœurs amoureux
S'uniſſaient tous les deux,
Ils ſentaient mêmes feux,
De l'Hymen, les doux nœuds
Augmentaient leur tendreſſe;
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Quand l'Hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'eſt qu'une étincelle,
L'Amour bat d'une aîle,
Et l'Epoux va,
Cahin, caha.

Un VIEILLARD.

Dans ma jeuneſſe
On voyait des Auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les Lecteurs,
Charmer les Spectateurs
Par leur délicateſſe;
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Les Vers aſſoupiſſent,
Les Scènes languiſſent,
Les Muſes gémiſſent,
Succombent, périſſent,
Pegaze va,
Cahin, caha.

Une VIEILLE.

Dans ma jeuneſſe
Les Papas, les Mamans,
Sévères, vigilans,
En dépit des Amans,
De leurs tendrons charmans
Conſervaïent la ſageſſe;
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
L'Amant eſt habile,
La Fille docile,
La Mere facile,
Le Pere imbécile,
Et l'honneur va,
Cahin, caha.

Un VIEILLARD.

Dans ma jeuneſſe
Un Partiſan perdait
Les fêtes qu'il donnait,
Tous les dons qu'il faiſait,
Et celle qu'il aimait
Etait une tigreſſe;
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Un cadeau ſans peine
Gagne une Climene,
Et dès qu'à Vincenne

En Fiacre on la mene,
Sa vertu va,
Cahin, caha.

Autre VAUDEVILLE.

Ah que dans ces jours à Paris,
Cupidon fait bien ſes affaires!
Que l'on y dupe de maris,
Et qu'on en fait accroire aux meres!
Cenſeurs, n'en dites point de mal,
Tout eſt permis en Carnaval.



L'homme de Robe eſt aujourd'hui
Bien attrapé ſans qu'il y penſe,
Les Amours s'ébattent chez lui
Tandis qu'il dort à l'audience.
Cenſeurs, &c.



Aujourd'hui plus d'un Amphion
D'Amour ſachant la tablature,
Au noble métier d'Apollon
Réunit celui de Mercure.
Cenſeurs, &c.



Contre ce docte Médecin,
C'eſt à tort qu'en tous lieux on crie;

Lorsqu'il détruit le genre humain,
Son épouse le multiplie.
Censeurs, &c.



Le Banquier sur son écusson,
Met des Licornes apparentes,
Son épouse a grand soin, dit-on,
De rendre ses armes parlantes.
Censeurs, &c.



Le jour que Martin s'est pourvu
De sa femme prude & sévere,
Il a trouvé plus qu'il n'a cru;
Avant d'être époux il fut pere.
Censeurs, &c.



Qu'il fait bon chez Blaise aujourd'hui!
Il est tout cœur, il est tout ame,
Le bon homme n'a rien à lui,
Son argent, son vin, ni sa femme.
Censeurs, &c.



Tout concourut au succès de cette Piece, qui est remplie de gaieté. Les Acteurs la jouerent supérieurement. Mouret y fit de la musique charmante,

& le fameux Marcel compoſa le Ballet dans lequel Mademoiſelle Thomaſſin Vicentini, fille de l'Arlequin, danſa de maniere à mériter un applaudiſſement univerſel. Les Vaudevilles qui ſont à la fin de la Piece, en couronnerent le ſuccès, & elle eut quinze repréſentations de ſuite, parce qu'elle ne put en avoir davantage avant la clôture du théâtre. Elle fut très-ſouvent repriſe pendant l'année. Elle eſt de Dalinval, qui s'était déjà fait avantageuſement connaître par l'Embarras des Richeſſes.



LA VEUVE A LA MODE OU LA VEUVE COQUETTE.

Comédie en trois actes, en prose, suivie d'un Divertissement, 26 Mars 1726.

ELIANTE & Damon ont de l'amour l'un pour l'autre ; cependant ils aiment encore mieux leur liberté que la chaîne qui les unit, toute légere qu'elle est, & ils sont également portés à fuir un engagement aussi sérieux que celui de l'Hymen. Dorante leur oncle veut les marier ; mais ils s'y opposent.

ELIANTE.

Nous marier ensemble? Vous ennuyez-vous de nous voir unis?

DORANTE.

Comment vous marier ensemble, c'est vous brouiller? Ne vous aimez-vous pas ?

DAMON.

Madame me plaît, je me rappelle son idée avec plus de plaisir que celle

d'une autre; mais comme toutes les jolies femmes ſe reſſemblent en quelque choſe, j'amuſe indifféremment avec tout ce que je trouve d'aimable, le fond de tendreſſe que j'ai pour elle.

DORANTE.

Eh bien, voilà un amour commencé dont les liens ſe reſſerreront encore par ceux du mariage.

ELIANTE.

Au contraire, ils gâteront tout, nous nous aimons à préſent ſans trop croire nous aimer, nous nous cherchons ſans preſqu'y penſer, ſans y avoir jamais peut-être réfléchi; nos petits intérêts, nos amis, nos viſites, nos plaiſirs ſont les mêmes; ah! ſi nous étions mariés, nous nous appercevrions bientôt de cette reſſemblance réciproque, elle nous deviendrait peu à peu à charge, chacun de ſon côté la traiterait de jalouſie, de défiance; nous nous gênerions; les inégalités, les inconſtances, qui ne ſont rien entre les Amans, parce qu'ils n'y ſont expoſés qu'autant qu'ils le veulent bien, changeraient de noms; elles deviendraient de mauvaiſe humeur, dégoût entre un mari

& une femme, qu'un lien fatal aſſujettit à vivre enſemble.

DAMON.

Que cela eſt bien dit, ma couſine! je vous aime, je vous adore; non. . . . je ne vous épouſerai jamais.

Dorante pouſſé à bout par la réſiſtance que ſon neveu & ſa niece apportent à ſes deſſeins, leur dit enfin d'un ton abſolu, qu'il veut qu'ils ſe marient dès ce jour, & les menace s'ils lui déſobéiſſent, de les priver de ſa ſucceſſion, en épouſant lui-même une jeune perſonne appellée Dorimene, à qui il fera une donation de tous ſes biens. Il ajoute que cette même Dorimene n'oſerait refuſer ſa main, puiſque tout le bien qu'elle eſpere, ne lui a été laiſſé par une de ſes parentes, qu'à condition qu'il la mariera comme il jugera à propos, & qu'elle y conſentira aveuglément. Ce coup paraît également terrible à Eliante & à Damon, ils n'attendent rien que de leur oncle, & ſa ſucceſſion ne leur eſt ouverte que par l'Hymen qu'il propoſe; cependant ils demeurent fermes dans la réſolution qu'ils ont formée de ne jamais ſe marier. Ils imaginent tous deux des expédiens

pour empêcher que leur oncle ne fasse cette donation dont il vient de les menacer. Damon se flatte d'être assez aimé de Dorimene, pour l'empêcher d'accepter la main de Dorante. Il se promet de l'engager encore mieux par de nouveaux soins qu'il affectera de lui rendre; Eliante trouve cet expédient trop dangereux, & en conçoit même une pointe de jalousie; elle défend à Damon de rien tenter auprès de Dorimene & se charge de tout. A peine Damon l'a-t-il quittée, qu'elle fait part à Marthon sa Suivante, d'un projet qu'elle vient de former. Elle lui dit qu'elle a vu Dorimene pour la premiere fois le jour précédent dans un bal, & qu'elle lui en a conté sous un habit de Cavalier; mais d'une maniere à avoir fait beaucoup de progès dans son cœur en peu de tems; elle ajoute qu'elle veut la voir chez elle sous ce même habit qui lui a déja été si favorable; elle ordonne à Marthon d'aller rendre une visite à cette même Dorimene, sous le nom d'Eliante. La Servante consent à passer pour la Maîtresse, & le premier acte finit par-là. Elles concertent dans l'entr'acte tout ce qui peut

ſervir à donner un bon ſuccès à ce ſtratagême.

Dans l'acte ſecond, Dorimene ouvre la ſcène avec Liſette ſa Servante. Elle apprend à Liſette que Dorante la doit épouſer, ſi Damon & Eliante ne conſentent à ſe marier enſemble dès ce jour. Liſette lui demande ſi elle pourra conſentir à épouſer Dorante, malgré les tendres promeſſes qu'elle a faites à Valere, de n'être jamais qu'à lui. Dorimene lui répond d'une maniere à la faire douter de ſa conſtance; elle lui avoue enfin qu'un jeune inconnu qu'elle a vu au Bal le ſoir d'auparavant, & qui lui a parlé d'amour, eſt le plus fort obſtacle que Dorante ait à ſurmonter dans ſon cœur. Cette ſcène non-ſeulement expoſe ce qui s'eſt paſſé, mais elle prépare encore ce qui doit ſuivre.

Marthon eſt annoncée chez Dorimene ſous le nom d'Eliante. Après les complimens d'une premiere entrevue, la fauſſe Eliante prie Dorimene de lui permettre de donner quelques ordres ſecrets à un Domeſtique; elle revient s'aſſeoir, & commence la premiere, la converſation par une ouverture de cœur.

MARTHON.

Ce n'eſt point dans le tumulte du monde où mille amuſemens nous diſſipent, que nous avons le plus à craindre les ſurpriſes de l'amour. L'année de retraite que j'avais ſacrifiée à la mort de mon époux, n'était pas encore expirée, lorſqu'une de mes amies mena chez moi un de ſes parens. Qu'il était aimable! quelle vue pour un cœur que la bienſéance forçait depuis dix mois à ne s'entretenir que d'idées lugubres, & dont les deſirs s'augmentaient par le peu d'emploi que je leur donnais. Ce jeune homme me fit pluſieurs viſites; enfin un jour il me dit qu'il m'aimait; je lui répondis que j'en étais ravie, & que je l'aimais bien auſſi.

DORIMENE,

Ce début promet.

MARTHON,

Ma réponſe le fâcha,

DORIMENE,

Que voulait-il donc?

MARTHON,

Qu'à l'aveu de ſa paſſion j'euſſe pris

un air févere; que je l'euffe menacé, maltraité même; enfin il lui fallait des rigueurs; mais j'avais trop de délicateffe pour le fatisfaire fur cet article.

DORIMENE.

Je ne comprends rien à cette délicateffe.

MARTHON.

Elle eft fort raifonnable: cependant une femme qui craindrait que fon Amant ne la vît à fa toilette, & qui ne lui infpirerait de l'amour que par des appas empruntés, devrait-elle tirer vanité de fa conquête?

DORIMENE.

Non.

Marthon conclud que les petits refus, les obftacles, les difficultés dont on fe fert pour réfifter à la paffion d'un Amant étant auffi étrangeres à la perfonne que le blanc & le rouge, on ne peut fe tenir fier d'un cœur que l'on ne conferve que par elle. Elle paffe à des reproches qu'elle fait à Dorimene, de lui avoir enlevé ce captif qu'elle a pris de fi bonne grace. Dorimene fe défend du larcin; mais la véritable Eliante déguifée en Cavalier, vient achever de

l'en convaincre. Marthon avoue que c'eſt elle qui l'a fait avertir comme de la part de Dorimene, de ſe rendre chez elle avec myſtere, pour l'obliger à s'expliquer entr'elles deux. Eliante n'a point entendu tout ceci, & elle entre d'un ton de Petit-Maître.

ELIANTE, *en Cavalier.*

Du moins perſonne ne m'a reconnu. Sans trop nous flatter, nous ſommes un peu rompus à ces avantures.

DORIMENE.

Monſieur ?

ELIANTE.

Morbleu, Mademoiſelle, que je ſuis heureux ! je viens ici par vos ordres, & j'y viens déguiſé; vous mêlez déjà du myſtere dans notre premiere viſite. Du myſtere ! il en faut toujours; mais en amour ſur-tout, vive le myſtere.

DORIMENE.

Monſieur. . . .

ELIANTE.

Dès que je vous ai dit que je vous aimais, vous l'avez cru, c'eſt l'effet

ordinaire de la vérité; elle frappe & persuade d'abord.

DORIMENE.

Monsieur. . . .

ELIANTE.

Oui, Mademoiselle, quand même je ne vous l'aurais pas dit, vous l'auriez dû penser, belle & charmante comme vous l'êtes. Permettez-moi que je baise vos belles mains.

(*Elle se jette à ses genoux.*)

DORIMENE.

Monsieur, retenez-vous donc.

Marthon ou la fausse Eliante qui s'était retirée pour laisser un champ libre au faux Cavalier auprès de Dorimene, revient & se retire bientôt en feignant que l'amour a fait place au dépit dans son cœur.

Dorimene ne peut résister au faux Cavalier, elle capitule & se rend. La loi que le Vainqueur lui impose, c'est qu'elle ne verra plus Damon, & surtout qu'elle n'acceptera pas la main de Dorante. Dorimene souscrit à tout, & Damon arrive. Eliante qui lui a fait un mystere du tour qu'elle joue à Dorimene,

mene, continue à le tromper sous son déguisement, elle y ajoute l'accent gascon, pour n'être pas reconnue à la voix. Dorimene les laisse ensemble, après avoir dit tendrement au faux Cavalier, qu'elle l'attend ce soir. La scène entre Damon & Eliante, est tout-à-fait plaisante: comme Damon ne reconnaît pas sa Maîtresse, il lui dit des choses dont elle est piquée au vif, & qui la confirment de plus en plus dans le dessein de ne se marier jamais avec lui; elle lui rend le change, & acheve de lui inspirer une aversion invincible pour le mariage. Le faux Cavalier se retire, Damon ordonne à Pasquin de le suivre; Lisette qui a reçu le même ordre de Dorimene, se joint à Pasquin pour tâcher de le reconnaître. Dans l'entre-acte, Lisette a reconnu que le faux Cavalier est Eliante même; Pasquin n'a pas fait la même découverte: il dit seulement à son Maître, que le Cavalier qu'il a suivi par son ordre, est allé droit chez Eliante, & qu'il a pris des libertés qui n'appartiennent qu'à un amant aimé, où qu'à un mari. Dorimene piquée du tour qu'Eliante vient de lui jouer, jure de s'en venger, & sachant l'aversion qu'elle & Damon ont

pour ce mariage, elle croit ne pouvoir mieux les punir, qu'en les mariant ensemble malgré eux. Elle persuade à Damon, qu'Eliante est mariée secrétement depuis six mois. Elle fait croire la même chose à Eliante, & tous deux donnent si bien dans le piége, qu'ils témoignent à Dorante leur oncle, qu'ils sont enfin déterminés à lui obéir. Dorante les prend au mot, ils signent le contrat, chacun d'eux croyant qu'il sera nul par leur premier engagement; mais ils sont obligés de s'en tenir à leur signature & de conclure leur mariage, & la Piece finit par un Divertissement, dont le sujet est les Grands Jours ou les Arrêts de l'Amour. On y appelle les Amans, & des Avocats viennent plaider des Causes compétentes de ce Tribunal.

Un AVOCAT.

Je parle pour Tircis.

Le 2e. AVOCAT.

Je suis pour Célimene.

Le 1er. AVOCAT.

Un rendez-vous était concerté comme il faut;

Le fidele Tircis attendait l'inhumaine:

Hélas ! son attente fut vaine,
Elle ne vint pas assez-tôt.

Le 2e. AVOCAT.

Tircis est lui seul en défaut,
L'Amour au rendez-vous fit courir Célimene :
Hélas ! son attente fut vaine,
Tircis était parti trop-tôt.

ARRÊT.

Ordonne que sans perdre tems,
Un nouveau rendez-vous finisse
Les plaintes de ces deux Amans ;
L'Amour en leur rendant justice,
Veut leur plaisir pour toute épice,
Et compense entr'eux les dépens.

VAUDEVILLE.

Une FEMME.

A mon époux je suis fidele,
Mais à ses yeux je cesse d'être belle :
Grand Dieu d'Amour, qu'il me soit donc permis
De ménager quelques amis,
Un mari par-là se rappelle.
Soit fait ainsi qu'il est requis.

Un CAISSIER.

Je ſuis Caiſſier, Philis me preſſe
De lui montrer juſqu'où va ma tendreſſe,
Pour la meubler & la mettre en habits;
Dieu d'Amour, qu'il me ſoit permis
D'altérer le fond de la caiſſe.
Soit fait, &c.

Une FILLE D'OPÉRA.

J'ai des talens, j'ai de la grace,
A l'Opéra je remplis bien ma place;
Grand Dieu d'Amour, qu'il me ſoit donc permis,
S'il me vient quelques étourdis,
De les réduire à la beſace.
Soit fait, &c.

Un PETIT-MAITRE.

Pour un objet jeune & volage,
J'ai conſommé trop tôt mon héritage;
Grand Dieu d'Amour, qu'il me ſoit donc permis,
Si j'ai Maîtreſſe à cheveux gris,
De grûger juſqu'à l'équipage.
Soit fait, &c.

La PROCUREUSE.

Mon mari, Procureur habile,
Des biens d'autrui ſe réjouit en ville;
Grand Dieu d'Amour, qu'il me ſoit donc permis
De rogner ſur ce qu'il a pris,
Pour en aider quelque pupille.
Soit fait, &c.

Cette Piece, qui eſt écrite avec des graces & avec de l'eſprit, eſt de M. de Saint-Foix, qui garda l'anonyme pendant quelque tems. C'eſt la premiere qu'il ait donnée au Théâtre Italien. Le Public y découvrit le talent dont il a depuis donné la preuve dans pluſieurs autres. Celle-ci eut ſept repréſentations, & en aurait eu davantage, ſi la clôture du théâtre, qui arriva le 6 Avril, n'eût obligé de les interrompre.

L'Auteur ne jugea point alors à propos de la faire imprimer. La ſeule choſe qu'on puiſſe lui reprocher, c'eſt d'avoir quelque reſſemblance avec l'*Amante difficile.*

Les Comédiens Italiens rouvrirent leur théâtre le 29, par un compliment

prononcé par le jeune Riccoboni, & par *la Vie est un Songe*, Tragi-Comédie, tirée de l'Espagnol, qui fut suivie du Mai. Ils allerent à leur ordinaire le 9 du mois suivant à Versailles; mais ils n'y jouerent point, à cause de l'indisposition de la Reine.

LE CHEVALIER ERRANT.

Parodie en un acte en vers, de la Tragédie d'Œdipe de la Mothe, qu'il avait d'abord écrite en prose, 30 Avril 1726. (1)

ALCIPE, ci-devant Médecin, ayant donné dans la Chevalerie, & tué un Sanglier qui ravageoit la terre de Madame Cocasse, reçoit sa main en reconnaissance. Après quelques années de mariage, il voit tous les Troupeaux de sa terre mourir de la Clavelée. Sa premiere qualité de Médecin ne lui fournissant point de remede pour un si grand mal, il a recours à celle du Chevalier. Comme les gens de cette profession sont très-souvent visionnai-

(1) La scène est dans le Château d'Alcipe.

res, il croit voir durant la nuit un Lutin, qui lui annonce que ſes Troupeaux ne ſeront point délivrés de la contagion, s'il ne ſe ſacrifie pour eux. Le voilà déterminé au ſacrifice que l'Enfer lui demande; il ne s'agit plus pour lui que de ſavoir par quel genre de mort il doit s'immortaliſer dans l'Hiſtoire; il ordonne à un de ſes Valets, appellé Dimas, d'aller conſulter une Devinereſſe, ſur le choix qu'il lui reſte à faire. Dimas inſtruit Madame Cocaſſe, de ce deſſein auſſi biſarre que tragique; les enfans d'Alcipe ſe joignent à leur mere, pour en détourner notre Chevalier errant: ce ſont deux Penſionnaires de College qui repréſentent Ethéocle & Polinice. Ils embraſſent les genoux du nouvel Œdipe, pour arracher de ſon cœur ce funeſte projet de mourir; mais ils n'obtiennent rien de lui. Dimas revient; il prie Alcipe de faire ſortir ſes enfans; il a conſulté la Devinereſſe, qui lui a déclaré ce que ſon Maître doit faire. Voici comment elle s'eſt expliquée à Dimas.

Une coupable main a fait périr jadis
Le vieux Seigneur de ce village,
L'impunité du crime eſt cauſe du ravage

Qui désole tout ce Pays ;
Vos maux ne finiront jamais, quoi que l'on
fasse,
Sans la mort d'un des fils de Madame Co-
casse.

Alcipe frappé de ce que la Devineresse lui a annoncé, rentre pour se consulter.

Le danger où Madame Cocasse se voit de perdre l'un de ses deux fils, lui rappelle la perte de celui qu'elle avait eu de son premier mari. Elle l'avait fait exposer par sa Servante Claudine, pour détourner l'effet de la prédiction d'un vieux Rabbin. La voici.

Le fils que tu vas mettre au jour,
Ayant tué son pere,
Epousera sa mere ;
Si tu veux l'empêcher, garde-toi de l'amour.

Madame Cocasse parlant à cette même Claudine, qu'elle avait chargée d'exposer ce fils malheureux qui devait être inceste & parricide, se reproche de n'avoir pas rempli exactement la condition qui devait détourner le malheur dont le vieux Rabbin l'avait menacée ; c'est-à-dire, de ne

s'être pas gardée de l'Amour. Ses deux fils ayant appris que la Devineresse vient d'ordonner que l'un d'eux soit sacrifié pour le salut des Troupeaux, se disputent cette gloire ; ils sont jumeaux, l'un s'appelle Jannot, & l'autre Poliche.

JANNOT.

Il vous appartient bien de mourir, c'est à moi ;
Je suis fils de ma mere, & j'ignore pourquoi,
Me voyant votre aîné...

POLICHE.

Doucement je vous prie,
Vous le croyez ainsi, mais moi je vous le nie.

Mad. COCASSE.

Ah ! nous y voici donc encor sur nouveaux frais,
Et vous recommencez votre ancien Procès.

POLICHE.

Avant que d'être né, vous souvient-il, mon frere ?...

JANNOT.

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guere.

POLICHE.

Avez-vous oubliez que freres ennemis,
Déjà le droit d'aîneſſe irritait nos eſprits ?

JANNOT.

Non, mais je me ſouviens du jour qui nous vit naître ;
Je naquis le premier pour être votre maître,
Je jouis avant vous de la clarté des Cieux,
Et je ſuis votre aîné d'une minute ou deux.

POLICHE.

L'aîneſſe des Jumeaux eſt encore indéciſe,
Et ſans vouloir uſer avec vous de ſurpriſe
Pour réſoudre ce fait ſi ſouvent diſputé,
J'en crois les Avocats,

JANNOT.

Et moi la Faculté.

Alcipe revient, & dit à Madame Cocaſſe, que puiſque c'eſt l'impunité du meurtre de ſon premier mari qui attire le fléau ſur les Troupeaux, il faut chercher le coupable, & l'immo-

ler au lieu d'un de leurs enfans. Madame Cocasse lui répond qu'un vieux Serviteur qu'il avait & qui avait été présent à ce meurtre, lui dit alors que c'était un loup-garou qui avait tordu le cou à son bon Maître. Alcipe dit que cet Iphicrate pourrait bien avoir menti, & comme il sait qu'il est encore en vie, il l'envoye chercher à Poissy, où il s'est retiré accablé de tristesse. Dimas exécute les ordres de son Maître; mais il trouve Iphicrate mort, & qui ne faisait que d'expirer. Ratichon, Barbier de Poissy, vient au lieu d'Iphicrate, qui, avant que de mourir, lui a confié son secret, avec ordre de ne le révéler qu'à Madame Cocasse. C'est par Ratichon, qu'elle apprend que son mari fut tué non par un loup-garou, mais par un Médecin. Elle fait part à Alcipe du testament de mort d'Iphicrate. Alcipe se reconnaît pour ce même Médecin, qui a fait mourir le premier mari de sa femme.

ALCIPE.

Je venais de Poissy, visiter un malade,
Lorsqu'entrant dans le bois, près d'une palissade,
Je trouve un Gentilhâtre au milieu d'un fossé,

Par ſon cheval rétif à terre renverſé ;
Attaqué qu'il était d'une étrange colique,
Je lui fis avaler une once d'émétique.

Ce qu'Alcipe dit à Madame Cocaſſe, joint au rapport des tems & des lieux, ne laiſſe pas douter un ſeul moment que ce ne ſoit ſon mari qui a tué ſon mari ; mais comme ce meurtre ne s'eſt fait que par haſard & avec privilege, elle ſe contente de pleurer celui qu'elle a perdu, ſans ceſſer d'aimer celui qu'elle poſſede. Alcipe ſort pour aller encore conſulter la Devinereſſe. Madame Cocaſſe reſte avec Claudine, à qui elle dit qu'elle eſt un peu conſolée de ſon premier malheur, quelque grand qu'il ſoit, quand elle ſonge à ceux qu'elle a évités, en lui faiſant expoſer cet enfant qui devait tuer ſon pere & épouſer ſa mere, ſelon la prédiction du vieux Rabbin ; elle lui demande ſi elle prit ſoin alors de bien exécuter ſes ordres. Claudine lui jure qu'elle expoſa ce malheureux enfant à Paris ſur le pas d'une porte, & qu'on l'aſſura qu'il était mort quelque tems après, faute d'un prompt ſecours. Mais Ratichon vient bien-tôt la démentir ; il a déjà parlé d'un enfant qu'il a perdu autrefois & qu'il

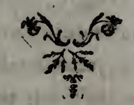
pleure encore tous les jours. Alcipe qui vient de consulter la Devineresse, & qui a appris d'elle que Ratichon, qu'il n'a point encore vu, lui doit révéler tout ce qui lui reste à savoir de son sort, commande qu'on le fasse venir. Ratichon vient, & reconnaît Alcipe pour ce même enfant qu'il a tant pleuré. Alcipe qui l'a toujours tenu pour son pere, l'embrasse en véritable fils; mais Ratichon le voyant devenu Seigneur d'un Château, lui confesse par modestie & par amour pour la vérité, qu'il n'est pas son fils, & qu'il le reçut d'une maniere assez étrange dans le tems que ses cruels parens l'avaient dévoué à la mort. Ces dernieres paroles font frémir Madame Cocasse. Elle prie Alcipe de la laisser un moment avec Ratichon; elle interroge ce Barbier de Poissy, sur la maniere dont il a reçu Alcipe. Il lui raconte cette histoire avec la même sincérité qu'il vient de faire paraître, en avouant qu'Alcipe n'est pas son fils. Madame Cocasse n'entend aucune circonstance qui n'augmente sa frayeur, elle fait approcher Claudine; Ratichon la reconnaît pour celle qui lui a remis l'enfant qu'elle allait exposer par ordre de sa Maîtresse; Madame Cocasse

voyant revenir Alcipe, ne peut ſoutenir ſa préſence, elle le prie de la laiſſer un moment en liberté, & lui promet pour prix de cette complaiſance, de lui apprendre le ſecret qu'il ne peut lui arracher. A peine a-t-elle quitté Alcipe, qu'elle va s'enfermer pour toute ſa vie dans un Couvent. Alcipe qui l'apprend de ſes enfans, ſe perce d'un coup de couteau. Dimas vient lui annoncer que dès le moment que Madame Cocaſſe eſt partie, la contagion a ceſſé. Alcipe lui dit qu'il devait lui annoncer cette nouvelle un peu plutôt, & qu'il ne ſe ſerait pas frappé; il acheve ces mots en riant, & fait entendre qu'il n'a pas été ſi fou que de ſe tuer ſérieuſement; il ſe conſole de la retraite de Madame Cocaſſe, & finit la Piece par ces vers:

A quels tranſports faut-il, Ciel! que je m'abandonne!
Je trouve mere & femme en la même perſonne;
Les perdant à la fois, la joie & la douleur
Se diſputent à qui régnera dans mon cœur:
La nature me parle & fait taire ma flâme,
Triſte d'être ſans mere, & gai d'être ſans femme,

Je perds infiniment & je gagne encor plus.
Ciel, vous récompensez mon crime & mes vertus.

Cette Parodie qui est de Legrand, n'eut pas un grand succès, quoiqu'elle soit très-gaie, & qu'elle contienne une bonne critique; on lui reprocha avec justice, d'avoir trop servilement suivi la Tragédie, & de s'être trop étendu sur beaucoup de détails inutiles. En effet, cette Piece en un acte, est peut-être la seule qui contienne trente scènes. Elle eut cependant alors dix représentations; mais depuis elle n'a jamais été reprise. Il est vrai que la Tragédie qu'elle parodiait, n'a jamais été rejouée, & c'est, je pense, leur avoir rendu justice à toutes deux.



LA CAPRICIEUSE.

Comédie en trois actes en vers, 11 Mai 1726. (1)

SCAPIN commence par faire à son Maître, le portrait d'Orphise, dont il établit ainsi le caractere.

Soit dans tous ses discours, soit dans tous ses projets,
Même en ses actions, jamais déterminée,
Et d'idée en idée à toute heure entraînée;
Sans sujet, sans raison, une sombre vapeur
La rendait difficile & de mauvaise humeur;
Ce mouvement passé, la joie & l'allégresse,
Sans que l'on sût pourquoi, dissipaient sa tristesse,
Enfin dans son cerveau, pour vous en bien parler,
Par un prodige insigne, elle fait rassembler
Toutes les volontés qui chamaillent entr'elles,
Et se font tous les jours des disputes nouvelles,
Et je ne pense pas qu'il soit aucun effort
Qui puisse les réduire à se mettre d'accord.

---

(1) La scène est à Paris dans la maison d'Orphise.

Ce portrait n'effraye point Clitandre, qui aime Orphiſe à cauſe de ces mêmes caprices. Je hais (dit-il) dans une femme,

Ces deſirs meſurés, cette égalité d'ame,
Que rien ne peut troubler, & de qui la tiédeur
Eſt peu propre à nourrir une amoureuſe ardeur;
C'eſt-là ce qui produit une extrême indolence,
Qui fait mourir l'amour preſque dans ſa naiſſance.

Clitandre aime donc Orphiſe malgré tous ſes défauts, & il en eſt aimé, elle lui a promis de l'épouſer; mais elle ſe repent bien-tôt de cette promeſſe, & lui fait dire par Dorante, leur ami commun, qu'elle ne veut plus l'épouſer. Clitandre qui ignore ce qui ſe paſſe depuis quelques momens dans le cœur de ſa Maîtreſſe, vient en Amant aſſuré de ſon bonheur; elle trouve fort mauvais qu'il ne ſe ſoit pas fait annoncer, & le quitte bruſquement, en lui diſant que Dorante l'inſtruira de ſes intentions. Clitandre ne ſait que penſer de ce qu'il vient d'entendre; Dorante lui explique l'énigme,

DORANTE.

Ce que tu dois penſer, c'eſt que tous ces ſermens,
Ces tranſports, cette joie, & ces empreſſemens,
Ce prochain hymenée & cette foi promiſe,
Ont diſparu ſoudain.

Le conſeil qu'il lui donne, c'eſt de ceſſer de la voir pendant quelque tems, pour éprouver par cette abſence s'il eſt aimé. Clitandre a beaucoup de répugnance à y conſentir ; mais enfin il s'y réſout par complaiſance pour ſon ami.

Orphiſe s'allarme de ne plus voir Clitandre, quoiqu'il ne faſſe en cela que lui obéir ; elle le ſoupçonne d'inconſtance, elle lui envoye dire de lui venir parler. Il obéit encore. La brouillerie & le raccommodement ſe ſuivent de bien près, elle lui promet de l'épouſer ſans plus de délai, & le charge d'aller chercher le Notaire. Clitandre y court tout tranſporté de joie. A peine ſort-il d'auprès d'Orphiſe, qu'elle ſe repent encore de cette ſeconde promeſſe qui n'eſt, à proprement parler, que la premiere ; elle demande à Juſ-

tine ſi elle n'avoue pas cette conduite.

JUSTINE.

Vous vous adreſſez mal, Juſtine eſt véridique;
Sur tous vos procédés, s'il faut qu'elle s'explique,
Elle uſera très-bien de cette liberté,
Et parlera, Madame, avec ſincérité.
Je ne puis approuver cette manie extrême
D'un eſprit qui toujours ſe brouille avec lui-même,
Qui n'eſt jamais d'accord, & du matin au ſoir,
Approuve, blâme, veut, & ceſſe de vouloir.
Avec égalité je veux qu'on ſe conduiſe;
Que la droite raiſon nous guide & nous maîtriſe,
Qu'on l'écoute ſouvent, que d'un Amant chéri,
Si la choſe eſt poſſible, on faſſe un bon mari;
Et qu'à ce ſeul objet attachant ſa penſée,
On paſſe pour agir en perſonne ſenſée.

Orphiſe va dans ſon cabinet, pour exécuter ce que ſon caprice vient de lui inſpirer. Clitandre revient, il eſt ſur-

pris de ne point trouver Orphise, qui lui avait promis de l'attendre dans le même lieu où il l'avait laissée; mais il n'a que trop tôt de ses nouvelles. Un Laquais vient de sa part lui apporter une lettre, dans laquelle Orphise, après l'avoir assuré de la plus vive tendresse, lui signifie un second congé. Les suites funestes que trop d'amour entraîne après lui, en sont la seule raison.

» Nous nous aimons trop Clitandre, » pour nous unir. Demeurons comme » nous sommes. Ne m'accusez point » de caprice. Ma passion seule me » dicte ce que je vous écris, & je crois » vous en donner une preuve évidente » en rompant notre hymen ».

Clitandre piqué d'un procédé si étrange, jure de ne la revoir de sa vie, quoiqu'il ne puisse manquer d'être certain de son amour. Il lui fait dire par Justine, qu'il va se résoudre à l'oublier pour toujours.

Au troisieme acte, Justine apprend à Dorante, que sa capricieuse Maîtresse veut s'aller confiner dans un recoin du Maine; prendre une houlette en main, & oubliant le reste du monde, ne s'occuper que de son troupeau.

Là, dit-elle, je veux la houlette à la main,
Conduisant mes troupeaux dans les vastes prairies,
Entretenir en paix mes douces rêveries;
Là, je ferai revivre avec mes habitans,
Du monde encor naissant les plaisirs innocens.
En suivant ce projet en mille biens fertile;
Loin du tumulte affreux & du bruit de la ville,
Je passerai des jours tranquilles, fortunés;
Au soin de mon repos tous mes desirs bornés,
N'auront plus à former ces souhaits inutiles,
D'un ennuyeux loisir, amusemens stériles.

Orphise vient elle-même confirmer cette extravagante résolution à Dorante; cependant elle a mandé Clitandre, à qui elle veut faire part de son projet. Clitandre vient & commence par lui dire, qu'il obéit à ses ordres pour la derniere fois. Orphise est piquée de ces derniers mots; la résolution que son Amant a prise de ne la plus voir, déconcerte toutes les siennes, elle lui reproche son peu d'amour; Clitandre lui dit qu'il pourrait bien aller jusqu'à la haine; cependant sa tendresse

éclate à travers ſon dépit. Vous voulez me haïr, lui dit enfin Orphiſe, & moi je veux vous plaire. A peine a-t-elle proféré ces dernieres paroles, qu'un Laquais lui vient dire que le Notaire qui avait été mandé dans le ſecond acte, eſt arrivé. Venez ſigner, dit-elle, à Clitandre.

Cette Piece ne pouvait finir d'une maniere plus conforme au caractere qu'elle traite, & Clitandre ne pouvait être heureux que par un caprice. Mais tous ceux qu'Orphiſe montre pendant le courant de cette intrigue, ne ſont pas aſſez variés, & l'on peut reprocher à M. Joly, qui en eſt l'Auteur, d'avoir renfermé ſon action dans un cercle trop étroit. Il eſt louable ſans doute d'imiter la ſimplicité d'action qui fait le prix des Comédies des Anciens; mais il faut auſſi ſe garder de la pouſſer trop loin. On riſque d'ennuyer le Spectateur, quelques graces & quelques facilités que l'on puiſſe mettre dans ſon ſtyle. Celui de cette Piece en eſt un témoignage ſuffiſant.

L'HOMME MARIN.

Comédie en un acte, en vers libres, suivie d'un Divertissement, 22 Mai 1726. (1)

MADAME Lisimond dit à Lucile, que les Astres s'opposent à son mariage avec Damon. Lucile répond que ce ne sont point les affaires des Astres. Vous avez tort, interrompt Lisette; quand Madame épousa M. Lisimon, elle avait lu dans le ciel qu'il ne serait qu'un sot, & cela s'est vérifié. La tante réitere ses volontés à sa niece, & sort. Lisette apprend à Lucile, qu'elle a vu le matin une barque qui pourrait bien leur apporter de bonnes nouvelles, que c'était Damon & Lolive qui seraient débarqués, si la maudite tante n'avait fait mettre une chaîne à deux rochers qui ferment la descente du port. Elle apprend à Lucile, comme si elle l'ignorait, que Madame Lisimon est une folle entêtée de Silphes, d'Ondins, de Folets, &c. Ensuite elle l'avertit que Madame Lisimon est dans son laboratoire, & qu'on peut intro-

(1) La scène est dans un Château, sur le bord de la Mer.

duire les Amans. M. Damis, oncle très-complaiſant, les invite à bien mettre le tems à profit. On tient un conſeil, & Lolive qui y préſide, imagine, dit-il, un ſtratagême pour battre la tante de ſes propres armes; elle ſe fait entendre & tout le monde s'enfuit, excepté Lucile, à qui elle propoſe d'épouſer un ſien parent, grand Cabaliſte. Lucile lui répond ſans détour, qu'elle s'en tient à Damon. Lucas arrive avec un papier à la main, dans lequel il lit du ton des vendeurs de chanſons.

Relation galante admirable,
A l'endroit d'un homme marin,
Qu'on a pris par la main
Sur les rives de l'Amérique,
Le fameux Voyageur ci-devant Copernic,
De la République de Lucques,
Jadis honorable Syndic,
Habitant aujourd'hui de l'Iſle des Moluques,
Obligeamment donne avis au Public, &c.

Madame Liſimon, curieuſe de voir un Ondin, forme la réſolution de partir pour Breſt. Damis ſurvient, qui dit à ſa ſœur que connaiſſant ſon goût pour les choſes extraordinaires, il a fait venir de Breſt un homme marin qui y eſt

eſt arrivé depuis deux jours. Cet homme marin n'eſt autre que Damon déguiſé, ainſi que l'Olive qui le montre. Madame Liſimon s'étonne de voir cet homme marin ſi petit ; mais Liſette toujours prête à parler, démontre la choſe.

Facilement on explique
Ce merveilleux changement;
L'air qu'on prend ſubitement,
Cauſe un effet... excentrique,
Qui donne inſenſiblement
Une forme . . . laconique.
Enfin cet événement
Eſt extrêmement phyſique.

L'homme marin parle très-galamment aux Dames, ce qui étonne fort Madame Liſimon, & ce que Liſette expliquerait encore phyſiquement pour peu qu'on la laiſſât faire. On exécute un Divertiſſement dans lequel on chante un Vaudeville.

Enſuite on forme un Ballet général auquel l'homme marin ſe mêle, & d'accord avec les perſonnes qui compoſent la danſe, il enleve Lucile, malgré les cris de la tante dont on ſe mocque, & la Piece finit faute d'Acteurs.

Cette Comédie est de Davaux, qui n'est connu que par cet ouvrage qui n'eut que cinq représentations, qui n'a point été imprimé & qui ne méritait guères de l'être.

LE TEMPLE DE LA VÉRITÉ,

Comédie en deux actes en prose, précédée d'un Prologue & mêlée de trois Divertissemens, 25 Juin 1726. (1)

Un Libraire dit franchement à l'Auteur que sa Piece ne vaut rien & qu'elle n'a rien de bon que le titre, qu'elle ne remplit pas; l'Auteur ne l'en croit point. Un Vicomte & un Marquis viennent chez lui pour en entendre la lecture. Il se met en état de satisfaire leur curiosité; mais ils l'interrompent à chaque mot par des questions hors de saison; ils lui promettent enfin de l'écouter attentivement; mais à peine a-t-il lu le titre & les noms des Acteurs, qu'on vient l'avertir que les Comédiens Italiens vont

(1) La scène du Prologue se passe dans la chambre de l'Auteur du Temple de la Vérité.

jouer ſa Piece ſans l'avoir affichée, pour prévenir les cabales. Il en eſt au déſeſpoir, parce qu'il comptait beaucoup ſur la premiere repréſentation, qui n'ayant pas été annoncée, ne ſaurait lui rapporter beaucoup d'argent.

(*Le Théâtre repréſente un bois.*)

Arlequin eſt chaſſé d'une Hôtellerie, où preſſé par la faim il était venu demander à diner en homme qui ne prenait pas garde aux frais, & qui ne ſongeait point lorſqu'il mangeait, qu'il faut payer quand on ſort. Arlequin ſe trouve bien malheureux de ce que la nature lui ayant donné un ſi bon appétit, la fortune ne lui a pas fourni de quoi le ſatisfaire. Un Philoſophe attiré par ſes plaintes, vient le conſoler, & l'exhorte à ſe donner à la philoſophie & à s'attacher à la recherche de la vérité. Il lui aſſure même ſur ſa phiſionomie, qu'il eſt tel qu'il faut être pour la trouver. Arlequin ſe met en état de chercher cette Divinité qui doit le rendre heureux, il regarde de tous côtés où peut être ſon Temple; mais les obſtacles naiſſent à meſure qu'il veut exécuter ce que le Philoſophe lui a conſeillé. D'abord un Normand ſe préſente

à lui ; il lui dit que rien n'eſt plus facile à trouver que la vérité, & que dans ſon pays on la fait comparaître à l'Audience quand on veut ; Arlequin le chaſſe. Au Normand ſuccede un Gaſcon, qui lui fait entendre que les tréſors de la vérité roulent ſous les eaux de la Garonne, comme les lettres de change ; Arlequin le traite comme le Normand. Une belle Nymphe ſe préſente à lui, il en eſt enchanté ; il lui demande des nouvelles de la vérité ; la Nymphe lui répond qu'il cherche ce qui n'exiſta jamais. Elle lui parle avec tant de grace, qu'il croit que c'eſt elle ſeule & non la vérité, qui doit faire ſon parfait bonheur. La Nymphe a beau lui proteſter qu'elle le trompera, il ne laiſſe pas de ſe fier à elle ; enfin elle conſent en apparence à le rendre heureux, elle ſe livre à lui ; mais croyant la poſſéder, il s'apperçoit qu'elle eſt diſparue à ſes yeux, & ne lui a laiſſé que ſon voile. Il reconnaît par-là que cette Nymphe dont il était ſi enchanté, n'était autre choſe que l'illuſion ; ce qui acheve de l'en convaincre, c'eſt une troupe de menſonges dont il ſe voit tout-à coup environné ; ils voltigent autour de lui & font le divertiſſement du premier acte.

Un MENSONGE.

Fuis à jamais la vérité,
Chéris ton ignorance extrême
D'une trop dangereuſe emblême (1);
Ne perce pas l'obſcurité,
L'homme jouit de la félicité
Quand il peut ſe tromper lui-même.

VAUDEVILLE.

L'Epoux qu'un autre objet enflâme,
Soupire aux genoux de ſa femme,
Et bon, bon, bon,
Je t'en réponds.
Elle, qu'un Amant en conſole,
De ſon Epoux feint d'être folle,
Et zon, zon, zon,
Ah! voyez donc,
Un peu de tricherie,
Dans la vie,
Eſt toujours de ſaiſon.

Une ILLUSION.

Ma mere me dit qu'à mon âge,
Elle était cruelle & ſauvage,
Et bon, bon, bon,
Je t'en réponds,

(1) C'eſt pouſſer trop loin la licence Poëtique, que de faire emblême du féminin.

C'est un vieux dicton de famille

Dont je pourrai bercer ma fille,

Et zon, zon, zon, &c.

Les mensonges sont dissipés par le Portier du Temple de la Vérité. Arlequin le prend pour un Esprit; mais il lui répond naïvement qu'il n'est qu'un Suisse, & lui prouve qu'il est un corps par un coup de poing qu'il lui applique sur la face. Cette preuve démonstrative est adoucie par quelques verres de vin dont il le régale; ils chantent ensemble, & pour vérifier le proverbe, *in vino véritas*, ils n'entrent dans le Temple de la Vérité, qu'après s'être ennivrés.

Le Théâtre représente au second acte, le Temple de la Vérité, orné des attributs qui conviennent à cette Déesse.

Elle paraît sur son Trône environnée de sa Cour; Arlequin s'adresse à elle, & la prie de lui donner beaucoup d'argent, afin, dit il, de pouvoir satisfaire son appétit & tous ses desirs, & par conséquent être heureux. La vérité a beaucoup de peine à lui faire entendre que les richesses ne sont pas la félicité des hommes. Elle le transporte tout-à-coup à Paris avec elle, pour lui faire

examiner les différentes conditions de la vie, afin qu'il puiſſe choiſir celle qui lui conviendra le mieux.

Le Théâtre change & repréſente un Palais, où la Vérité donne audience à tout le monde.

Un Procureur qui a plaidé contre ſa femme en ſéparation, prie la Vérité d'éclairer le Public, & de lui faire voir que ſes Juges ont eu tort de le débouter de ſa demande; la Vérité lui répond qu'il vaut bien mieux pour lui, que le Public demeure dans ſon erreur & croie que ſa femme ne lui a point manqué de foi.

Un Cavalier & une Dame viennent implorer le ſecours de la Vérité, pour des motifs bien différens. Le Cavalier qui s'appelle Eraſte, voudrait être débarraſſé de Lucinde, c'eſt le nom de ſa Dame. Lucinde reproche à Eraſte une inconſtance qui la déſeſpere, & Eraſte ſe plaint d'une fidélité qui l'importune. La Vérité récompenſe la Dame fidele, & punit le Cavalier inconſtant. A peine a-t-elle touché Lucinde d'une eſpece d'Egide (1), qu'elle tient dans

(1) C'eſt le miroir de la Vérité, que la Déeſſe tient à la main.

ſa main, que cette Amante, trop prévenue en faveur de ſon volage, reconnaît tous ſes défauts & le mépriſe autant qu'elle l'a aimé ; la même Egide ouvrant les yeux au Cavalier, lui fait voir tout le prix de ſa conquête. Il veut revenir à Lucinde ; mais elle le fuit comme un objet indigne de ſon attachement.

La Gazette vient ſe vanter aux yeux de la Vérité, d'avoir tenu ſa place à Paris pendant ſon abſence. Arlequin lui demande ſi elle gagne beaucoup d'argent, pour voir, dit-il, s'il ſe fera Gazette.

La GAZETTE.

Le fond de la profeſſion ne produit pas grand choſe : mais il y a des revenans bons clandeſtins qui dédommagent. Je reçus ces jours paſſés trente piſtoles d'un Abbé, pour mettre dans la Gazette, que la petite vérole ne lui avait pas gâté le teint. Un Médecin m'en a donné quatre, pour y mettre qu'un malade qu'il avait tué par une ſaignée, était mort par un qui proquo d'Apothicaire. S'il veut cacher tous ſes meurtres au même prix, il ſera bien tôt ruiné.

La Gazette ajoute encore beaucoup de nouvelles critiques qui pouvaient avoir leur prix dans ce tems-là, & elle finit par celles-ci. (De Vienne.) Le Baron Chiprechelapre qu'on croyait noyé dans le Danube, par un déſeſpoir amoureux, a été trouvé au bout de huit jours ſain & ſauf dans ſa cave. (De Barbarie.) Il y a huit jours qu'un Cadi fit donner la baſtonnade à un Juif, pour lui avoir offert une bourſe de ſequins, afin qu'il le favoriſât dans un Procès dont il était juge.

ARLEQUIN.

Le pauvre Juif!

La GAZETTE.

Que n'évoquait-il ſon Procès en Europe? Il n'aurait pas eu affaire à des Juges barbares.

Une Coquette ſe plaint à la Vérité, des malheurs où elle n'eſt tombée que pour l'avoir trop ſuivie. La Vérité étonnée d'un pareil diſcours, lui en demande l'explication, La Coquette lui dit qu'elle s'eſt décriée partout pour avoir été trop ſincere envers ſes Amans, en leur déclarant tout ce qu'elle ſentait pour eux, & qu'elle s'eſt fait mé-

priſer pour avoir fait un aveu trop fidele de ſon penchant aux plaiſirs. La Vérité lui fait connaître qu'une pareille ſincérité eſt un défaut, & qu'on peut prendre des plaiſirs, ſans perdre l'eſtime des honnêtes gens.

Deux Comédiens, l'un Français & l'autre Italien, prient la Vérité d'apprendre aux Auteurs à ne pas donner dans le faux ; ils ſe blâment l'un l'autre, en paraiſſant ſe louer. Un Auteur ſurvient, qui ne ſachant pas qu'il parle devant des Comédiens, prie la Vérité de vouloir bien rendre ces Meſſieurs aſſez bons Acteurs, pour ne pas gâter ſes Pieces, qu'il croît parfaites. Les Comédiens le traitent aſſez mal, quoiqu'il veuille chanter la palinodie, dès qu'il apprend qui ils ſont; il repouſſe enfin l'outrage par l'outrage & encherit encore ſur eux avec raiſon.

De tous les divers états qui viennent de paſſer ſous les yeux d'Arlequin, celui de Comédien lui paraît le plus propre à faire ſon bonheur; trouvant l'Italien plus à ſon gré que le Français, il ſe détermine en faveur de la Troupe Italienne, & la Vérité ne manque pas d'approuver ſon choix.

L'Audience eſt interrompue par l'ar-

rivée du Portier de cette Déesse, qui accourt tout allarmé l'avertir qu'on va mettre le feu à son Palais, si elle ne quitte Paris. La Vérité fait disparaître cette demeure qu'elle n'avait choisie que pour faire plaisir à Arlequin, & pour lui donner lieu de faire un choix qui pût le rendre heureux. Un Commissaire qui venait chercher la Vérité pour la faire déloger, est très-surpris & très-mortifié qu'elle ne l'ait pas attendu. Une Troupe de gens qui s'étaient masqués pour brûler le Palais de la Vérité, ne l'y trouvant plus, se réjouissent de son évasion, & c'est par cette fête & par le Vaudeville suivant que finit la Piece.

VAUDEVILLE.

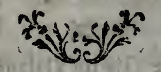
Le pauvre Lubin est un sot,
Je le sais; mais je n'en dis mot,
Et je crois agir à merveille:
Car je suis époux comme lui,
Et dès demain, dès aujourd'hui,
Il peut m'arriver la pareille.

✕

A Philis je sais un Galant,
Je n'en dirai rien cependant,
Et je crois agir à merveille,

Car enfin que sait-on comment ;
Dès aujourd'hui, dès ce moment,
Il peut m'arriver la pareille.

Cette Piece est de Romagnesi, qui a fait aussi la musique du Divertissement; elle eut un grand succès. Quelques Critiques du tems prétendirent qu'elle ne le méritait pas. Quoi qu'il en soit, c'est toujours montrer beaucoup de talens, que de faire illusion jusques dans le Temple de la Vérité, Romagnesi qui réunissait à ceux d'Auteur & d'Acteur le talent d'un Danseur agréable, faisait encore à la fin de cette Piece beaucoup de plaisir dans le pas de Deux qu'il dansait habillé en Suisse avec Flaminia ; & Silvia habillée en Arlequine, n'en faisait pas moins dans l'Entrée qu'elle dansait avec Lelio fils, déguisé en Polichinel. Le Temple de la Vérité eut quatorze représentations.



L'AMOUR PRÉCEPTEUR.

Comédie en trois actes en prose, 25 Juillet 1726. (1)

ALBERTI veut marier son fils Lelio avec une jeune fille d'environ onze ans, que son pere en mourant a laissée sous sa tutelle avec cent mille écus de bien. Alberti trouve ce parti trop avantageux pour le laisser échapper ; mais par malheur son fils ne saurait se résoudre à l'accepter. Il est devenu amoureux de Flaminia, pendant quelques années qu'il a passées à Boulogne pour y faire ses études. Il déclare à son pere qu'il ne sera jamais qu'à Flaminia. Alberti à qui la dot de cent mille écus tient fort au cœur, fait valoir en vain l'autorité de pere. Lelio persiste toujours dans sa résolution, ce qui oblige Alberti, de prendre le parti de faire observer toutes ses démarches. Comme son fils est encore jeune, il croit ne pouvoir mieux faire que de lui donner un Précepteur, jusqu'au tems du mariage qu'il a arrêté dans sa tête. Sa jeune Pupille ne le souhaite pas moins que

(1) La scène est à Venise.

lui, & s'en explique même à son Prétendu avec une vivacité convenable à son âge. Au premier bruit de ce mariage, Flaminia est partie de Boulogne avec son Valet Trivelin. Elle vient loger vis-à-vis la maison d'Alberti, ce qui occasionne un changement de théâtre dans le même acte. Flaminia s'informe de tout ce qui se passe chez Alberti, & ayant appris qu'il cherche un Précepteur pour son fils, elle prend la résolution de s'introduire chez son Amant sous une si galante métamorphose.

Dans le second acte, après une première scène dans laquelle Silvia donne des leçons à Henriette pour se faire aimer de Lelio, Flaminia paraît dans le fond de la place avec Trivelin; elle est travestie en Docteur, & voyant Alberti à portée de l'entendre, elle fait une scène très-vive avec son Valet transformé, comme elle, en Docteur; mais d'une classe inférieure. La scène roule sur les Grands Hommes de l'antiquité, dont Flaminia rabaisse les vertus par les défauts qui ont diminué leur gloire.

FLAMINIA, *sous le nom de Frédérico.*

Enfin tous ces Héros si vantés dans l'histoire,

Avec trop d'injuſtice ont acquis de la gloire ;
Des défauts éclatans les rendent odieux,
Jamais un faux brillant n'éblouira mes yeux.
Ils ont ſacrifié tous les jours de leur vie
A la noire fureur, l'ambition, l'envie.
Plus grand qu'eux mille fois, pur dans mes actions,
Je ſais morigener, dompter mes paſſions.

TRIVELIN.

Oui, vous êtes vraiment plus ſage qu'on ne penſe,
La modération & ſur-tout le ſilence
Eſt la grande vertu qu'en vous on voit briller ;
Vous avez le talent de ne gueres parler....
Morbleu, tous vos diſcours ne font que me confondre,
On n'a pas ſeulement le tems de vous répondre.

Alberti qui n'a pas perdu un mot de ce Docte babil, croit ne pouvoir rien faire de mieux, que de donner le faux Docteur pour Précepteur à ſon fils. Flaminia, ſous le nom de Frédérico, accepte la propoſition qu'il lui en fait ; mais Lelio ſe révolte au ſeul nom de Précepteur. Il ceſſe bien-tôt d'être re-

belle aux ordres de son pere, il voit sa chere Flaminia dans ce Précepteur, dont le seul nom lui faisait horreur. Cette reconnaissance n'éclate point aux yeux d'Alberti, qui attribue à l'autorité de pere ce qui n'est qu'un effet de ce même amour qu'il voudrait éteindre dans le cœur de son fils. Il rentre chez lui après avoir ordonné au Disciple, d'avoir une entiere déférence aux préceptes du nouveau Docteur. Henriette recommande au faux Frédérico, de disposer le cœur de son Eleve à bien aimer celle qui doit être son épouse. Frédérico ne manque pas de lui faire cette leçon d'une maniere équivoque, & qui n'a que Flaminia pour objet. Silvia n'a pas plutôt vu le beau Précepteur, qu'elle en devient amoureuse, & paraît dans une agitation dont elle est allarmée; elle ne peut bannir de sa mémoire la charmante idée de l'aimable Précepteur qu'elle vient de voir.

Le soin de sa gloire la détermine à prier son pere de le renvoyer. Lelio à qui elle en parle en est très-allarmé, il la prie très-sérieusement de lui laisser son cher Frédérico. Alberti vient, & les fait sortir tous deux pour parler

ſecrétement à Frédérico. Cette précaution irrite la curioſité de Silvia, & la fait réſoudre à ſe cacher pour entendre cette converſation, où elle doit avoir plus de part qu'elle ne penſe; en effet, Alberti charmé d'avoir dans ſa maiſon un tréſor auſſi précieux que ce nouveau Précepteur, lui propoſe pour le fixer chez lui, de vouloir bien devenir ſon gendre, en épouſant Silvia. Frédérico lui répond d'une maniere équivoque, qu'il ſera trop heureux de pouvoir entrer dans ſa famille. Silvia n'a pas plutôt entendu cette réponſe, qu'elle ſort de l'endroit où elle était cachée, pour aſſurer ſon pere qu'elle n'aura jamais d'autre volonté que la ſienne.

Trivelin arrive traveſti en Spadaſſin, il eſt chargé d'une lettre qui s'adreſſe au Seigneur Alberti, & qui le ſomme de ſe trouver en certain lieu & à certaine heure, l'épée à la main, avec un inconnu qui ſe dit mortellement offenſé. Frédérico qui a concerté ce nouvel incident avec Trivelin, lui donne un ſoufflet, & le charge de dire à celui qui l'envoye, qu'il aura affaire à lui, & qu'il eſt prêt à prendre la place du Seigneur Alberti, qui n'eſt pas homme d'épée. Autre incident: Horace,

oncle de Flaminia, ayant appris la disparition de sa niece, est parti de Boulogne pour Venise; il a reconnu Trivelin malgré son déguisement en Spadassin. Instruit de tout ce qui se passe au sujet de Flaminia, il en veut demander raison à Alberti; de sorte que le faux Frédérico, est bien surpris de se trouver l'épée à la main avec son oncle. Silvia est bien plus étonnée de voir que Frédérico & Flaminia ne sont qu'une même personne. Enfin, les Amans & les Parens sont d'accord, & la Piéce est terminée par une fête de Gondoliers.

Cette Comédie fut bien reçue du Public; elle ne fut cependant jouée que huit fois, parce que le dénouement ne parut pas assez clair aux Spectateurs, qui n'étant point instruits du motif du défi qu'Horace fait à Alberti, ne purent goûter la situation où Flaminia se trouve lorsque sous le nom de Frédérico elle met l'épée à la main contre son oncle. Cette Comédie est de M. Guellette, Auteur, dont nous avons déjà parlé, & dont nous aurons encore occasion de parler avec éloge.

LES COMÉDIENS ESCLAVES.

Prologue en prose, suivi d'Arlequin toujours Arlequin, Comédie Françaife, dans le goût Italien, d'Arcagambis, Tragédie Burlefque, & de l'Occafion, Opéra-Comique, 10 Août 1726.

UNE Troupe de Comédiens a été jettée par l'orage, fur les côtes du Royaume de Maroc. Arlequin, le Docteur, Pantalon & Scaramouche, paraiffent d'abord efcortés par un Turc, commis à leur garde; il augmente encore leur frayeur en leur apprenant que le plus grand plaifir du Roi de Maroc, eft de s'amufer à couper des têtes. Mais il les confole un peu, en leur difant que s'ils peuvent trouver le fecret de le divertir, ils défarmeront fa férocité. Ce Prince arrive au bruit des trompettes. Le Turc qui vient d'effrayer & de confoler les Comédiens efclaves, les épouvante plus que jamais en leur faifant entendre que ces trompettes annoncent que le Roi eft en colere. Ils fe jettent à fes pieds, parlent tous à la fois, leurs cris l'importunent, & il de-

mande le sabre pour trancher la tête aux étrangers; mais le Turc consolateur, leur dit que cette demande est de bon augure pour eux, parce que leur Maître, lorsqu'il est véritablemenr irrité, ne se soucie pas de quel sabre il se sert pour faire sauter les têtes.

Les pauvres Esclaves n'oublient rien pour tâcher de divertir leur nouveau Maître, ils chantent tous à la fois, ils gesticulent, ils rient, ils gambadent, mais tout cela ne divertit point le Roi; il leur demande qui ils sont; ils lui répondent qu'ils sont Comédiens; & comme il ignore ce que c'est que la Comédie, ils lui en donnent une idée telle qu'elle est représentée à Paris. Ils la divisent en trois genres; savoir la Comédie Italienne, la Tragédie & l'Opéra-Comique. Le Roi de Maroc leur ordonne de lui donner sur le champ ces trois spectacles, & leur promet non-seulement la vie, mais encore la liberté, s'ils peuvent parvenir à l'amuser agréablement. Ils commencent par la Piéce suivante.



ARLEQUIN
TOUJOURS ARLEQUIN.

ARLEQUIN amoureux de Colette & prêt à l'époufer préférablement à fon Rival, fe trouve pour fon malheur dans le chemin de ceux que le Roi de Naples a chargé d'ennivrer un Payfan, pour divertir fon fils qui eft accablé d'une langueur mortelle. Ils portent avec eux des verres & des bouteilles, dont une eft remplie d'un vin fomnifere. Ils font boire plufieurs fois Arlequin à la fanté de Colette, & le vin ne tarde pas à faire fon effet; on le quitte, il s'endort: on revient fur le champ, & on l'emporte dans fa létargie au Palais du Roi de Naples. Le théâtre change & repréfente un riche appartement, au fond duquel il y a un Trône. On voitArlequin dormant dans un fauteuil. Pendant fon fommeil il rêve à fa chere Collette, à qui il croit parler. Il s'éveille enfin & croit rêver encore, à la vue des habits de nôces dont Collette lui a fait préfent. Mais fa furprife eft bien plus grande, quand

il jette les yeux sur le superbe ameublement de sa chambre, sur le Trône qu'on y a élevé, & sur les Courtisans qui l'environnent. On le fait monter au Trône malgré lui, après lui avoir fait entendre qu'il est Alphonse, Roi de Naples, marié à Rosalde. Il a beau leur protester qu'il est Arlequin, & qu'il ne veut point d'autre femme que sa chere Collette qu'il va épouser; on le traîne jusqu'au Trône, où il doit donner audience aux Ambassadeurs. Au bruit des trompettes il en dégringole, & fait divers lazzis. Enfin il reçoit l'Ambassadeur du Roi de Garbe; qui donne lieu à beaucoup de plaisanteries par son begayement.

Un des camarades d'Arlequin vient le féliciter sur sa nouvelle fortune, & lui parle d'un bon vin dont il va boire à sa santé avec ses anciens amis. Arlequin ne peut y tenir, & encore moins à un plat de macarons que l'on va manger sans lui; il se dépouille de ses habits royaux pour suivre son cher camarade de macarons; mais on l'en empêche. A ce camarade succede Collette, qui lui reproche son infidélité, & qui lui dit en colere, qu'elle va s'en venger en épousant son Rival, comme il a

épousé Rosalde. Il a beau lui jurer qu'il n'en est rien, il ne la persuade pas; il se retire & l'on ne veut pas lui permettre de la suivre. Pour comble de malheur, on vient lui annoncer que les ennemis sont aux portes de la Ville, & que ses sujets allarmés ont besoin de sa présence. Il répond qu'il ne veut pas se faire tuer pour eux. Au bruit des trompettes & de quelques coups de fusil, la peur lui prêtant des aîles, il se sauve malgré les efforts de ceux qui veulent le retenir. Il va chercher son aimable Colette. Le théâtre change encore pendant sa fuite, & représente le hameau où on l'a pris. Son Rival presse Colette de lui donner la main, pour se venger d'un infidele. Colette lui répond qu'elle se donne à lui par dépit, & qu'elle lui gardera sa foi tant qu'elle ne reverra pas Arlequin. A peine a-t-elle fait cette réponse au nouvel Amant, qui la presse de se donner à lui, qu'Arlequin revient. Il se justifie, & l'arrivée d'un Courtisan qui vient lui donner mille écus de la part du Roi, pour le consoler du tour qu'on lui a joué, acheve de lui rendre toute son innocence auprès de Colette. La Piece finit

par leur nôce, qui est célébrée par des chants & par des danses.

VAUDEVILLE.

Des doux plaisirs faire usage,
Jouir de la liberté ;
Avoir toujours en partage
De l'argent, de la santé,
Un mari discret & sage,
Un bon ami dans sa maison,
Et non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

L'autre jour dans un bocage
J'entrai seule avec Colin,
Il me tint un doux langage,
Me baisa cent fois la main ;
Vous aimez le badinage,
Sortons, lui dis-je, mon mignon,
Et non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

Le sujet de cette Piece a été très-souvent mis au théâtre sous le nom de l'Avanture du Duc de Bourgogne. Le Pere du Cerceau, Jésuite, en donna une excellente Comédie au Collége de Louis le Grand, intitulée *les Incommodités de la*

la Grandeur. Elle fut peu de jours après, jouée devant le Roi, au Palais des Thuilleries, par les Pensionnaires de ce Collége, du nombre desquels étaient M. le Duc de la Tremoille, M. de Mortemar, & M. de Charost. Quant à celle du Théâtre Italien, elle fut trouvée la plus foible des trois Comédies qui furent jouées ensemble; elle ne laissa pas cependant que de faire beaucoup de plaisir par le jeu de Thomassin, qui s'y surpassa.

ARCAGAMBIS.

Tragédie Burlesque, en un acte, en vers, 1726. (1)

HIERBAS, confident de Gargame, représente à ce Prince le danger auquel il s'expose, en voulant enlever au Roi Arcagambis, la Princesse Thamire qui est destinée à la couche de ce Monarque. Il lui reproche son ingratitude envers un Prince qui le comble tous les jours d'honneurs & de bienfaits.

---

(1) La scène est dans le Palais du Roi.

GARGAME.

Je ſais bien que j'ai tort.

HIERBAS.

Le cœur de la Princeſſe au vôtre eſt-il ſoumis ?

En êtes-vous aimez ?

GARGAME.

N'en doutez point.

HIERBAS.

Tampis.

GARGAME.

Quoi donc ! ne ſais-tu pas qu'une Reine eſt ma mere ?

HIERBAS.

Oui, mais vous ignorez quel était votre pere.

Arcagambis fait arrêter Gargame, qui, étonné d'un ordre ſi peu prévu, lui en demande la raiſon ; à quoi Arcagambis ſe contente de répondre :

Gardes, obéiſſez, je n'ai rien à lui dire.

GARGAME, *en s'en allant.*

Le Roi, cher Hierbas, a ſu ma trahiſon.

HIERBAS.

Et moi qui n'en ſuis point, on me mene en priſon.

Nabotas demande au Roi, le ſujet de l'empriſonnement de Gargame.

NABOTAS.

Pourquoi ſans l'écouter l'avez-vous condamné ?

Ciel ! dans quelle frayeur votre courroux me plonge !

Quelle en eſt la raiſon ? Qui vous y porte ?

ARCAGAMBIS.

Un ſonge.

Ecoute, Nabotas : les Ombres de la nuit

M'invitaient à goûter le repos qui la ſuit,

Lorſqu'au fond de mon cœur une voix effrayante,

A répandu ſoudain le trouble & l'épouvante.

J'ai cru voir un Guerrier menaçant, furieux,

Le glaive dans la main, le courroux dans les yeux,

Contre moi conduiſant une nombreuſe armée,

Inſpirer la terreur à ma Garde allarmée:
C'était Gargame : ô Dieux ! j'en tremble encor d'effroi :
Sur mon Trône l'ingrat s'eſt aſſis malgré moi,
Et cédant aux tranſports d'une aveugle tendreſſe,
Lui-même a préſenté le ſceptre à la Princeſſe.
Thamire l'a reçu, mais par un coup du ſort,
En recevant le ſceptre, elle a reçu la mort;
Et dans le même inſtant, l'Uſurpateur perfide
A plongé dans mon ſein un acier homicide;
J'ai paſſé le Cocythe & le noir Acheron,
Et le ſonge a fini par un coup de canon.

Thamire vient ſe plaindre à Arcagambis, de l'empriſonnement de Gargame.

ARCAGAMBIS, *étonné.*

Quel ſecret intérêt vous force ?...

THAMIRE.

Je l'adore.

ARCAGAMBIS.

Vous l'adorez, & moi ?...

THAMIRE.

Je ne vous aime plus.

Arcagambis irrité, jure la mort de Gargame & ſe retire.

Thétonice eſt ſurpriſe de l'aveu que Thamire vient de faire à Arcagambis de ſon amour pour Gargame.

THETONICE.

. . . . . Mais deviez-vous, Madame,
Faire de cet amour l'aveu trop indiſcret?

THAMIRE.

Je ſuis femme & tu veux que je garde un ſecret.

Arcagambis entraîné par ſon amour, revient auprès de Thamire qui le fuit, ce qui le fait perſiſter dans le deſſein de ſe venger d'elle par la mort de ſon Rival. Nabotas vient lui dire que Gargame lui demande un moment d'audience. Arcagambis ordonne qu'on le faſſe entrer; lorſqu'il le voit, il lui reproche ſes perfidies & l'incertitude de ſa naiſſance.

GARGAME.

Tous ceux qu'à de hauts faits le Ciel a deſtinés,

N'apprennent que bien tard de quel pere ils
sont nés ;
Mais je connais ma mere, & je sais qu'elle
est Reine ;
Et du moins d'un côté ma naissance est cer-
taine :
Pour l'autre c'est à vous de m'en rendre éclair-
ci,
Et ce seul intérêt me conduisait ici.
Si tu veux de ton sort pénétrer le mystere,
Au grand Arcagambis va demander ton pere ;
Me dit Panthésilée.

ARCAGAMBIS.

Hélas ! qu'ai-je entendu !
Quel trouble dans mes sens ce nom a répan-
du !
Panthésilée ! ô Ciel !

GARGAME.

D'où vient cette surprise ?
A me dire son fils, Seigneur, tout m'autorise.

ARCAGAMBIS.

Quel signe peut ici prouver ce que tu dis ?

GARGAME.

L'oreille d'un Sanglier que je porte.

ARCAGAMBIS.

Ah ! mon fils !

GARGAME.

Moi, votre fils !

Arcagambis fait en peu de mots l'hiſtoire de ſon amour & de ſon mariage clandeſtin avec Panthéſilée. Il raconte comment l'ayant trouvée dans une forêt, fuyant un Sanglier furieux, il l'avait garantie de la mort. Voici comment il s'exprime.

Je vole à ſon ſecours, & d'une main hardie,
Je triomphe du monſtre & le laiſſe ſans vie.
Sans perdre un ſeul inſtant, reſpectueux Vainqueur,
J'apporte à ſes genoux & ſa hure & mon cœur.

Ce prompt ſecours fut ſuivi d'un hymen plus prompt encore. La forêt ſervit de Temple, & le gazon de Lit nuptial; on doit le préſumer par ces vers :

O ſouvenir charmant du prix de mes travaux !
L'Hymen n'eſt pas toujours entouré de flambeaux ;

Le Temple était trop loin, & sans cérémonie,
Cette Reine avec moi consentit d'être unie.

Arcagambis déclare & fait reconnaître Gargame, pour héritier présomptif de sa couronne; mais il n'est pas long-tems à s'en repentir. Gargame ne veut pas lui céder Thamire. Ils s'emportent tous deux en ces termes.

ARCAGAMBIS.

Dieux! je n'ai plus de fils!

GARGAME.

Dieux! je n'ai plus de pere!

Gargame sort tout transporté, en disant:

Adieu... je vais Seigneur... dans ce péril extrême...
Que vais-je faire? Hélas! je l'ignore moi-même.

Arcagambis ordonne à Nabotas, d'aller s'opposer aux desseins de Gargame, & fait ensuite un monologue dans lequel l'Amour & la Nature combattent, sans qu'aucun des deux l'ait emporté sur l'autre, lorsque Thétonice & Hierbas viennent l'interrompre.

THETONICE.

Ah ! Seigneur, écoutez.

HIERBAS.

Seigneur, daignez m'entendre.

THETONICE.

Je viens vous informer.

HIERBAS.

Je viens pour vous apprendre

THETONICE.

Thamire au déſeſpoir. . . .

HIERBAS.

Le Prince malheureux. :

ARCAGAMBIS.

Parlez l'un après l'autre, ou taiſez-vous tous deux.

HIERBAS.

Animé des tranſports qu'un tendre amour inſpire,
Le Prince en vous quittant a couru chez Thamire ;
Nabotas, de la porte ayant ſû s'emparer,
Lui dit : on n'entre pas, ... & moi je veux entrer,

Répond, en l'attaquant, votre fils en furie;
Et dans le même instant le prive de la vie.

Thetonice & Hierbas lui racontent ensuite ce qui s'est passé chez la Princesse.

THETONICE.

Au bruit qu'on avait fait, la Princesse étonnée,
Croyant que vous veniez presser votre Hymemenée,
Rencontre par malheur un poignard sous sa main,
Et malgré nos efforts le plonge dans son sein.

ARCAGAMBIS.

Dieux!

HIERBAS.

Gargame arrivant, la voit pâle & sanglante;
Dans quel funeste état trouvai-je mon Amante,
Lui dit-il.

THETONICE.

Ah! j'ai cru voir arriver le Roi
Lui dit-elle.

HIERBAS.

Il fallait croire que c'était moi,
Lui dit-il; Je vous perds, adorable Thamire.
Elle veut lui répondre, & soudain elle expire.

Arcagambis ſe tue de déſeſpoir. Gargame après avoir fait une ſcène dans le goût de la derniere d'Andromaque, veut ſe tuer auſſi; on l'en empêche, en lui remontrant qu'il doit ſe conſerver pour ſes ſujets. Il finit la Piece par ce vers :

Il faut donc m'immoler en ne me tuant pas.

L'OCCASION.

Opéra-Comique en un acte, en proſe & en Vaudevilles, 1726.

L'OCCASION perſonnifiée ouvre la ſcène, elle eſt pourſuivie d'une troupe de gens qui ont beſoin de ſon ſecours, & qui chantent en courant après elle :

Non, non, n'eſpérez pas de nous tromper,
Ne croyez pas nous échapper.

Un des pourſuivans la ſaiſit par un toupet de cheveux, elle proteſte qu'elle ne rendra ſervice à aucun d'eux, ſi on ne la laiſſe en liberté; elle conſent cependant qu'on la garde à vue. Après avoir obtenu ce qu'elle demande, elle donne audience à tout le monde, ce qui donne lieu à pluſieurs ſcènes ingé-

nieuses. Une petite fille vient implorer son secours.

LOLOTTE.

Je suis dans ma treizieme année, & cependant vous ne vous êtes pas offerte à moi, je vous cherche & vous me fuyez. Que vous ai-je fait pour me traiter si mal? Depuis le jour que j'ai trouvé l'occasion de plaire à un jeune Ecolier de droit qui vient faire des cadrilles chez nous, je n'ai pu trouver encore celle de lui dire qu'il m'a plu; il est vrai que ma mere me couvre des yeux.

AIR: *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

A mes desirs elle est contraire,
Mais elle cherche encor à plaire;
Je voudrais bien avoir mon tour.
N'a-t-elle pas mauvaise grace?
Elle veut bien faire l'amour,
Et ne veut pas que je le fasse.

L'OCCASION.

Elle a tort, & vous devez suivre l'exemple qu'elle vous donne.

LOLOTTE.

Il n'y a rien de si juste, ce me semble.

L'OCCASION.

Que voulez-vous que je faſſe à cela pour vous ?

LOLOTTE.

Cela n'eſt pas difficile à deviner : je voudrais trouver l'occaſion de tromper la vigilance de ma mere, & de voir mon Amant en ſecret. Il ne tient qu'à vous de me procurer cet amuſement.

L'OCCASION.

Je puis aiſément vous ſatisfaire ; mais pourquoi me demandez - vous cela ?

LOLOTTE.

C'eſt que je ſuis curieuſe de voir s'il eſt auſſi timide en particulier, qu'il l'eſt devant le monde ; il ne me parle que par ſignes, cela ne me contente pas.

L'OCCASION.

Vous avez raiſon : eh bien, ma Petite, je vous promets de procurer bien-tôt à votre Amant, l'occaſion de vous parler autrement que par ſignes ; mais s'il n'en profite pas, ce ne ſera pas ma faute.

LOLOTTE.

Allez, allez, Mademoiselle, laissez-moi faire.

AIR : *Menuet d'Hésionne.*

Je sors d'ici pour vous attendre,
Permettez-moi ce doux plaisir ;
S'il n'a pas l'esprit de vous prendre,
Moi je saurai bien vous saisir.

Un Chevalier reproche à l'Occasion, qu'il ne la trouve jamais.

L'OCCASION.

Pourquoi me cherchez-vous ?

Le CHEVALIER.

Je voudrais trouver l'occasion d'entrer en quelque place, où je devins utile à l'État, c'est mon ambition ; je ne cherche point à me mettre en crédit, ni à augmenter mes richesses, mais à pouvoir rendre service à ma Patrie.

L'OCCASION.

Voilà une façon de penser bien estimable, je vous servirai de tout mon pouvoir ; aimeriez-vous la guerre, par exemple ?

Le CHEVALIER.

Mais j'ai du cœur comme un autre; cependant je ſuis bien délicat, & j'aurais bien de la peine à en ſoutenir les fatigues; de plus un coup de canon vient, qui vous rend ſur le champ inutile au Royaume.

L'OCCASION.

Eh bien, prenez le parti de la Finance; un homme qui les adminiſtre bien, ſe fait généralement aimer & eſtimer.

Le CHEVALIER.

Non, je ne veux point mettre mon équité à une pareille épreuve; d'ailleurs je ne ſais point aſſez d'arithmétique.

L'OCCASION.

Suivez les affaires du Prince, vous aurez peut-être dans la ſuite une place dans les Conſeils, & c'eſt alors que vos ſages avis ſeront d'une grande utilité.

Le CHEVALIER.

Oh! je n'entends rien aux affaires; & je ſuis ſi vif, que je ne ſaurais m'attacher.

L'OCCASION.

Que voulez-vous donc faire ? Donnez-vous à l'étude des Beaux-Arts ; d'autres que vous se font estimer par-là.

Le CHEVALIER.

Bon, bon, si je devenais savant, je ne pourrais plus fréquenter personne ; je n'aurais qu'à parler de science pour n'être plus entendu d'aucune compagnie.

L'OCCASION.

Et comment voulez-vous donc être utile à l'Etat, si vous n'êtes propre à rien.

Air : *Quand Moïse fit défense.*

Vous n'êtes point pour la guerre.

Le CHEVALIER.

Non parbleu, c'est trop risquer.

L'OCCASION.

L'étude ne peut vous plaire.

Le CHEVALIER.

Je ne saurais m'appliquer.

L'OCCASION.

Vous fuyez la politique.

Le CHEVALIER.

J'en ignore la pratique.

L'OCCASION.

Puifque rien n'eft votre fait
Prenez le petit collet.

Le CHEVALIER.

Oh pour cela non, il ne me fied point, & je fuis beaucoup mieux en Cavalier.

L'OCCASION.

Voulez-vous m'en croire? Vous ne pouvez être bon qu'auprès du beau fexe. Employez-vous auprès des Dames,

AIR: *Menuet d'Héſione.*

Que les beautés les plus cruelles,
De vous feul reçoivent la loi;
Qui peut fe rendre utile aux belles;
Trouve toujours affez d'emploi.

Le Chevalier dit qu'il y a déjà trop long-tems qu'il s'occupe de cet emploi. Nigaudin vient auffi faire fes plaintes à l'Occafion, fa fcène n'eft autre que le Conte de Nicaife. Elle eft fuivie de celle d'une Coquette un peu fur le re-

tour, qui cherche un mari. L'Occasion lui fait connaître que sa trop grande facilité lui a fait perdre l'occasion.

CLIMENE.

Comment, je n'ai donc plus d'espoir d'être mariée ?

L'OCCASION.

Si vous êtes riche, vous pourrez trouver quelque garçon ruiné.

CLIMENE.

Je n'en veux point. Ne ferai-je pas mieux d'aller à l'Opéra ?

L'OCCASION.

Pourquoi faire ?

CLIMENE.

Ce qu'on y fait ordinairement, chanter & danser ; vous pourriez m'y rendre quelque service.

L'OCCASION.

AIR : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Non, ce n'est point dans les coulisses
Que l'Hymen trouve des auspices ;
Si vous allez à l'Opéra,
Que ce soit pour d'autres affaires ;
Car jamais dans ce pays-là,
Je ne fais gagner les Notaires.

A peine Climene est sortie, que l'Occasion s'apperçoit qu'on a négligé de l'observer; elle profite du moment & s'enfuit. Tous les Acteurs de la Piece se rassemblent, & forment un Divertissement de danses & de chants qui est terminé par un Vaudeville.

VAUDEVILLE.

Ma mere avec rigueur m'ordonne,
Quand elle me sermone,
De ne point voir mon jeune Amant;
Pour moi c'est un fâcheux moment,
Mais on l'attrapera,
Et pendant qu'elle dormira,
Mon Amant veillera,
Et dans ce moment-là,
L'occasion est bonne.

✠

Quoiqu'avec art Manon fredonne,
Jusqu'à présent personne
Ne s'est declaré son Amant,
Pour meubler son appartement.
Son malheur cessera,
Son mérite la produira;
Elle est à l'Opéra,
Et dans ce pays-là,
L'occasion est bonne.

Le Roi de Maroc devant lequel ces trois Pieces ont été représentées par les Comédiens Esclaves, leur témoigne qu'elles lui ont fait plaisir, & en reconnaissance il leur rend la libérté comme il l'avait promis dans le Prologue.

L'idée de cet ambigu est de Riccoboni pere ; elle a été exécutée par Dominique Romagnesi & Riccoboni le fils. Ce Spectacle complet eut un succès qui ne le fut pas moins. La Tragédie Burlesque fit sur-tout le plus grand plaisir. Elle eut avec justice la préférence sur les autres, dont on ne l'a cependant jamais séparée; si ce n'est le dernier acte de l'Opéra-Comique qui fut supprimé aux reprises. Il n'a point été imprimé. Le Dictionnaire des Théâtres toujours exact à son ordinaire, prétend que les *Comédiens Esclaves* n'ont pas été imprimés, & il en donne un Extrait aussi long que la Piece même, ce qu'il aurait pu s'épargner en consultant le sixieme volume du nouveau Théâtre Italien, qui commence par le Prologue. Les airs & les symphonies sont de Mouret ; elles ne firent pas moins de plaisir que les trois Pieces, qui eurent dix-huit représentations

avant le départ pour Fontainebleau, qui furent enſuite repriſes pendant preſque tout l'hyver, & qui ont fait pendant long-tems partie du fond du Spectacle Italien.

Fin du ſecond Volume.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce ſecond Volume.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

H.

I.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table.



